This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

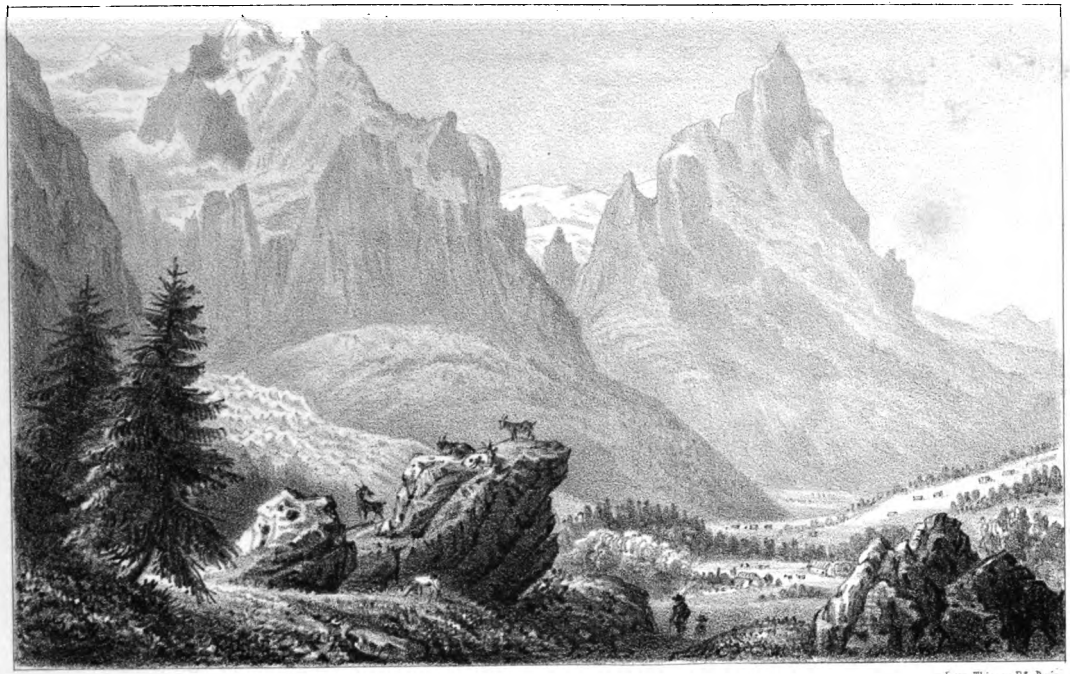
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Imp: Thierry Fs, Paris.

VUE DU METTENBERG ET DU MONT EIGER

dans la Vallée de Grindelwald.

Digitized by Google

LA SUISSE ALLEMANDE

ET

L'ASCENSION DU MŒNCH

PAR

Mme LA COMTESSE DORA D'ISTRIA

Ἄφες τοὺς νεκροὺς θάψαι τοὺς ἑαυτῶν νεκρούς. (Luc, IX, 60.)

TOME TROISIÈME

PARIS
JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Rue de la Monnaie, 10
GENÈVE
MÊME MAISON, RUE DE LA CITÉ
1856

L'auteur se réserve le droit de traduction et de reproduction.

Digitized by Google

Du même auteur :

I RUMENI ED IL PAPATO

(Cette étude a été publiée par *Il Diritto* de 1856).

Pour paraître en 1857 :

LA SUISSE FRANÇAISE

ET

LA SUISSE ITALIENNE

Digitized by Google

Dass Christus unser armen Selen
ein einziger Schatz sey.
ZWINGLI.

XXIV

Je partis dans un équipage ouvert. Je m'y livrai au repos, en aspirant l'air tiède qui rafraîchit cette heure de la journée où déjà la chaleur s'apaise. Elle n'a pas encore le charme mystérieux du soir, mais elle est douée d'une sérénité dans laquelle l'âme se plonge, sans éprouver ni la mélancolie, ni les troubles de la passion. Ce moment ressemble à l'âge de la vie qui commence à craindre les exagérations du cœur et de la pensée, qui redoute de se livrer au bonheur pour ne pas attirer la foudre.

Je côtoyais le lac des Quatre-Cantons forestiers, à l'endroit où un golfe étroit pénètre dans les dernières

Digitized by Google

pentes du Righi. Les eaux se prolongent à l'est jusqu'au milieu de noires montagnes qui sortent verticalement des flots. Quels cris lugubres doivent retentir dans leurs gouffres profonds, alors qu'au sein des ténèbres, après que le vent du nord s'est calmé dans la baie d'Uri, le terrible fœhn se rue, pareil au génie du mal, des hauteurs du Saint-Gothard, et fait sentir ici toute sa fureur! Il frappe de son aile formidable le Feudo étincelant, la Furka isolée dans les glaciers, les colonnes massives du Titlis, et s'élance sur les flancs retentissants de l'Aschenberg, dont les débris tombent de parois inaccessibles. Alors la Reuss roule ses eaux avec plus d'impétuosité vers les riches plaines de l'Argovie. Le Melbach précipite ses ondes écumeuses; la Muotta et le Seewen déracinent sur leur passage les pins dont les cimes s'entrecroisent, se heurtent et se brisent. Puis, couvrant l'azur du firmament de tristes vapeurs, le fœhn se plonge dans le lac frémissant qui se lève, s'abaisse, s'acharne contre les colosses qui l'étreignent, et retombe en mugissant.

« Wehe dem Fahrzug das jetzt unterwegs,
In dieser furchtbarn Wiege wird gewiegt[1]!

Mais pourquoi évoquer ces scènes de destruction?

[1] SCHILLER, *Wilh. Tell.*

Digitized by Google

Tout n'est-il pas riant sur la rive que je parcours ? Le temps est serein. La brise, sœur du soleil, amie des fleurs, compagne du voyageur, soupire à peine dans les cerisiers. Les jardins que ce chemin traverse répandent de suaves parfums, et dans les taillis pleins de fraîcheur qui couvrent les pentes du Righi, on entend le doux chant des fauvettes et des alouettes matinales. — Ma pensée est dominée par le contraste que présentent les images gracieuses dont je suis entourée, et les aspects sévères de ces monts déchirés et de ces pyramides lisses comme le marbre qui prolongent sur le lac la noirceur de leur ombre. Nul pied n'effleure jamais ces cimes désertes. Le lagopède fauve s'y arrête seul pour y reposer son vol puissant. Le centre du lac et les promontoires avancés sont colorés d'une vive lumière, tandis qu'un voile sombre s'épaissit sur les Alpes Surènes. Au-dessus de ces âpres sommets dépourvus de végétation, l'Urihorn, les Clarides et le Crispalt s'abaissent devant le Saint-Gothard, qui dresse vers le ciel sa tête respectée des siècles.

Dans ces solitudes vit, au milieu de ses troupeaux, Uri, le peuple des pasteurs, comme les patriarches de l'antique Asie. Là les vents sifflent, et l'avalanche tonne autour de ses habitations, cachées dans de fertiles prairies ou attachées au bord des précipices. L'agile chamois ne surpasse pas en adresse ces fiers

Digitized by Google

pâtres, qui retournent au printemps sur les sommets escarpés, comme les hirondelles reviennent à leur vallon; le loup s'abattant sur sa proie n'est pas plus terrible que ces héros lorsqu'ils font retentir leur trompe de combat. Plus d'une fois leur cœur a battu rapide sous le souffle de la liberté, qui est pour eux le plus grand des trésors. Les feux de joie qui, au jour de la délivrance, ont brillé sur ces monts éternels, ont éclairé toute la vallée, comme au temps où la Grèce attendait Agamemnon, vainqueur de Troie:

« Salut flambeau de la nuit,
Qui fait lever un si beau jour?[1] »

Quand, le soir, leurs cantiques d'actions de grâces s'élèvent vers les cieux étoilés, que j'aimerais à respirer l'air qui circule sur leur front! Je voudrais, lorsqu'ils sont rentrés dans leurs huttes silencieuses, m'agenouiller et prier sur leurs rochers bénis.

Cependant les ruines de manoirs féodaux se dressent devant mes yeux comme des squelettes condamnés à raconter aux générations futures leurs lugubres histoires. J'avais cessé d'apercevoir la vaste perspective du lac des Quatre-Cantons, et je suivais la baie de Lucerne vis-à-vis des cimes déchirées du Pilate, laissant à ma gauche la Blumalp, dont les ver-

[1] Eschyle.

Digitized by Google

sants s'élèvent comme des gradins splendides vers les neiges perpétuelles. Les luttes épouvantables qui ont fait trembler le monde depuis le Capitole jusqu'aux limites de l'Orient, me revenaient à la mémoire en face d'un de ces donjons dont les débris, situés sur le faîte d'un promontoire, planent encore au-dessus du lac limpide. La force brutale a porté dans ces lieux mêmes le fer et la flamme! Elle devait y périr terrassée par la puissance démocratique, qui l'a vaincue, armée du signe de la rédemption.

L'homme a longtemps trouvé la paix au sein de ces vallées. Un jour, le cri de guerre a retenti de nouveau. C'était l'horrible guerre civile! Mais la liberté, cette mère généreuse, protégeait ses enfants. La Confédération rajeunie a renouvelé un lien de sainte fraternité. Puisse-t-elle perpétuer une paix glorieusement acquise!

On s'explique facilement, quand on a étudié l'histoire contemporaine, les préoccupations de l'Europe entière à l'époque de la lutte qui a éclaté en Suisse en 1847, et qu'on a nommée la guerre du Sonderbund. On s'exposerait à mal apprécier cette lutte, si on la considérait uniquement comme un combat entre les deux puissants partis qui divisent la Suisse, les radicaux et les conservateurs. — Sans doute, les questions politiques ne furent pas étrangères à cette levée de boucliers. Mais elles n'armèrent pas

Digitized by Google

seules le bras des Suisses. Les passions religieuses, les intérêts des monarchies despotiques de l'Europe, les circonstances contribuèrent à donner à la querelle une partie de son importance et de son énergie. Aussi, pour bien la comprendre, il faut essayer de se faire une idée exacte des éléments qui se combattirent alors.

La Suisse n'est pas le seul pays de l'Europe qui compte dans son sein deux grandes fractions politiques, dont les tendances et les opinions diffèrent complétement. Sauf la Russie, il y a dans tous les Etats européens un parti qui se donne comme le représentant du passé, et un autre qui veut marcher en avant avec plus ou moins de règle et de mesure. Même en Turquie, à côté des musulmans fanatiques et rétrogrades, plusieurs hommes intelligents de cet empire sentent la nécessité, comme le disait dernièrement Abdul-Medjid, « d'entrer dans le concert de la famille européenne. » Il est donc singulier qu'on voie tant de gens s'étonner de ce qu'il y ait dans la Confédération un parti qui prétende personnifier le mouvement. L'étonnement va quelquefois jusqu'à une indignation assez risible. Pourtant, cette indignation devrait se calmer si l'on réfléchissait que ces radicaux, dont on a tant parlé, ne sont pas plus *féroces* que ceux de France, d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne et des États-Unis. Je crois même qu'on pourrait affirmer

Digitized by Google

sans crainte qu'ils savent mieux se préserver de ces excentricités qu'on trouve chez les socialistes allemands, et de ces manifestations déclamatoires dont les républicains français n'ont jamais été avares, déclamations qui ont tant de fois compromis leur cause.

En Suisse, l'école radicale ne veut renverser ni la famille, ni la propriété. Son but est le triomphe de la démocratie pure, c'est-à-dire d'une forme de gouvernement qui mettrait au second rang la politique bourgeoise ou nobiliaire. Dans l'ordre religieux, elle n'a jamais demandé l'anéantissement du christianisme, mais elle prétend que les ministres des deux cultes qui se partagent la Confédération abandonnent la place publique pour s'enfermer dans le sanctuaire.

S'il s'agit maintenant d'apprécier les tendances et les actes des radicaux, il faut se préserver d'exagérations qui se contredisent. Il serait en effet difficile d'affirmer avec les uns qu'ils ont toujours conformé leurs actes aux véritables principes de la démocratie. Mais il ne serait pas moins faux de les représenter en masse comme des hommes sans intelligence, sans conscience et sans cœur. — Ils ont montré dans plus d'une circonstance, surtout dans la guerre du Sonderbund, de la valeur et des talents. S'ils n'ont pas su toujours se préserver des faiblesses inhérentes à la nature humaine, et surtout aux partis, il ne serait pas aisé de délivrer à leurs adversaires un brevet d'im-

Digitized by Google

peccabilité; de les considérer comme la personnification irréprochable de la raison et du droit.

Le parti conservateur renferme en effet en Suisse des éléments très-divers. Il y a une grande différence entre les conservateurs catholiques et les conservateurs protestants; entre un bourgeois de Genève et un jésuite à robe courte de Fribourg; entre un industriel de Bâle et un montagnard des petits cantons. Aussi, quand des hommes qui se ressemblent si peu par l'éducation, par les lumières, en un mot par la civilisation, prennent le titre de conservateurs, il va sans dire qu'ils ne prétendent défendre ni les mêmes principes ni les mêmes institutions. Le négociant de Bâle et de Genève voudra conserver le gouvernement de la bourgeoisie; le Fribourgeois, une théocratie aristocratique; le paysan de Schwytz, une démocratie de campagnards asservis à des curés et à des moines. Cette constitution du parti conservateur en Suisse est précisément ce qui fait sa faiblesse. Il se compose de fractions qui ne peuvent s'entendre sur aucune question fondamentale. Le bourgeois protestant de Neuchâtel déteste les jésuites, les moines, la domination des paysans, autant que les aime le montagnard d'Unterwald. D'un côté, le libre examen, le goût des sciences et du bien-être, une culture intellectuelle très-avancée; de l'autre, l'obéissance passive en matière de religion, une rudesse toute primi-

Digitized by Google

tive, une ignorance absolue. Quand il faut agir, la différence n'est pas moins sensible. Le conservateur de Genève mettra en avant les moyens constitutionnels. Il se livrera à de longues discussions sur le pacte fédéral et sur les droits des États confédérés. Le pâtre des cantons primitifs ira faire bénir sa carabine à Notre-Dame-des-Ermites, et les paysans du Valais aiguiseront leurs sabres sur le tombeau de leur patron Saint-Maurice.

On comprend qu'une école qui renferme des éléments aussi hétérogènes ait, comme les radicaux, à se reprocher plus d'une faiblesse et plus d'une violence. La sainteté absolue n'est pas dans la Confédération plus qu'ailleurs le privilége d'une fraction de la société.—On s'est plaint amèrement des coups d'Etat et de ce qu'on a appelé les *proscriptions* du parti radical. Est-ce qu'à l'époque où les conservateurs catholiques dominaient sans contrôle à Lucerne, à Sion, à Soleure, à Altorf, à Zug, à Schwytz et à Fribourg, ils ont traité leurs adversaires avec beaucoup de modération et d'équité?

C'est un des plus déplorables penchants de notre nature, que de songer à opprimer tous ceux qui ne pensent pas et qui n'agissent pas comme nous. Notre premier instinct est de répéter la vieille devise gauloise : « Malheur aux vaincus ! » A peine arrivé au pouvoir, on s'occupe moins de la victoire de ses

Digitized by Google

principes que d'abaisser et d'irriter ses adversaires. Au lieu de les convertir on veut les abattre. Mais, dans ce monde, l'idée de *conservation* ne peut pas plus s'anéantir que l'idée de *progrès*. Ce sont deux idées qui, dans le dessein de Dieu, sont destinées à se faire perpétuellement équilibre. Cet équilibre a toujours constitué la force et la grandeur de la société anglaise. Mais il y a deux excès qui, dans le temps présent, semblent avoir pris à tâche de donner le spectacle de leur triste logique. Certains socialistes suppriment l'instinct même de conservation sociale, et prétendent transformer tout à la fois l'homme, la société et l'univers, sans tenir compte des besoins différents des peuples, de la diversité de leurs aptitudes, de leurs traditions et de leur religion. C'est là ce qui caractérise l'utopie. Les rétrogrades, qui se cachent presque partout sous le nom de conservateurs, n'ont au contraire d'autre but que de revenir en arrière, et d'enlever au monde moderne tout ce qui fait sa gloire, sa force et sa grandeur. Ils s'entendent mal, il est vrai, quand il s'agit de savoir jusqu'à quel siècle il faudrait reculer. Les rétrogrades protestants voudraient revenir au temps de Luther et de Calvin ; les rétrogrades catholiques, au treizième siècle ou à toute autre époque du moyen âge. Pourquoi ne pas retourner simplement à ces temps heureux où le christianisme n'avait pas encore jeté dans le monde les *funestes* idées de pro-

Digitized by Google

grès, de justice et de fraternité? Pourquoi ne pas dire franchement comme le poëte païen : « Qu'on me ramène aux carrières? »

Maintenant que nous connaissons les partis, examinons le rôle qu'ils ont joué. Peut-on dire que la lutte contre le Sonderbund ait été uniquement l'œuvre des radicaux? Cette assertion, qu'on a répétée sur tous les tons, n'est pas exacte. Assurément ce parti contribua beaucoup à donner à la lutte l'ardeur et l'énergie. Mais les hommes qui dirigèrent la guerre: le général Dufour, les colonels divisionnaires de Donats des Grisons, Luvini du Tessin, Rilliet-Constant de Genève, Gmur de Saint-Gall, Burckhardt de Bâle, Ziegler de Zurich, l'adjudant général Zimmerli et le quartier-maître général Buchwalder, étaient la plupart conservateurs modérés. Au contraire, les chefs du Sonderbund: MM. Zelger, Maillardoz, de Salis-Soglio, Rüttimann, Ellger, Fournier, Siegwart-Müller, Schmidt, Théodore Ab-Yberg, etc., personnifiaient les idées du passé dans ce qu'elles avaient de plus rétrograde et de plus inadmissible. La guerre que fit la Diète fut donc dirigée par les radicaux et par les conservateurs modérés, qui voulaient sauver la Confédération par des moyens vigoureux et la préserver des intrigues et de l'intervention de l'étranger. L'histoire dira qu'ils ont atteint ce noble but, et le nom du général Dufour, qui commanda l'armée fédé-

Digitized by Google

rale, prendra place dans les annales de la Suisse à côté de celui des hommes qui ont le mieux mérité de leur patrie dans des circonstances véritablement difficiles. Elle saura gré à ceux qui partageaient ses convictions d'avoir sacrifié leurs répugnances pour des hommes qui leur étaient aussi antipathiques que MM. Druey et Ochsenbein, afin de défendre l'unité de la Suisse contre les complots de Rome et les menées des pouvoirs absolus. Ils n'ignoraient pas, sans doute, qu'en agissant ainsi, ils s'exposeraient aux calomnies du parti jésuitique, habitué à ne rien respecter ; qu'on les peindrait aux yeux de l'Europe comme des chefs de pillards et de brigands. Mais à l'époque où nous vivons, tous ceux qui se mettent au-dessus des intérêts et des passions catholiques et absolutistes, peuvent s'attendre à ces courtoises appréciations.

Il y aurait, du reste, de l'injustice à prétendre que tous les catholiques de la Suisse se laissèrent entraîner aveuglément par les passions du Sonderbund, et que tous les conservateurs protestants imitèrent la sagesse et le patriotisme du général Dufour. Le canton du Tessin, dans lequel il n'y a pas 50 protestants, se rangea résolûment du côté de la Confédération, sous les ordres des colonels Luvini et Pioda. Les Tessinois soutinrent même avec résolution une attaque des soldats du Sonderbund près du Val Tremola, et les troupes

Digitized by Google

d'Uri furent obligées de rétrograder vers le Saint-Gothard. S'ils furent moins heureux quand le colonel Muller marcha sur Airolo, il faut remarquer qu'ils n'avaient à opposer que de jeunes conscrits mal exercés et mal armés aux soldats de l'alliance séparée, qui avaient tous d'excellentes carabines et quatre pièces de montagne. Soleure, État romain, mais où les lumières sont générales, marcha avec le Tessin sous les étendards de la Confédération.

Le Tessin et Soleure avaient su beaucoup mieux que les autres cantons catholiques se préserver de l'influence des jésuites, qui furent dans cette circonstance, conformément aux traditions de leur institut, les agents tout-puissants de la guerre civile. Dans les cantons mixtes de Saint-Gall, des Grisons, d'Argovie, de Thurgovie et de Genève, catholiques et protestants prirent également le brassard fédéral, malgré les prédications incendiaires de quelques membres du clergé. Mais si beaucoup de catholiques de la Suisse refusèrent de marcher sous le drapeau des moines, tous les conservateurs protestants n'imitèrent pas la majorité des cantons de cette communion. Neuchâtel et Bâle-Ville préférèrent les intérêts aristocratiques à leurs devoirs envers la Confédération. La bourgeoisie bâloise fut, dans cette circonstance, fidèle aux funestes traditions qui l'avaient dirigée dans sa lutte contre les paysans de son canton. On a trouvé

Digitized by Google

à Lucerne une lettre adressée le 9 septembre 1843 par le bourgmestre et le conseil de Bâle-Ville au conseil exécutif du canton de Lucerne. Cette lettre est pleine de bienveillance, non-seulement pour la cause du Sonderbund, mais encore pour les couvents catholiques. Neuchâtel écrivait de son côté, le 7 septembre 1843, à l'avoyer et au Petit Conseil du canton de Lucerne : «Si nous ne pouvons dans notre position particulière nous trouver au milieu de vous par des députés, nous demanderons à Dieu qu'il vous inspire des résolutions salutaires. » Bâle-Ville et Neuchâtel formèrent donc ce qu'on appela le Sonderbund neutre. Neuchâtel était dominé par les royalistes prussiens.

Tel fut le rôle que jouèrent dans cette lutte mémorable les deux grands partis politiques qui se partagent la Suisse. Mais l'action des opinions religieuses ne fut pas moins considérable. En général, les protestants furent favorables à la guerre, quoiqu'il se trouvât pourtant parmi eux un certain nombre d'hommes qui mettaient les préjugés aristocratiques au-dessus des idées religieuses et qui n'étaient pas sans quelque sympathie pour les moines catholiques. Ainsi, à Neuchâtel, un journal conservateur rendait compte de cette façon de la mémorable séance de la Diète du 30 juillet 1847. « Les députés des petits cantons ne font pas de phrases. Ils n'en ont pas besoin. Ils ont

Digitized by Google

de tradition une éloquence plus victorieuse, celle des actes. La trompe d'Uri a déterminé bien des victoires plus décisives que celles de la tribune. La parole brève des députés des petits cantons rappelait celle des Spartiates à la sommation qui leur était faite de rendre leurs armes: « Venez les prendre. » Dans le corps législatif de Neuchâtel, un ministre protestant, le pasteur Guillebert, parlait avec le même enthousiasme d'une cause qui n'était guère de nature à passionner un réformé. « Les Neuchâtelois, disait-il, sauront défendre leurs droits et l'intégrité de leur territoire..... Ils sauront montrer non-seulement un courage passif, mais encore un courage actif : celui des cantons de l'alliance séparée. La plupart de ces cantons sont de petits cantons. C'est même là le nom qu'on leur donne. Nous sommes un petit canton comme eux, par notre population et l'étendue peu considérable de notre territoire. Soyons-le aussi dans le sens favorable et glorieux de ce nom, par des sentiments de foi, de fidélité au serment, d'honneur et de liberté semblables à ceux des héroïques habitants de ces petits cantons. Si la Confédération, dont ils ont été les premiers fondateurs, et qui leur doit son plus beau lustre et ses principaux titres de gloire, veut les forcer à souscrire à leur asservissement et à la perte de leur souveraineté et de leur indépendance, la marche leur est tra-

Digitized by Google

cée. Qu'ils quittent une alliance où ils ne pourraient rester sans se perdre. On verra ce qu'y gagnera la Confédération. C'est elle qui aura déchiré le pacte en rendant impossible la continuation de l'alliance dont il exprime le but et les conditions. »

Si un ministre protestant, cédant aux préjugés aristocratiques, appréciait ainsi la cause du Sonderbund, luttant contre la Confédération, et sacrifiait si facilement le lien fédéral, on peut deviner quels étaient les sentiments du clergé catholique. Le clergé ne s'est jamais résigné à la séparation de la Suisse entre les deux confessions. Il a toujours rêvé le rétablissement de l'unité religieuse au profit de Rome. Ne trouvant pas en Suisse les éléments suffisants pour une pareille restauration, il a dû nécessairement les chercher à l'étranger, si l'on tient compte des idées qu'il a prises pour règle de conduite.—Rome est la vraie patrie du clergé catholique, il n'en connaîtrait jamais d'autre; il ne consent à être patriote que lorsqu'il voit dans ses concitoyens de dociles instruments du despotisme romain. Cependant, comme depuis la Réforme la majorité du peuple helvétique avait d'autres inclinations, il s'est plus que jamais tourné vers l'Autriche. Dans la guerre du Sonderbund, il était soutenu dans ses prétentions par ses alliés ordinaires : Vienne et Rome. M. Siegwart-Müller ne craignait pas d'écrire dans son journal, qui était le moniteur du Sonderbund : « les

Digitized by Google

douze et deux demi-cantons s'imaginent canonner la Suisse catholique, sans qu'on l'entende en France et en Autriche! » L'état-major du Sonderbund fourmillait d'officiers étrangers[1]. On y voyait même un prince autrichien : M. de Schwarzenberg. Nous trouvons dans la correspondance du colonel catholique Zenklüsen : — « Le prince de Schwarzenberg est arrivé heureusement à Hospital... Il a témoigné à tous les membres du conseil de guerre du Sonderbund le désir d'obtenir le droit de bourgeoisie dans une commume de chaque canton. Il porte notre uniforme. On vient d'écrire aussi à M. de Kaiserfeld, ministre d'Autriche à Milan, pour sonder si, par la suite, et en cas d'urgence, nous pourrions compter sur des fonds et autres secours. M. l'avoyer Siegwart Muller a reçu avant-hier une lettre de Zurich, de l'ambassadeur d'Autriche.... les moyens qu'on emploira sont encore une «énigme pour nous.»

La cause du Sonderbund était donc essentiellement autrichienne. J'ajouterai qu'elle était aussi la cause du monachisme. Si on suit, avec tout l'intérêt qu'ils méritent, les détails de cette affaire, on s'apercevra que les intérêts monastiques y ont tenu une place vraiment extraordinaire. Quelle fut, en effet, l'origine de la querelle qui divisa la Suisse en deux

[1] Voy. la *Gazette d'Augsbourg* du mois de décembre 1847.

Digitized by Google

camps rivaux? Tout le monde convient que ce fut la suppression des couvents d'Argovie. Le canton d'Argovie est mixte; il compte 107,194 protestants et 91,096 catholiques. Des troubles ayant éclaté dans le Freiamt en 1841[1], le Grand Conseil, convaincu de la complicité des couvents dans ces agitations, les supprima par un décret sur la proposition d'un de ses membres catholiques. Depuis 1830, le gouvernement argovien avait la conviction que le développement paisible des institutions et des idées libérales, était inconciliable avec l'existence des corporations monastiques, auxquelles leurs richesses assuraient dans le pays une très-grande influence. Cette affaire émut toute la Suisse. Les ultramontains y virent une violation de l'article 12 du pacte fédéral. La question fut portée devant la Diète dans la session de 1841. On a beaucoup discuté sur la légalité de l'acte qui frappa les couvents d'Argovie, et cette question est devenue le thème de déclamations sans fin. Un jurisconsulte éminent, dont M. Crétineau-Joly vante lui-même la probité politique et la haute impartialité, montre très-bien tout ce qu'il y a de futile dans ces déclamations. « Que le Grand Conseil d'Argovie eût le droit de rendre un tel décret, dit M. Cherbuliez, c'est ce que l'esprit de parti était seul capable de ne pas re-

[1] A l'occasion des résolutions de la conférence de Baden.

Digitized by Google

HEURES DE BONHEUR

Digitized by Google

CET OUVRAGE SE TROUVE:

A TURIN	chez	*Bocca, frères.*
LEIPZIG		*C. Twietmeyer.*
AMSTERDAM		*S. Delachaux et fils.*
CONSTANTINOPLE		*Wick.*
ALEXANDRIE		*Bonato.*
JASSY		*Codresco.*
LONDRES		*Dulau.*
BUKAREST		*Valbaum.*
NEW-YORK		*Baillière.*
BRUXELLES		*A. Decq.*
EDIMBOURG		*Robert Seton.*
STOCKHOLM		*Bonnier.*
BERLIN		*Behr.*
ATHÈNES		*Koromélas.*
STRASBOURG		*Treuttel.*
BERNE		*Jent et Gassmann.*
LAUSANNE		*Delafontaine et Cie.*
ZURICH		*Schultess.*
NEUCHATEL		*Gerster.*
LUGANO		*Veladini et Cie.*

Digitized by Google

connaître. Ce droit est écrit depuis la Réformation dans la constitution de tous les peuples mixtes et même catholiques. Et le jour où l'État y renoncerait il abdiquerait sa souveraineté en faveur des couvents de l'Église puissante à laquelle ils appartiennent. Qu'on ne dise point que l'État peut traduire devant ses tribunaux les couvents prévenus d'avoir troublé la paix ou la sécurité du pays. On ne traduit devant la justice criminelle que des individus assignables. Or une communauté riche et jouissant d'une grande influence morale, a mille moyens de nuire à l'État et de lui faire une guerre dangereuse sans qu'aucun des membres qui la composent se rendent individuellement coupables d'actes qualifiés délits par une loi. »

Dans la session de 1841, la question ne fut pas résolue. Elle reparut à la Diète de l'année suivante; mais cette fois l'Autriche intervint. Le cabinet de Vienne prétendit qu'on ne pouvait rien faire sans le consulter, parce que la maison de Habsbourg avait contribué à la fondation des principaux couvents d'Argovie. Ce raisonnement était pour le moins singulier. En effet, s'il était solide, les rois d'Angleterre pourraient se mêler des monastères de Rouen et de Caën, qui ont été bâtis par les ducs de Normandie, dans le temps qu'ils réunissaient sur leur tête la couronne de Rollon à celle de saint Edouard. Mais l'Autriche ne veut laisser échapper aucune occasion d'exercer sur

Digitized by Google

la Confédération son influence rétrograde. Cette intervention ne fut pas, du reste, fort utile aux couvents d'Argovie. Les partisans du gouvernement argovien montrèrent très-bien ce qu'il y avait de ridicule dans les prétentions de l'Autriche et de l'ultramontanisme : « Si un nombre quelconque d'États, disaient-ils, pouvaient s'opposer à la suppression, il en résulterait cette conséquence absurde, qu'un seul canton, même protestant, pourrait empêcher une mesure que la Suisse catholique tout entière, que Rome même consentirait à sanctionner. » Cependant Argovie voulant faire preuve d'un esprit conciliateur, consentit au rétablissement des couvents de femmes, et donna des garanties pour l'emploi des biens des monastères d'hommes dans les intérêts catholiques.

Le parti monacal, irrité de n'avoir pu entraîner la Diète de son côté, et inquiet des dispositions de quelques cantons qui, comme Thurgovie et le Tessin, menaçaient de supprimer leurs couvents, crut à la nécessité de faire un coup d'Etat. Ce parti était tout-puissant dans les cantons primitifs, où il subissait toutes les impulsions du nonce du pape et du gouvernement autrichien. Il se figura que le meilleur moyen de se venger de la suppression des couvents d'Argovie était d'appeler les jésuites à Lucerne. Cette décision avait d'autant plus d'importance que Lucerne était un des trois Vororts ou cantons directeurs,

Digitized by Google

dans lesquels le gouvernement de la Confédération résidait successivement. On s'était résigné à les tolérer dans le Valais, à Schwytz et à Fribourg, mais on ne pouvait les voir arriver à Lucerne sans des inquiétudes très-fondées, quand on se rappelait les antécédents de cet ordre turbulent. Déjà le rétablissement de la Compagnie ne s'était pas fait à Fribourg même sans de grandes difficultés. Les jésuites avaient beaucoup d'adversaires parmi les patriciens de cette ville, dont l'attachement au catholicisme est pourtant si grand. Quand il fut question de les appeler en 1818, une protestation pleine d'énergie fut adressée aux autorités compétentes : « L'admission de l'ordre des jésuites dans le canton de Fribourg, décrétée le 15 septembre courant (1818), est un événement d'une nature si extraordinaire, il est tellement fait pour exciter l'étonnement de l'étranger et pour causer de l'inquiétude dans l'intérieur de la Confédération suisse, que les soussignés ont jugé convenable à leur position et à leur honneur de déclarer publiquement et hautement, que non-seulement ils n'ont eu aucune part à cette détermination, mais que, de concert avec la minorité du Grand Conseil, ils ont déployé une constance imperturbable et toute la force du raisonnement pour écarter une résolution aussi irréfléchie. On joint à cette déclaration une notice succincte et fidèle de la marche de cette affaire impor-

Digitized by Google

tante et des principes qui ont dirigé la minorité dans son opposition. Ces principes étaient : 1° Qu'il est de la plus haute importance pour un Etat, et que c'est pour lui un devoir impérieux de n'abandonner à personne la direction de l'instruction publique ; 2° que si l'Etat croyait devoir s'en dessaisir, ce ne devrait pas être en faveur d'une corporation dont l'influence dangereuse pour la religion et le repos des Etats est attestée par l'histoire. On ne peut pas même dire que l'ordre des jésuites soit maintenant en état de former les grands établissements qu'il a possédés dans le passé, et qui contenaient d'habiles instituteurs. On ne saurait envisager comme telles les maisons de la nouvelle société érigées dans quelques lieux de l'Espagne et de l'Italie, et tout aussi peu cette association d'étrangers de toutes les contrées de l'univers qui s'est formée dans le Valais, et dont l'esprit, les mœurs et les principes ne sauraient convenir à notre nation suisse. » Ceux qui signèrent cette protestation étaient des magistrats prévoyants, qui pensaient avec raison que l'institut des jésuites était incompatible avec un Etat libre ; que, tôt ou tard, il causerait de grands malheurs à Fribourg et à la Suisse tout entière. Si leur admission soulevait tant de répugnances en 1818, cette répugnance devait être bien plus vive après la révolution de 1830, dans un moment où le triomphe presque universel des idées libérales les avait rendus partout suspects.

Digitized by Google

Dès qu'il fut question du projet formé par Lucerne d'appeler les jésuites, tous les esprits s'émurent. A la Diète de 1844, la députation d'Argovie proposa d'expulser les fils d'Ignace du territoire de la Confédération[1]. On eût par là évité la guerre civile. A cette époque, l'influence du jésuitisme, moins considérable qu'à présent, effrayait avec raison tous les esprits pénétrants qui lisaient dans l'avenir : « Je n'hésite pas, disait M. Cousin à la chambre des pairs, le 14 avril 1845, à me déclarer l'adversaire de la corporation... On peut sans ridicule se déclarer l'adversaire d'une compagnie qui domine en Italie et en Belgique[2], qui fait la guerre civile en Suisse, qui entraîne l'Eglise de France, et qui tient en échec le gouvernement du roi. »

Lucerne se prévalut de la patriotique proposition d'Argovie pour déclarer le catholicisme en danger et pour presser la formation de la ligue séparée ou *Sonderbund*. Mais cette ligue était une telle menace pour les libertés de la Suisse, qu'elle devait produire dans tout le pays la plus redoutable agitation. Telle fut l'origine des corps francs, contre lesquels M. Crétineau utilise toutes les injures que lui fournissent le français, l'allemand et l'italien[3]. — Ces déclamations ont

[1] M. Keller, auteur de cette proposition, est traité de *renégat* par CRÉTINEAU, *Sonderbund*, I, 289. Quelle odieuse polémique !

[2] Que dirait donc l'illustre philosophe en 1856 !

[3] Il les nomme : truands, bandes noires, coutelaris, malandrini, pifles, etc. (*Sonderbund*, I, 470.)

Digitized by Google

peu d'importance. Sans doute la réunion des corps francs n'était nullement légale, mais n'étaient-ce pas les jésuites et leurs amis qui avaient donné le signal de la violation de toutes les lois?

Les expéditions des corps francs échouèrent partout. « Les catholiques les écrasèrent » au pont de Trient dans le Valais, « au cri de: Vivent les jésuites[1]! » Ce cri funèbre méritait d'inaugurer la guerre civile! N'était-il pas juste qu'elle se fît en l'honneur de ceux qui l'avaient causée?

Une tentative essayée à la fin de décembre 1844 par les adversaires du gouvernement ultramontain de Lucerne ayant échoué, les corps francs se décidèrent à tourner tous leurs efforts contre cette métropole de la domination jésuitique. Cette expédition fut dirigée par M. Ulrich Ochsenbein, maintenant général au service de Napoléon III. M. Crétineau-Joly en trace un portrait assez peu bienveillant. Né à Nidau, dans le canton de Berne, l'avocat Ochsenbein « n'a jamais douté de rien. A Nidau, il n'était qu'un praticien chargé du dossier des clubs, il rêva qu'il y avait en lui assez d'étoffe pour faire un César:... On sent que cet homme a appartenu à la police... Il a peu de vertus, mais il n'a pas beaucoup de vices. C'est un de ces hommes que la nature avait destiné à végéter dans un coin, et que le

[1] CRÉTINEAU, *Sonderbund*, I, 482.

Digitized by Google

hasard des événements porte à une éphémère célébrité, dont ils ne sont pas les derniers à s'étonner[1]. »

Si l'on en croit M. Crétineau, le futur général de l'empereur des Français était alors client de M. Neuhaus, avoyer de Berne, « qui couvrait de sa protection *toute cette monnaie de tyranneaux* qui, sous son égide, arrivaient de Bienne ou de Nidau pour tenter fortune[2]. »

Le général des corps francs, dont tout le monde en Suisse connaît la douceur naturelle et les habitudes pacifiques, fut présenté dès cette époque comme un mélange de Robespierre et de Danton. On disait qu'il avait recruté dans les sociétés secrètes de l'Allemagne et de la Suisse des bandes d'athées féroces qui voulaient détruire en Europe la religion, la famille et la propriété. Les radicaux suisses devinrent à cette époque un épouvantail pour ceux qui s'intitulaient en Europe *conservateurs* par excellence[3]. On parlait avec emphase des hordes sauvages du communisme organisées dans les forteresses inaccessibles des Alpes et qui devaient se répandre comme un torrent dévastateur sur la France, sur l'Allemagne et sur l'Italie. Le seul nom de M. Ochsenbein, qui aujourd'hui n'inspire aucune espèce de terreur, effrayait alors les ima-

[1] CRÉTINEAU-JOLY, *Sonderbund*, I, 504.

[2] On trouvera aussi dans la collection du *Correspondant* un portrait de M. Ochsenbein par M. Amédée HENNEQUIN, qui n'est pas non plus très-flatté.

[3] La *conservation* n'est possible que par le *progrès*.

Digitized by Google

ginations. On parlait, au contraire, des milices catholiques de Lucerne comme de l'avant-garde de la *civilisation*. On n'avait ni assez de couronnes, ni assez de poétiques hommages pour ces héroïques campagnards qui, au bord du lac des Quatre-Cantons, mettaient leur carabine redoutée au service de la compagnie de Jésus et protégeaient ainsi l'ordre européen contre des barbares plus redoutables, disait-on, que les Vandales et les Huns. Les jésuites, politiques fort habiles, travaillent toujours à présenter leurs intérêts comme ceux de la société elle-même [1]. Cela est d'autant plus facile que, pour beaucoup de gens, il n'y a pas de sécurité possible en dehors du pouvoir absolu dont ils sont les plus fermes défenseurs.

L'expédition des corps francs fournissait un magnifique sujet à leurs déclamations. Quant à moi, je ne me sens nullement portée à faire l'apologie de leur général, M. Ochsenbein. Il fait maintenant de ses anciennes erreurs une pénitence assez solennelle pour qu'il ne paraisse pas nécessaire d'ajouter à ses remords. Mais en dehors de ce qui regarde l'individualité du général de Napoléon III, il reste la question elle-même, qu'il faut apprécier sans tenir aucun compte des préjugés et des intérêts des sectes. Le parti catholique, qui s'élevait avec tant de vigueur contre les

[1] Voilà pourquoi leur moniteur publié à Rome s'appelle la *Civiltà Cattolica*.

Digitized by Google

corps francs manquait de reconnaissance pour une institution qui lui a rendu les plus éminents services. Que de fois ne s'est-il pas servi de troupes aussi peu régulières que celles de M. Ochsenbein, troupes qui montrèrent une férocité que la partialité la plus décidée n'a pu reprocher aux corps francs de la Suisse? Personne n'a oublié à quels excès atroces se portèrent, en Bretagne, les chouans «de l'armée catholique et royale» et ces *chauffeurs*[1] de l'Ouest dont le nom est resté justement exécré dans toute la France[2]. Les bandes légitimistes du Midi qui, après la chute de Napoléon, organisèrent la *terreur blanche*[3] ne pourraient-elles pas donner lieu à quelques critiques? Les volontaires du sanglant cardinal Albani[4], ces *Papalini* qui furent, sous Grégoire XVI, la terreur des légations, et qui ne reculaient ni devant le meurtre ni devant le viol[5], étaient de singuliers défenseurs de «la religion, de la famille et de la propriété!» *L'armée de la foi* qui, sous Ferdinand VII, fut levée en Espagne par les moines; les soldats de Zumalacarreguy, qui essayèrent au nom du catholicisme de renverser le trône d'Isabelle II,

[1] Ainsi nommés parce qu'ils brûlaient les pieds de ceux dont ils voulaient découvrir l'argent.

[2] Voir THIERS, *Histoire de la révolution française.*

[3] Voir Achille DE VAULABELLE, *Histoire des deux restaurations.*

[4] Deux poëtes français bonapartistes, MM. MÉRY et BARTHÉLEMY, ont dit dans leur *Némésis*: Le sanglant Albani.....

[5] Voy. L. BLANC, *Histoire de dix ans.*

Digitized by Google

étaient infiniment moins scrupuleux que les soldats de M. Ochsenbein.

Nous ne sommes donc nullement disposée à plaindre les jésuites d'avoir attiré sur eux la colère de ces troupes irrégulières. Cependant nous regardons les expéditions des corps francs comme plus nuisibles qu'utiles à la cause qu'ils voulaient servir. L'autorité de la Confédération n'était pas assez anéantie pour qu'il fût nécessaire de recourir à ces moyens extrêmes et de donner aux disciples d'Ignace un air de victimes. M. Thiers sut il est vrai, avec sa verve ordinaire, leur enlever cette satisfaction et les avantages qu'ils en pouvaient tirer. Mais M. Ochsenbein aurait agi plus habilement en se servant contre eux, comme il le fit plus tard, de procédés purement légaux. Il aurait épargné à son parti cette défaite que l'historien officiel des jésuites appelle emphatiquement: « la bataille de Lucerne. »

Il n'entre pas dans notre plan de raconter les incidents de ce combat, dont M. Crétineau-Joly a rédigé le bulletin triomphal [1]. La résistance des Lucernois fut habilement et résolûment dirigée par le général de Sonnenberg, instrument dévoué du nonce romain [2]. Les ultramontains ne « perdirent que 8

[1] *Sonderbund*, tome Ier, chap. VIII.

[2] « Le général de Sonnenberg est à leur tête. Le nonce apostolique, Jérôme d'Andréa, habite alors le château de Sonnenberg. » (CRÉTINEAU, *Sonderbund*, I, 506.)

Digitized by Google

morts, tandis que les corps francs laissèrent sur le champ de bataille ou dans les eaux de l'Emme et de la Reuss plus de 400 cadavres[1]. » Il est vrai que les Lucernois avaient la prudence de lancer leurs balles « d'une maison, d'un arbre, d'un buisson, d'un rocher[2]. » Ils avaient, en outre, la protection « du Dieu des armées. Ils ont prié avant et pendant le combat. Ils se dirigent le lendemain vers le sanctuaire de Notre-Dame-des-Ermites d'Einsiedeln, pour remercier la Vierge du succès de leurs armes[3]. »

Les Autrichiens se chargèrent de poser la couronne sur le front des soldats de la compagnie de Jésus et de la Vierge.

« A la nouvelle de cette victoire de l'ordre (des jésuites) et de la justice, remportée sur l'iniquité révolutionnaire, un long cri de joie et d'admiration s'élança de tous les cœurs catholiques... Le 10 avril le prince de Metternich se fit l'interprète de ce sentiment :

« La victoire que Lucerne, uni à ses fidèles alliés, vient de remporter si glorieusement en repoussant l'attaque la plus criminelle dont l'histoire fasse mention (quelle Saint-Barthèlemy !), *aura une grande portée politique*[4]. »

[1] *Sonderbund*, I, 513.
[2] *Sonderbund*, I, 512.
[3] *Sonderbund*, I, 513.
[4] *Sonderbund*, I, 518.

Digitized by Google

M. de Metternich finissait par l'expression des vœux « *de l'Autriche amie de la Suisse.* » L'histoire tout entière de la Confédération montre assez tout ce que le peuple helvétique doit à cette *amitié.* Les vautours *aiment* aussi beaucoup les passereaux qu'ils dévorent.

Les Autrichiens, qui ont toujours *aimé* la nation italienne, *aimeraient* assez la Suisse pour réunir à la Lombardie Mendrisio, Lugano, Bellinzona et Locarno, et pour planter l'étendard jaune et noir sur les sommets du Saint-Gothard et du Bernardino.

Les écrivains de la compagnie de Jésus ont mille fois répété que Lucerne usa de la victoire avec une modération « toute catholique. » Cela veut-il dire qu'elle se conduisit comme Ferdinand VII à Madrid, comme François-Joseph en Hongrie, comme Ferdinand II à Naples et à Palerme, comme Pie IX à Rome? On sait assez quelle a été la *modération* de ces princes catholiques par excellence! Si l'on en croit le *Constitutionnel*, journal qui n'a jamais été ni radical ni socialiste, le gouvernement lucernois aurait pratiqué la *modération* de la même manière: « Lucerne, disait-il le 6 avril 1845, Lucerne massacre ses prisonniers. Chacun de ces actes cruels engendre de nouvelles inimitiés et fortifie les anciennes haines[1]. » M. Crétineau-Joly qui s'indigne « de pareils mensonges » parle cependant « de l'*exaspération* des paysans, terribles

[1] *Sonderbund*, I, 521.

Digitized by Google

gnard devient, dans certains cas, l'arme la plus légitime[1]. Ces idées ont été adoptées dans certains clubs révolutionnaires des pays catholiques, en France, en Italie et en Espagne. Le Corse Fieschi, Alibaud, Meunier, Darmès, Lecomte, Joseph Henri, qui ont essayé de tuer le roi Louis-Philippe, n'étaient ni des protestants, ni des membres de l'Eglise orientale. Le prêtre Mérino, qui a tenté de poignarder Isabelle II, n'appartenait pas au clergé réformé. Le meurtrier du comte Rossi était né dans la métropole du catholicisme. L'assassin du dernier duc de Parme n'était ni de Genève, ni de Berlin. Jacques Muller lui-même, qui a tué Joseph Leu, n'avait-il pas vu le jour à Herberig, dans ce canton de Lucerne que M. Crétineau appelle « le cœur du catholicisme? » Assurément, nous ne prétendons pas que les jésuites ont voulu assassiner Louis-Philippe et Isabelle II; mais les principes qu'ils ont semés naguère dans les populations catholiques ont porté leurs fruits. Ceux dont les pères ont cru qu'on pouvait tuer légitimement un ennemi de l'Eglise, étaient naturellement disposés à penser que tout était permis contre un adversaire de la liberté. On n'avait qu'à faire une nouvelle application de la théorie, qui avait armé les assassins de Henri III, de l'amiral de Coligny et de Guillaume le Taciturne.

Ce fut au mois de mai 1846 que parut ostensible-

[1] MARIANA, *De rege et regis institutione*, Tolède, 1599.

Digitized by Google

ment le traité d'alliance, qui constituait le Sonderbund. Le Grand Conseil de Fribourg[1], reçut le projet des mains du Conseil d'Etat[2], et il fut adopté malgré les énergiques efforts de la minorité libérale. Sur 88 membres du Grand Conseil, 42 protestèrent. Voici le texte officiel de ce pacte célèbre :

1° Les cantons de Lucerne, Uri, Schwytz, Unterwald (le Haut et le Bas), Zug, Fribourg et Valais, prennent, pour le cas ou plusieurs d'entre eux seraient attaqués, et en vue de sauvegarder leurs droits de souveraineté et territoriaux, l'engagement de repousser l'attaque en commun, et par tous les moyens à leur disposition, en conformité du pacte du 7 août 1815 et des anciennes alliances.

2° Les cantons s'entendront sur la manière la plus convenable de se tenir mutuellement au courant de tous les événements. Du moment où un canton obtient l'avis certain qu'une attaque doit avoir lieu, il doit être envisagé comme requis en conformité du pacte, et obligé de mettre sur pied le nombre de troupes nécessaire selon les circonstances, sans attendre la réquisition officielle du canton respectif.

3° Un conseil de guerre, composé d'un délégué des Etats prénommés, avec des pouvoirs généraux et autant que possible étendus de la part des gouverne-

[1] Corps législatif.
[2] Pouvoir exécutif.

Digitized by Google

ments, est chargé de la direction supérieure de la guerre; en cas de menaces ou d'une existence d'attaque, il se réunit.

4° Le conseil de guerre, avec les pouvoirs qui lui sont conférés, doit, en cas de besoin, prendre les mesures nécessaires pour la défense des cantons respectifs.

Si le danger n'est pas pressant, il en conférera avec les gouvernements de ces cantons.

5° Pour ce qui est du paiement des frais occasionnés par de semblables levées de troupes, il est admis comme règle que le canton requérant doit acquitter les frais de la levée des troupes qu'il a demandées.

Sont toutefois réservés les cas où il y a des raisons particulières d'admettre une base de répartition spéciale.

Les autres frais qui, dans l'intérêt commun, sont résultés pour l'un ou l'autre des cantons, seront supportés par tous les sept cantons, d'après l'échelle d'argent fédérale. »

(*Signé au protocole:* Louis Ruttimann).

Dès qu'on connut ce pacte, qui brisait en deux la Confédération, tous les patriotes sincères sentirent la nécessité de sauver l'unité de la Suisse. Ce n'était pas la première fois que l'opinion publique se préoccupait d'une alliance des cantons ultramontains. On supposait qu'elle avait été conclue en 1843, antérieure-

Digitized by Google

ment à la première expédition des corps francs. La découverte du protocole des séances tenues les 13 et 14 septembre 1843, découverte de la plus haute importance, qui a été faite après la chute du Sonderbund, a tranché la question[1]. Cette découverte a été un véritable triomphe pour les partisans des corps francs. Si, disaient-ils, les jésuites avaient acquis assez d'influence pour détruire la Confédération en brisant le lien fédéral; s'ils s'étaient rendus assez redoutables pour empêcher les gouvernements de réprimer leurs criminels complots, les citoyens ne devaient-ils pas se lever pour suppléer à l'apathie des autorités ou à leur complicité et défendre l'unité nationale? Quand il s'agit du salut même de la patrie, on doit cesser de se préoccuper des formalités de la légalité vulgaire.

Il faut avouer que les intrigues monacales qui prétendaient asservir les cantons ultramontains pour dominer ensuite toute la Confédération, rendent ces arguments très-spécieux. M. Crétineau-Joly a exposé lui-même, avec une naïveté singulière, le plan que les jésuites auraient voulu exécuter après la défaite des corps francs. — Il aurait fallu marcher immédiatement sur l'Argovie et commencer, dans ce canton, *la délivrance* des catholiques de la Suisse. Or, comme il y avait dans toute la Suisse des catholiques à *délivrer*,

[1] Voyez ce protocole important dans GAULLIEUR, *La Suisse en 1847*, 55—77.

Digitized by Google

le Sonderbund aurait essayé de reconstruire au profit du jésuitisme l'ancienne Confédération si *fatalement* détruite par l'*apostat* Zwingli. C'était, au fond, une résurrection des projets qui avaient inspiré à Charles Borromée la fameuse *Ligue d'or*, ce Sonderbund du seizième siècle; mais en 1847 les temps étaient *malheureux* et les Suisses peu disposés à ces gothiques restaurations. M. Crétineau-Joly est donc bien sévère en accusant ses amis de faiblesse. Ils ont fait pour la cause de Loyola tout ce que les circonstances permettaient. Il est facile, loin du danger, de tracer de magnifiques plans de campagne!

Les plus habiles apologistes du Sonderbund ont cru devoir mettre en avant un système de justification que les faits précédemment cités rendent complétement inadmissible. Ils ont présenté *l'alliance séparée* comme une légitime défense contre les attaques des corps francs. Telle est la théorie adoptée par l'*Observateur autrichien* de 1847 et par plusieurs journaux de cette couleur. Mais, à l'époque où le Sonderbund fut organisé, qui donc songeait aux corps francs? D'autres ont dit qu'au moins ces actes de 1843 n'étaient pas une circonstance atténuante en leur faveur, puisqu'ils étaient restés secrets. Nouvelle erreur! Le Dr Herzog, de Lucerne, naturalisé Bernois, avait publié dans son journal, le *Verfassungsfreund*, le protocole d'une conférence tenue à Rothen, à laquelle avaient assisté

Digitized by Google

les députés des cantons de Lucerne, d'Uri, de Schwytz, d'Unterwald, de Zug et de Fribourg, et aucun des chefs de l'ultramontanisme n'avait osé protester contre la publication de ce protocole. A Zurich, la convention de 1843 était si peu ignorée, que le gouvernement de ce canton, quoiqu'il ne fût nullement hostile aux États de la Suisse catholique, se crut obligé de faire de sérieuses représentations. M. Bluntschli et ses amis croyaient fermement, dès cette époque, que le Sonderbund avait un but agressif et n'était point une simple mesure défensive. « C'était, dit très-bien un écrivain en général exempt de partialité, l'apparition dans la république helvétique d'un élément tout nouveau, élaboré de longue date par l'ultramontanisme depuis que celui-ci avait pris son siége au cœur de la Suisse primitive et sous les auspices de l'Autriche. La Suisse ultramontaine se séparait de la Suisse libérale, comme au dix-septième siècle la *Ligue d'or* prétendait défendre la religion catholique contre les États protestants ou mixtes. Uue telle scission pouvait-elle se justifier par le pacte fédéral[1] ? » Un jurisconsulte éminent et conservateur répond négativement sans la moindre hésitation : « Si une Confédération partielle, dit l'auteur de la *Démocratie en Suisse*, aspire au même résultat que la Confédération générale et y tend par les mê-

[1] GAULLIEUR, *La Suisse en 1847*, p. 88.

Digitized by Google

mes voies, la première ne peut vivre qu'aux dépens de la seconde, et lui est par conséquent toujours préjudiciable, elle lui préjudicie, d'ailleurs, par cela seul qu'elle la suppose faible et insuffisante. Imaginez la Suisse divisée en deux ou trois groupes qui s'organisent chacun à la façon des cantons catholiques; dès ce moment le pacte fédéral ne serait plus qu'une lettre morte [1]. »

Il était du devoir de la Diète que le pacte fondamental ne devint pas « une lettre morte. » Sur la proposition de Zurich, dix voix et deux demi-voix [2] se prononcèrent en 1846 pour la dissolution du Sonderbund. Une voix et demie manquait donc pour la majorité, puisque la Diète représentait les XXII cantons. La pression que les radicaux de Bâle-Ville exercèrent sur leur gouvernement et la révolution de Genève en octobre 1846, révolution qui n'eût probablement pas eu lieu sans la haine que les jésuites inspiraient, assurèrent la majorité aux adversaires du Sonderbund. A Fribourg même, les jésuites avaient tant d'ennemis, qu'un soulèvement éclata contre eux en janvier 1847. Cette tentative fut la cause de mesures rigoureuses et de nombreuses proscriptions. Mais le triomphe du parti jésuitique ne devait pas être long.

L'ouverture de la Diète eut lieu à Berne le 9 juillet

[1] Le professeur CHERBULIEZ, *Revue nouvelle*, septembre 1847.
[2] Le vote d'un demi-canton représentait une demi-voix.

Digitized by Google

1847. M. Ochsenbein présidait comme chef du gouvernement de Berne. Berne était alors Vorort. M. Guizot, ministre des affaires étrangères du roi des Français, qui s'entendait fort bien avec M. de Metternich, essaya dès le début d'intimider la Diète au nom de son gouvernement. Les princes, même constitutionnels, ne voulaient pas que la Suisse trouvât dans son unité les forces nécessaires pour tenir tête à ses redoutables voisins et jouer un rôle dans la politique de l'Europe. Son organisation républicaine leur semblait un mauvais exemple donné aux peuples. Les puissances avaient toujours travaillé à maintenir en équilibre deux Suisses rivales. Elles voyaient donc avec chagrin l'œuvre de plusieurs siècles de machiavélisme à la veille de s'écrouler. L'Angleterre, qui désire sincèrement le progrès des nationalités, eut une attitude bien différente, et qui fera sa gloire éternelle aux yeux de l'impartiale postérité. La note que son représentant remit à M. Ochsenbein était aussi favorable à l'indépendance de la Suisse que celle de la France lui était hostile. Lord Palmerston, chef du Foreign office, ne voulait pas, comme M. Guizot, mettre son pays à la remorque de l'Autriche et des pouvoirs despotiques.

Cependant la Diète ne se laissa pas effrayer par les menaces intéressées des rois. Le peuple suisse n'a rien de violent dans ses manifestations, mais il a le plus vif sentiment de sa dignité et de ses droits

Digitized by Google

et il sait résister aux pouvoirs absolus avec plus d'énergie que la plupart des grandes nations de l'Europe. Aussi la Diète ne craignit pas dans la dixième séance, le 20 juillet, d'aborder la question du Sonderbund. Les députés des sept cantons essayèrent de défendre leur alliance, et avouèrent qu'il ne s'agissait pas seulement d'un concordat contre les corps francs. Ils trouvèrent un rude adversaire dans M. Druey, député du canton de Vaud, qui avait fait triompher le radicalisme dans ce canton. M. Druey a eu de son vivant beaucoup d'adversaires. Les conservateurs [1] et même les libéraux l'ont peint sous les plus sombres couleurs. Maintenant on se montre moins sévère pour lui, et *l'Annuaire de la Revue des Deux Mondes*[2] a parlé de ses talents avec une véritable bienveillance[3]. Quelques fragments de son discours donneront une idée des opinions de cet homme politique célèbre, et de la polémique du parti radical à cette époque :

« La députation du canton de Vaud, dit M. Druey, est frappé des progrès qu'a faits la question. L'année dernière le grand motif de l'alliance séparée, c'était la crainte des corps francs. On parlait, il est vrai, des garanties confessionnelles, mais sans y insister trop.

[1] On trouvera un portrait de ce genre dans la collection du *Correspondant*. — Il est dû à M. Amédée Hennequin.

[2] *Annuaire* de 1853—54.

[3] Son ardeur pour le travail était si grande qu'il a laissé, en 40 volumes in-folio le résultat de ses études.

Digitized by Google

On n'osait pas avouer qu'on se coalisait pour résister aux arrêtés de la Diète que la minorité disait hors de sa compétence, mais on ne le niait pas. Aujourd'hui les corps francs ont été mis en seconde ligne, les garanties confessionnelles sont plus en relief et l'on propose ouvertement la théorie que la minorité a le droit de résister aux décisions de la Diète, sous prétexte qu'elle n'est pas compétente. On a été plus loin : on a évoqué le fantôme d'une république unitaire, on a parlé de tendances révolutionnaires, et l'on est même remonté à la révolution de 1830 pour la mettre en cause : On s'est ainsi placé sur le véritable terrain, celui de la lutte des deux principes. Nous en remercions les députés de Lucerne et de Schwytz, qui ont ainsi jeté de vives lumières sur la question et facilité notre tâche....

« C'est à la révolution de 1830 et à ses conséquences que l'on s'en est essentiellement pris pour justifier la ligue des sept ; c'est de cette révolution que Schwytz, éclaircissant la pensée de Lucerne, a fait découler tout le mal. Voilà le véritable terrain ; c'est avouer que la coalition des sept a des tendances réactionnaires. Mais ces tendances remontent plus haut ; on les trouve déjà en 1798, ces tendances hostiles aux principes d'égalité, de liberté et de fraternité proclamés à cette époque. Cette ligue est ainsi la continuation du mouvement réactionnaire de 1802, des me-

Digitized by Google

nées anti-nationales du comité de Waldshut, des entreprises aristocratiques de 1813, 1814 et 1815, de la conspiration de 1832, de la ligue de Sarnen en 1833 et des réactions accomplies dans quelques cantons depuis 1839 et tentées dans d'autres. Cette ligue cherche à envahir tous les États de la Confédération.

« Nous avons ainsi en présence les deux principes qui divisent le monde : d'un côté, la démocratie, la liberté, l'égalité, la fraternité, le progrès, la lumière, le dévouement ; de l'autre, l'absolutisme, l'aristocratie, le privilége, l'abrutissement des masses, les ténèbres, l'égoïsme. Il faut que la Suisse le sache, maintenant qu'elle est appelée à choisir entre les deux partis. Il est bon que l'Europe le sache, puisqu'elle cherche à se mêler de nos affaires. Qu'est-ce, en effet, que ce discours écrit, remis par l'ambassadeur de France au président de la Diète? Qu'est-ce que cette dépêche de M. Guizot, maintenant connue de tout le monde, si ce n'est une intervention dans les affaires intérieures de la Suisse? On dit vouloir nous donner des conseils dictés par un attachement vrai aux intérêts bien entendus de la Confédération. En réalité, le but évident est de frapper le parti libéral et radical de la Suisse, de relever le parti réactionnaire, prétendu conservateur, et de lui donner des encouragements. On cherche à placer la Suisse sous la tutelle des puissan-

Digitized by Google

ces. Ce que l'on essaie en Suisse, se rattache à ce qui s'est passé à Cracovie et en Portugal. C'est l'accomplissement de la même pensée.»

Le discours de M. Druey et un autre qui fut prononcé par M. le colonel Luvini, député du Tessin, furent accueillis avec la plus grande faveur par la majorité de l'assemblée et par les tribunes.

M. Ochsenbein, de l'aveu de tout le monde, présida avec une remarquable impartialité. Quoiqu'il fût constamment attaqué par les députés ultramontains, il ne s'écarta pas un instant des règles de la modération. Quand la discussion fut terminée, il proposa de déclarer le Sonderbund inconciliable avec le pacte fédéral et d'en prononcer la dissolution. Cette motion fut votée par douze États et deux demi-États: savoir deux États catholiques, le Tessin et Soleure; cinq États protestants, Schaffhouse, Vaud, Berne, Glaris, Zurich; deux demi-États de la même communion, Appenzell (Rhodes-extérieures) et Bâle-Campagne; par cinq États mixtes, Saint-Gall, Argovie, Genève, Thurgovie et Grisons. Les députés des sept États ultramontains protestèrent immédiatement contre cette décision. Mais la Diète n'en continua pas moins de marcher à son but. Sur la proposition du colonel Rilliet-Constant, elle interdit à tous les officiers fédéraux le service du Sonderbund. Non-seulement l'alliance séparée était déclarée par elle inconstitutionnelle, mais

Digitized by Google

elle avait voulu attaquer le mal dans sa source, en décrétant, sur la proposition de Zurich, que l'existence de l'ordre des jésuites en Suisse était incompatible avec le repos et la sûreté de la Confédération. Les sept cantons étaient vaincus par l'esprit du temps, ainsi que l'atteste un écrivain impartial : « En ce moment les adversaires nés et irréconciliables d'une révolution fédérale, les cantons de la minorité ultra-catholique prenaient évidemment un rôle au-dessus de leurs forces. De quel droit ces messieurs de Lucerne, d'Uri, de Schwytz, d'Unterwald, du Valais, de Fribourg, venaient-ils combattre dans le champ-clos de la Diète un mouvement qui n'est pas particulier à la Suisse, mais qui se manifeste dans le monde entier? Évidemment ce rôle leur était soufflé par le parti à moitié occulte et à moitié ostensible qui, dans toute l'Europe, a pris à tâche de faire rétrograder la civilisation.... Les titres de l'alliance catholique à se poser en Némésis, en divinité vengeresse de la religion, de la morale, de la bonne foi, de l'honnêté publique, étaient-ils bien clairs, bien inattaquables, bien solides et bien authentiques? Sans doute il y a eu bien du mauvais.... dans tout ce qui s'est fait ces derniers temps. Dans les cantons de la Suisse radicale, tout est loin de pouvoir se justifier; mais les cantons de la Suisse ultramontaine n'ont-ils pas à cet égard de trop peu ce que la Suisse radicale a de trop? Y a-t-il parmi ces

Digitized by Google

États de la Confédération primitive un seul pays que l'on puisse offrir comme modèle d'une administration médiocre et tant soit peu raisonnable. Si dans quelques cantons radicaux les révolutions démocratiques ont parfois mis en évidence et poussé au premier rang des hommes d'une intelligence médiocre ou d'une valeur douteuse, les chefs de la Suisse séparatiste ultramontaine sont-ils donc tous des génies, des anges, des saints irréprochables? Les esprits désintéressés... ne devaient-ils pas se demander avec inquiétude si de l'extrême radicalisme ou de l'ultramontanisme crasse le premier n'était pas encore plus tolérable. Après tout, le peuple suisse est un peuple de bon sens qui saura faire justice des excentricités radicales si elles lui portent préjudice. Avec l'ultramontanisme, au contraire, qui refuse tout, nie tout, ne concède rien, il n'y a nul moyen d'avancer; de faire même ces simples progrès élémentaires qui sont aussi nécessaires à l'homme que le manger et le marcher. Ensuite ce Sonderbund pouvait-il bien se donner comme le représentant du catholicisme suisse, au moment où des cantons entièrement catholiques comme le Tessin et Soleure et plusieurs cantons mixtes demandaient sa dissolution? L'apparence du moins était contre lui. Ce qui a beaucoup nui au Sonderbund, c'est l'appui de l'étranger.[1] »

[1] GAULLIEUR, *La Suisse en 1847.*

Digitized by Google

Non-seulement l'alliance séparée comptait sur cet appui ; mais elle s'attendait à une intervention miraculeuse[1]. Plusieurs pièces authentiques attestent ce fait singulier. Le colonel Zen-Klusen écrivait le 8 novembre 1847 au Conseil d'Etat du Valais :

« Un *père jésuite m'a dit* hier que neuf personnes, parmi lesquelles se trouvaient aussi des enfants, étaient allées en pèlerinage à Maria-Stein, que la sainte Vierge avait paru dans les airs toute rayonnante de splendeur, tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Ces braves gens, ne se possédant plus du bonheur et de la joie qu'ils ont éprouvés, se sont empressés de retourner dans leur village pour raconter ce qui s'est passé, et se sont rendus chez leur curé, pour le prier de le publier en chaire. »

On regretterait d'analyser de telles pièces, car toute analyse serait nécessairement accusée d'être une caricature.

A Fribourg, les jésuites employaient les mêmes moyens que dans le Valais pour fanatiser des paysans crédules. Au commencement de la guerre, on fit aussi intervenir la Vierge qui avait dû sauver par un miracle d'une mort imminente le chasseur Vuarnoz. On répandit une relation du prodige, avec l'attestation de

[1] On sait que les ultramontains avaient attribué à la Vierge le gain de la première bataille de Villmergen.

Digitized by Google

quatre chirurgiens militaires. Cet écrit, d'un intérêt extraordinaire, se termine ainsi :

« Etienne Marilley, évêque de Lausanne et Genève, etc.

« Nous désirons que les pièces officielles du procès-verbal concernant le fait arrivé à Angstorf, dans la nuit du 7 au 8 novembre courant, reçoivent la plus grande publicité parmi les fidèles confiés à notre sollicitude pastorale. Les détails qu'il renferme sont exactement conformes à la relation qui nous a été faite par le révérend aumônier[1] du deuxième bataillon. Nous avons vu la médaille que portait le chasseur Vuarnoz, ainsi que la balle qui l'a frappée. Celle-ci porte visiblement l'empreinte de la médaille. Le fait est bien propre à encourager de plus en plus la confiance en la protection de la reine du ciel, si justement appelée le secours des chrétiens. Il est *un heureux présage* des faveurs nouvelles que nous attendons dans une lutte entreprise pour maintenir les droits sacrés de la justice et de la religion. »

« Donné à Fribourg, en notre maison épiscopale, le 10 novembre 1847. »

« Etienne, évêque de Lausanne et Genève. »

Malheureusement, ces apparitions et ces miracles, auxquels on ajouta l'influence de la chaire et du con-

[1] Cette qualification indique un jésuite.

Digitized by Google

fessionnal, ne devaient pas mettre le Sonderbund à l'abri des canons du général Dufour. Les habitants de Schwytz n'étaient pas moins occupés que ceux du Valais et de Fribourg de recommander leurs intérêts à la Vierge. La masse des populations ayant en tête le landammann et le colonel Ab-Yberg, qui tenait dévotement un chapelet, se rendit en pèlerinage à Einsiedeln. Partout les officiers du Sonderbund flattaient les superstitions populaires — ou les partageaient. Dans le Valais, le commandant général, M. de Kalbermatten, appelait sur son armée, la protection de « la reine du ciel, » et allait avec son état-major implorer le secours de saint Maurice. En présence d'une multitude immense, les officiers, M. de Kalbermatten en tête, défilèrent devant le tombeau du martyr, et aiguisèrent leurs épées sur la pierre du sépulcre vénéré.

Cependant les adversaires du Sonderbund se préparaient à faire la guerre par des moyens un peu moins surnaturels. La Diète était de nouveau réunie pour la session d'automne. Elle commença par décréter, sur la proposition du docteur Furrer, député de Zurich, qu'une proclamation serait adressée aux États de l'alliance séparée, et qu'on enverrait des commissaires dans les cantons. Elle nomma ensuite commandant des forces fédérales, le colonel Dufour de Genève, officier très-distingué, ingénieur éminent, dont les opinions conservatrices étaient connues. Il choisit pour

Digitized by Google

divisionnaires des colonels qui appartenaient pour la plupart à son parti. Le 26 octobre 1847, le nouveau général adressait à ses troupes une proclamation aussi énergique que modérée :

« Soldats confédérés !

« La haute Diète, réunie à Berne, a décrété la mise sur pied de l'armée fédérale, pour maintenir l'ordre intérieur, les droits de la Confédération et son indépendance... Songez que l'étranger a les yeux sur nous. Montrez-lui que les citoyens suisses, dès qu'ils sont sous le drapeau fédéral, n'ont plus qu'une pensée, celle de servir la commune patrie. »

On décréta ensuite que l'armée serait organisée en cinq divisions, après que la Diète eut porté le chiffre total des troupes à 100,000 hommes. Une division de réserve fut confiée au colonel Ochsenbein, président de la Diète. Le Sonderbund avait, de son côté, choisi le colonel de Salis-Soglio, des Grisons, pour commandant en chef. Fribourg et le Valais, isolés de leurs alliés, avaient une organisation militaire particulière.

Les événements marchaient avec rapidité. Un décret de la Diète du 4 novembre ordonna au général Dufour de dissoudre le Sonderbund par la force des

Digitized by Google

armes. Mais il était très-difficile de mettre en campagne de si nombreux bataillons, de les solder et de les nourrir dans un moment où la Suisse venait de traverser une année de disette et de crises financières. L'énergie admirable de Berne pourvut à tout. Ce canton s'était déjà imposé des sacrifices de toute espèce : il avait vidé sa caisse et ses arsenaux. Il n'hésita pas à prêter encore à la Confédération un demi-million de francs de Suisse [1], et se montra tel qu'il avait été aux jours glorieux de Donnerbühl et de Laupen. Le gouvernement bernois fit fermer les écoles et les tribunaux. Quand la patrie était en danger, nul ne devait songer à ses intérêts particuliers.

La diversion que le Sonderbund tenta dans le Tessin n'ayant pas produit de résultat sérieux, l'attention se porta bientôt sur Fribourg, qui devait subir le premier choc de l'armée fédérale. D'ailleurs, la population fribourgeoise, commandée par de bons officiers, avait une excellente réputation militaire. Le défenseur de Fribourg, M. de Maillardoz, avait servi avec distinction en France, sous l'empire et sous la restauration. Le général Dufour commença ses opérations contre Fribourg, en coupant les communications de ce canton avec ses voisins. Le blocus ayant été exécuté de la

[1] L'introduction du système décimal est due au parti qui a triomphé dans la guerre du Sonderbund. C'est lui aussi qui a organisé la poste fédérale. Ce sont là deux grands services rendus au pays.

Digitized by Google

manière la plus rigoureuse, la concentration des troupes de la Confedération s'opéra sans délai. Les Bernois s'étant emparé du district de Morat qui, du reste, n'avait aucune sympathie pour le parti ultramontain et autrichien, firent leur jonction avec les Vaudois du colonel Rilliet. Comme les Fribourgeois avaient l'ordre de se replier sur le chef-lieu, toutes les villes du canton furent occupées sans combat. Le 12 novembre, Fribourg était cerné par 20,000 Confédérés.

Le général Maillardoz montra le plus grand embarras. Il paraît qu'il avait compté sur une attaque semblable à celle des corps francs contre Lucerne, et il se voyait entouré de baïonnettes réunies sous les murs de la cité ultramontaine, d'après un plan régulier et formidable. On avait bien dit à l'étranger que les catholiques de Fribourg renouvelleraient les prodiges de l'héroïque défense de Saragosse. Mais ces espérances furent bien déçues! Le 13, le gouvernement de Fribourg conclut un armistice. Dans un combat meurtrier qui s'engagea le soir près de la forêt des Daillettes, entre les Fribourgeois et les Vaudois du colonel Rilliet, ces derniers montrèrent un si grand entrain, que, si le jour s'était prolongé d'une heure, la ville était enlevée. Ce premier engagement déconcerta tellement le Conseil d'Etat, qu'il fit cesser les hostilités le 14 au matin, et qu'il commença les négocia-

Digitized by Google

tions. A huit heures, Fribourg capitulait et l'armée fédérale entrait dans la ville, qui était, après Lucerne, la place principale de l'ultramontanisme. Les troupes fribourgeoises furent désarmées, et le général Maillardoz chercha dans les rangs de l'état-major fédéral un refuge contre la fureur de ses plus fanatiques soldats que la capitulation indignait. Il gagna bientôt Neuchâtel, où il eut à se défendre contre les reproches des jésuites qui l'accusaient de trahison. Il est mort depuis dans l'oubli et dans la misère. Les explications qu'il adressa aux *Débats* prouvèrent assez qu'on l'avait calomnié. Mais il était depuis longtemps suspect au parti jésuitique qui ne comptait pas assez sur la *pureté* de ses principes. Le *National*, qui n'était pas disposé à flatter les généraux du Sonderbund, montra très-bien que le commandant des milices fribourgeoises avait été vaincu par la force des choses : « Deux fois M. de Maillardoz met son épée au service du trône et de l'autel, une première fois à Rambouillet en 1830, une seconde fois à Fribourg, en 1847. Et dans ces deux rencontres contre l'esprit libéral, il est obligé de s'avouer vaincu sans combattre. C'est avoir du malheur ! La faute en est non pas à lui, mais à sa cause abandonnée des dieux. »

La chute de Fribourg ne fit pas une grande impression sur les partisans du Sonderbund. « Ce n'était, disait-on, qu'un poste avancé. Les choses ne se

Digitized by Google

passeraient pas de cette façon à Lucerne et dans les cantons primitifs. Là, le général de Salis-Soglio disposait de trente mille hommes retranchés derrière des positions inexpugnables. Avec de pareils avantages il pouvait arrêter pendant des années les 60,000 hommes du général Dufour. » Lucerne était encore fière de la défaite des corps francs. Les Waldstettes passaient pour invincibles. Un léger succès remporté à Dietwyl, en Argovie, par les soldats de Schwytz, avait confirmé toutes ces espérances.

Le 16 novembre, le général Dufour, qui connaissait bien toutes les ressources de ses adversaires, mais qui espérait en triompher à force de promptitude et d'énergie, avait transporté son quartier général à Aarau. Déjà l'intrépide colonel Ziegler s'était avancé le 13 sur le territoire lucernois. De son côté, le colonel Gmur s'était rapproché de la frontière de Zug. Le 20, ce canton, effrayé de la seule présence du drapeau de la Confédération, et qui d'ailleurs n'avait pas montré un grand enthousiasme pour la cause du Sonderbund, demandait à capituler. Cette nouvelle effraya à Lucerne les plus ardents. Elle arriva au moment où le prince de Schwartzenberg venait offrir son épée à la ligue ultramontaine, et où l'Autriche lui accordait des secours pécuniaires, et lui promettait son appui.

Cependant l'armée fédérale, qui s'était mise en mouvement le 22, marchait contre Lucerne sur quatre

Digitized by Google

colonnes. On se battit à Gislikon sur les bords de la Reuss. L'énergie habile du colonel Ziegler, le courage du chef de brigade Egloff, la résolution des troupes de la Confédération triomphèrent de la résistance des soldats du Sonderbund. Le combat de Gislikon entraîna la capitulation de Lucerne. Les cantons d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald, qui, en 1798, avaient lutté avec tant d'héroïsme contre les Français, imitèrent la prudence des Lucernois. Le 27 novembre, le général Dufour était en mesure d'écrire à la Diète : « Le Sonderbund est dissous. »

De son côté, le colonel Rilliet adressa une proclamation aux habitants du Valais, qui ne s'étaient pas encore soumis, pour leur annoncer ce grand événement : « Dieu, disait-il, a jugé leur cause. Ils ont succombé, et vous succomberez comme eux. Prévenez ce malheur. Recevez en amis les troupes fédérales ; leur drapeau est le vôtre, ses couleurs sont les mêmes que celles du Valais. L'étendard rouge et blanc ne doit ombrager que des frères. » Le Grand Conseil du Valais, prêtant l'oreille à ses propositions, capitula le 28, malgré les efforts du chanoine Rivaz, qui essaya en vain de prolonger la guerre civile dans l'intérêt du clergé.

On ne saurait trop admirer la fermeté calme que montrèrent en 1847 les hommes qui présidaient aux destinées de la Confédération. Menacés par la France,

Digitized by Google

par la Russie, par la Prusse, par l'Autriche, ne pouvant disposer que d'une partie des forces d'une nation qui n'a pas deux millions et demi de citoyens, ils ne se laissèrent effrayer ni par les intrigues des moines, ni par les anathèmes du clergé romain, ni par la colère des empires, ni par la réputation militaire des cantons que des influences funestes égaraient. Grand exemple pour les pays qui trouvent dans leur faiblesse une cause de découragement ! La Suisse leur apprendra qu'un peuple, qui a la ferme conscience de son droit et la résolution de le défendre, n'a rien à redouter sur la terre.

Les conséquences de la chute du Sonderbund seront immenses. C'est la première fois que la noble Helvétie se trouve débarrassée des menées des jésuites et des complots de l'étranger. On avait affecté jusque-là de regarder la Suisse comme une réunion de municipalités protégées par les puissances et non pas comme un Etat libre. « Sous le régime actuel, dit un historien déja cité, elle tend à s'émanciper et à devenir une nation indépendante. Il lui en a déjà coûté pour atteindre ce but, et il lui en coûtera encore. Un pays ne change pas du tout au tout sa manière d'être sans des sacrifices et une grande énergie de volonté. On ne fait pas de la grande politique gratuitement[1]. »

[1] E. Gaullieur, *La Suisse en 1847.* — M. Crétineau-Joly, en

Digitized by Google

Lorsque les murailles rougeâtres et crénelées des derniers débris féodaux parsemés sur la route eurent disparu, je vis grandir devant moi Lucerne étincelante de couleurs variées, épanouie en demi-cercle sur la plage de son golfe. Les deux clochers élancés de l'église consacrée à saint Léodegar[1], son patron, s'élevaient au bord du lac, au-dessus des toits écourtés des habitations jetées sans ordre au pied de la montagne, des tours massives des couvents et des murs d'antiques forteresses. De beaux troupeaux se reposaient au soleil, sur les pentes inférieures du Pilate, dont la base parée d'une végétation luxuriante fait contraste avec la tristesse imposante de son aride sommet. Je franchissais la porte de Wæggis, quand une svelte montagnarde, avec ses deux longues tresses pendantes, son corsage bigarré, orné d'une fraise et d'une croix d'argent, ses manches bouffantes, me tendit un petit panier rempli de fraises et de fleurs. Elle me souriait en me montrant le Pilate, dont elle revenait. Les myosotis nains, le pavot alpestre, l'astragale des montagnes, la gentiane pourpre formaient une gracieuse couronne autour du jonc flexible.

écrivant l'*Histoire du Sonderbund* et M. A. Hennequin, *La Suisse en 1847*, se sont fait l'écho des jésuites vaincus. M. Gaullieur s'est montré beaucoup plus exact et plus impartial. M. le général Dufour travaille, dit-on, à raconter une campagne dont il a été le héros.

[1] Ou Léger.

Digitized by Google

XXV

Le lac est noir. Aucun pli ne ride ses ondes. Nul bruit ne retentit. Pas un être humain ne trouble les ténèbres profondes. Je suis seule, Emmanuel, et les nuages épais qui montent avec rapidité dans l'espace me paraissent venir des pays que j'ai connus. Ils sont si sombres, leurs formes sont tellement bizarres, qu'ils m'inspirent presque de l'épouvante. Quels lugubres fantômes vont repeupler mes rêves ? — Mais non ! Faites-les disparaître, souffles qui descendez de ces cimes désertes; envoyez-moi l'oubli, génies bienfaisants des nuits; réveillez mon âme par vos inspirations sublimes, belles Alpes qui êtes mon bouclier contre le monde, dont il me semble entendre encore les accents. Le balbuzard au manteau de deuil, qui planait sur le lac, s'est précipité au fond des flots, et saisissant sa proie, il s'est élancé sur le Tomlishorn, le sommet le plus inaccessible du Pilate. Il va se poser au bord d'un bassin d'eau morte, qui a été longtemps la terreur des hommes. Là, dit-on, la solitude est éternelle, les feux du ciel brulent la roche aride;

Digitized by Google

là le vent rugit comme un cri d'anathème, — car, dans ces lieux, l'ombre d'un lâche, dont le cœur n'a connu ni la haine, ni l'amour, trouble encore le seul asile que la colère divine ait accordé à sa dépouille exécrée. Cette terre, qui a recueilli le fratricide Caïn, et qui n'a pas vomi de son sein Judas Iscarioth, cette terre, dit la légende, a repoussé Pilate jusqu'à ce noir rocher perdu dans les nuages.

Voilà quelle est, ami, la vérité des impressions de la multitude. Lorsque, dans ma retraite, je me recueille afin de bien juger le pouvoir de nos facultés instinctives, mon cœur s'épanouit en les trouvant à ce point infaillibles. Quelle force n'y a-t-il pas dans ces jugements spontanés arrachés à un irrésistible sentiment! La réflexion aurait-elle plus de sûreté? Quelle loi de Lycurgue ou de Solon a jamais mieux prononcé?

Pourquoi la réprobation des peuples a-t-elle de préférence poursuivi la mémoire de Pilate? Combien, parmi les bourreaux de Christ, paraissent plus criminels que lui! Caïphe s'acharne à conspirer la perte de Jésus. Il manifesta un tel dédain de la vie humaine, qu'il ose, lui le prêtre du Dieu trois fois saint, déclarer qu'on doit sacrifier un homme aux intérêts de la nation [1]! N'est-ce pas là cette politique sans conscience et sans

[1] Συμφέρει ἡμῖν ἵνα εἷς ἄνθρωπος ἀποθανῇ ὑπὲρ τοῦ λαοῦ (JEAN, XI, 50.)

Digitized by Google

cœur qui a survécu à Caïphe, à laquelle toute notion de devoir est inconnue; qui est capable d'immoler des milliers de créatures intelligentes à ses projets ambitieux? Si ce pontife sacrilége n'a pas été accablé de l'indignation qu'inspire le nom seul de Pilate, c'est que le sentiment populaire savait bien qu'il devait trouver des imitateurs plus que des apologistes. Ceux qui réussissent par de tels moyens, ne peuvent guère être fiers de leur succès. Le mépris universel en fera tôt ou tard justice. D'autres mettent moins de franchise dans leur égoïsme. Ils ne se déclarent jamais ennemis de la vérité et de l'équité. Si les temps sont paisibles, s'ils n'ont à redouter ni ennemis, ni persécutions, ils approuvent volontiers ce qui est beau, ce qui est bon, ce qui est grand. Tel est Pilate. Quand on lui amène Christ, tant qu'il ne craint rien pour sa personne et pour son autorité, il avoue que cet homme est sans péché, qu'il ne trouve en lui ni sédition, ni blasphème. Mais dès qu'il a entendu les premiers murmures d'une multitude avide de sang, il se dit que si Jésus n'avait pas commis quelque faute grave, on ne montrerait pas contre lui une pareille animosité. Il ne saurait être irréprochable, celui qui a soulevé contre ses œuvres et contre sa doctrine les membres du sacerdoce et les chefs les plus considérés de la nation. Enfin, le juge prévaricateur ne connaît plus aucune pitié quand il est menacé de perdre

Digitized by Google

l'amitié de César. Il abandonne alors sans pudeur la défense de l'innocent. Pour ne pas s'attirer l'inimitié du maître, il refuse d'être considéré comme le protecteur du juste. Il évite d'avoir rien de commun avec celui que maudissent les puissances de la terre. Il ne veut pas être pris pour un de ces imprudents qui assument la responsabilité des causes généreuses, — mais compromettantes.

Cependant, s'il trahit ses devoirs sacrés de magistrat et de représentant de l'autorité impériale, il songe à mettre de son côté les gens de bien, et peut-être la postérité elle-même. Aussi il se gardera d'insulter l'accusé, et d'aggraver ses souffrances; il ne lui donnera pas le moindre signe d'emportement, et ne parlera point avec estime de ses persécuteurs. Sa prudence ne s'arrête pas là. Il n'entend point,—il le déclare solennellement, — que le sang du Fils de l'homme retombe sur sa tête, et, pour traduire sa pensée par un symbole expressif, il se lave les mains aux yeux de la multitude frémissante de colère. Pourtant, ô Pilate, ces précautions de la politique humaine deviendront inutiles ! Vous aurez pour vous ceux qui admirent cette astuce criminelle, appelée par l'Evangile « la prudence de la chair. » C'est elle qui méprise et foule aux pieds les protestations de la conscience humaine. Mais l'instinct populaire, supérieur aux décisions intéressées de vos semblables, refusera à votre triste diplomatie l'ap-

Digitized by Google

probation à laquelle vous teniez. Aussi longtemps qu'un seul chrétien restera sur cette terre, on entendra retentir dans tout l'univers ces mots terribles : « QUI A SOUFFERT SOUS PONCE-PILATE ! » Vous n'avez pas tué le juste ; vous ne l'avez pas raillé dans ses tortures ; vous ne vous êtes point abreuvé de son sang, comme les prêtres de la Judée, mais il a souffert quand vous étiez le maître, quand vous teniez dans les mains le glaive de la loi, quand vous étiez obligé d'exposer votre vie, s'il le fallait, pour protéger l'innocence, quand nulle considération n'était de nature à vous faire oublier vos devoirs de magistrat. IL A SOUFFERT SOUS PONCE-PILATE !

Aussi vous serez plus exécré que les fanatiques qui ont demandé la mort de Jésus. Ceux-là, ils subissaient l'influence des préjugés les plus forts qui puissent dominer l'intelligence humaine. Ils ne savaient ce qu'ils faisaient, Christ lui-même le déclare sur la croix. Vous, vous n'étiez ni un aveugle, ni un enthousiaste ; votre esprit était éclairé ; on admirait la rectitude de votre jugement ; vous aviez de la science, et même de la *philosophie*. Vous avez cédé, non à une de ces passions pour lesquelles les plus rigides ont des excuses, mais à une passion basse, vile et méprisée de tous, — vous avez été un lâche ! Pour vous, la postérité a donc, avec raison, été plus sévère que pour aucun des acteurs du drame sanglant dont le Fils de l'homme

Digitized by Google

fut la victime. L'imagination de la multitude, infiniment plus puissante que celle des plus grands poëtes, a même soulevé la nature entière contre vous!

Je ne crois pas qu'il y ait dans les mythes des temps antiques aucune conception aussi saisissante que les légendes qui se rattachent à la passion de Christ. Ici, le juif qui l'a repoussé du seuil de sa maison, qui fut sans pitié pour Jésus, est condamné à errer comme Caïn sur la face de la terre. Mais Caïn ne fuit que pour un temps devant l'Eternel. Il n'en sera pas ainsi d'Ahasvérus. En vain il se jettera au milieu des batailles, les glaives s'émousseront sur sa peau plus solide que le diamant. En vain les tempêtes l'engloutiront au fond des mers; un flot miraculeux le repoussera sur la rive. En vain, fatigué de la vie et d'un labeur sans terme, il ira dire à Néron : tu es un monstre! à Domitien : tu es un bourreau! à Héliogabale : l'univers te maudit! Les bourreaux briseront sur ses flancs leurs ongles de fer; les chevalets seront impuissants à broyer ses membres; la flamme deviendra pour lui comme un bain rafraîchissant, qui retrempera sa funeste immortalité.

Qu'elle est profonde, la moralité des primitives légendes! Celui qui a refusé au Rédempteur quelques instants de repos, Ahasvérus ne connaîtra même pas le repos de la mort, — cette suprême consolation de la postérité d'Adam! Celui qui a abandonné l'in-

Digitized by Google

nocence, qui l'a sacrifiée à une vaine considération, à l'estime d'un monde corrompu, Pilate deviendra un tel objet d'horreur, que les êtres insensibles eux-mêmes le rejetteront avec dégoût. Il a cherché avant tout les frivoles honneurs de la terre; il a immolé à ces idoles le devoir et la justice. Soit! cette terre à laquelle il avait attaché son amour et ses pensées, ne lui donnera même pas la tombe la plus modeste, la sépulture du dernier des esclaves! Les fleuves le vomiront; les vagues des mers irritées le rouleront dans leurs flots. Il ne trouvera un tombeau que sur la cime désolée des montagnes glacées, où la vie s'éteint, où la mort triomphe, où les lugubres oiseaux des nuits font seuls entendre le bruit de leurs ailes, et ce cri sauvage qui ressemble au râle des agonisants.

XXVI

J'étais assise au bord du lac, dans une allée dont les rameaux ployaient sous la chaude brise du soir. Je me reposais d'une longue course, après avoir visité le lion de marbre blanc qui gît, percé d'une lance, dans le creux d'un rocher, où de longues lianes se ba-

Digitized by Google

lancent au vent. Il protége de sa griffe puissante un écusson fleurdelisé.

Je songeais à ces braves dont il est le symbole superbe; ces Suisses qui ont défendu jusqu'à la dernière goutte de leur sang le monarque auquel ils avaient dévoué leur bras. L'infortuné Louis XVI pouvait, en expirant, songer à ces bras vaillants, pour emporter de la terre une illusion chère à l'homme: la foi en ses semblables. Le génie du sculpteur a saisi l'expression ardente du roi des déserts. Blessé, il succombe en maître, et son regard atteste la force invincible qui lui reste aussi longtemps que son corps formidable conserve un souffle de vie. Un filet d'eau jaillit de la paroi du rocher avec un murmure lent et monotone, — semblable à une complainte sourde, mais continuelle, comme le gémissement de la douleur cachée au fond des cœurs. Les ondes du sombre bassin qui le reçoit, sous les flancs du lion expirant, dorment sans mouvement, et paraissent destinées à ne jamais réfléchir les gais rayons de l'astre du jour. Quelques guirlandes parasites, des rameaux penchés, des troncs vigoureux qui s'élancent vers les cieux, y mirent leur verdure inculte. Les araignées aquatiques aux longues pattes agiles y glissent avec rapidité, et le cri mystérieux du grillon sous la mousse est la seule voix qu'on entendait alors en ces lieux mélancoliques.

Digitized by Google

Triste sort que celui des hommes qui s'acharnent à la défense des opinions qui ont fait leur temps, et des institutions condamnées par la Providence! Toute la puissance de la discipline, tous les efforts d'une valeur héroïque, toute l'énergie d'un dévouement sincère, n'empêcheront pas l'avénement et le triomphe des idées dont l'heure est arrivée. Que de sang a été versé pour rendre impossible la victoire du christianisme! Des milliers de martyrs ont succombé sous l'épée des proconsuls; mais la société païenne, fondée sur l'esclavage et sur le régime des castes, ne pouvait arrêter longtemps la propagande évangélique. Combien de bras se sont armés contre les principes de 1789! Les fiers soldats de l'Helvétie ont deux fois lutté dans Paris contre un peuple irrité; la Vendée s'est levée comme un seul homme; la Bretagne a lancé dans l'arène ses plus intrépides combattants. Vains efforts! l'épée vendéenne et la carabine des Suisses n'ont pas tué la liberté moderne. Malgré ses défaites passagères, malgré les erreurs de ses défenseurs, malgré leurs fautes, c'est elle qui,—tôt ou tard,—donnera des lois à l'Europe régénérée. On bénira alors la mémoire de ceux qui auront souffert pour les intérêts éternels du genre humain. Leur nom sera conservé aussi précieusement que le souvenir d'un ami. On s'entretiendra avec une douloureuse sympathie des épreuves de Bonnivard dans les souterrains de Chil-

Digitized by Google

lon; du supplice de Davel et de Mme Roland, de la pauvreté de J.-J. Rousseau, des derniers moments de Huss et de Zwingli. Mais on ne parlera qu'avec répugnance de ceux qui, n'ayant d'autre pensée que les grandeurs de la vie présente, ou cédant aux inspirations d'un fanatisme aveugle, ont essayé d'arrêter dans sa marche le char lumineux de la liberté sainte. Ces héros des partis rétrogrades, ces dieux vénérés du pouvoir absolu, ces soldats du despotisme spirituel, descendront un jour de leurs autels usurpés. Leurs simulacres encensés pendant tant de siècles par les peuples trompés, seront foulés aux pieds avec un juste mépris.

Quant aux fils de la vaillante Helvétie, que le monument de Lucerne, en leur rappelant leur intrépidité, leur parle sans cesse des dangers et des châtiments du service mercenaire. Comment se fait-il que ces invincibles soldats, dont les pères ont fondé en Europe le règne de la liberté, se résignent à mourir sur les champs de bataille du despotisme? Qu'ils aillent plutôt à la suite des Anglo-Saxons des deux mondes conquérir sur la barbarie un nouvel univers, ou comme les colons genevois de l'Algérie implanter dans l'Afrique française leurs habitudes et leurs idées libérales. De tels travaux seront plus dignes des fils de Guillaume Tell, que des combats où ils renient les exemples de leurs aïeux et les nobles traditions des libéra-

Digitized by Google

teurs. Quoique leurs vallées soient d'une étendue si modeste que les États du roi de Naples paraissent presque, en comparaison, de vastes contrées, les yeux des peuples, — ils ne doivent jamais l'oublier,—sont fixés sur la terre qu'ils habitent, et ils ont à faire respecter un passé aussi glorieux, plus glorieux peut-être, que celui des plus grandes nations.

Comme deux monuments éternels posés aux deux extrémités de Lucerne, le Righi et le Pilate s'élèvent jusqu'au firmament. On dirait que les étoiles se jouent comme un chœur de nymphes célestes sur leurs cimes perdues dans les vapeurs de la nuit. En face, les glaciers, immobiles fantômes, se confondent avec l'horizon et à leurs pieds, au bord du lac, s'allongent les peupliers pareils à des ombres majestueuses. La Reuss sort avec l'impétuosité d'un torrent des montagnes de ce lac aux flots si calmes. Telle s'exhale la fougue d'une première passion du sein d'une vierge dont le front reste pourtant paisible.

Tout à coup le tumulte de la ville interrompt la solennité de cette scène qui m'enchantait. Des hommes, des torches, des chants et des instruments de de musique animent l'espace. La foule s'était arrêtée tout près du lieu où j'étais. Des accords harmonieux retentissent bientôt; des hymnes populaires font battre mon cœur au nom de la patrie, ce nom plus cher que la source pure à l'oiseau du désert. Quand les voix et

Digitized by Google

l'orchestre se taisaient, un orateur improvisait des discours qu'on écoutait en silence et dont on applaudissait la fin. Je ne les comprenais que vaguement, car ils étaient en allemand helvétique. Je devinais cependant quel sentiment les inspirait. Je crus qu'assise dans l'Agora, j'écoutais la voix passionnée de Démosthène et que de toutes parts m'arrivaient les parfums délicieux particuliers à l'Orient. Ce ciel sans tache et ce souffle tiède qui caressait la vague expirant mollement sur la grève, ces lumières et ces voix, tout me semblait appartenir à la région bienheureuse qui voit la première le soleil colorer les altiers sommets de l'Himalaya et les ondes sacrées de la mer du Bengale où naquirent les divinités de l'Inde, les immortels dévas, dans le large calice du lotus azuré.

J'aimais en ce moment avec plus d'ardeur encore mon superbe fleuve, ce Danube dont les eaux vastes et dorées coulent entre la plage ondulée de la Turquie et les forêts vierges de ma Roumanie, et vont se perdre dans les profonds abîmes de la Mer Noire. Il baigne les forêts impénétrables où le liseron étend ses guirlandes aux fleurs de neige. Au centre des eaux de l'antique Ister surgissent, pareils à des jardins enchantés, des îlots, avec leurs chênes antiques auxquels pendent les baies noires du raisin sauvage. Ainsi que la lèvre brûlante du chasseur altéré saisit avec avidité ces grappes aigres et parfumées, mon cœur s'attache

Digitized by Google

avec passion à cette terre bénie, à ce fleuve bien-aimé. Combien il est doux de dormir sur son sable humide; d'y écouter en rêvant les plus beaux chants du rossignol! Là mon esprit, rendu à sa vigueur primitive, aurait la force de l'aurochs sauvage, qui ébranle en rugissant les troncs séculaires. Là, si les orages éclataient; si des torrents tombaient des cieux; si la foudre grondait, mon cœur vivrait plus épanoui que le cœur de l'étrangère sous le soleil de l'exil. Comme la brise du midi relève la corolle affaissée par la tempête, ainsi l'amour sublime de la patrie guérit les plaies les plus profondes. Il n'est pas de maux qui ne s'oublient quand on lui a consacré son bras et sa vie. L'homme désenchanté par des déceptions cruelles; le prisonnier qui a langui longtemps dans les cachots de la tyrannie, tombeau prématuré; celui que des vices précoces ont démoralisé; l'amant brisé par les affections détruites, tous peuvent retrouver et la force et la noblesse en se donnant tout entier à un travail héroïque pour leur pays. Les âmes qui ont déjà souffert cueilleront ainsi la palme du martyre; celles qu'ont éprouvées les faiblesses de la chair et du sang seront couronnées de l'auréole des saints. Le patriotisme est pour le cœur un feu purificateur, comme l'âme est sanctifiée par le baptême de la rédemption. Mais on doit, si l'on veut vraiment servir son pays, oublier et soi-même et les considérations vulgaires; résister aux

Digitized by Google

puissances usurpatrices et sacrifier au bien général tous ses intérêts. Il faut, comme l'ouvrier infatigable et enthousiaste, vivre uniquement pour son œuvre et la défendre au péril de sa vie. Alors on sent renaître en soi la foi et l'espérance. La terre natale, voilà le paradis qui nous console de notre exil des cieux.

Cependant les chants cessaient; les torches s'éteignaient; tout rentrait dans le silence,—et le lac de Lucerne s'enveloppait, comme la ville, des voiles sombres du sommeil.

XXVII

Je quittai Lucerne par une belle matinée. Une voiture m'emporta à travers la contrée la plus charmante que puisse rêver l'imagination. J'avais autour de moi de vertes prairies, de gracieuses forêts, des maisons faites en écailles de bois avec des enclos remplis de fleurs. Sur les hauteurs éloignées, quelques chalets, tels qu'on les voit dans les tableaux de Calame, se montrent modestement voilés par d'épais fourrés. A l'horizon, les cimes glacées de l'Oberland s'élèvent comme des génies protecteurs autour des vallées que couvrent les brebis à

Digitized by Google

la riche toison. Lorsque celles-ci viennent par troupeaux boire aux fontaines à double jet, ou qu'elles se reposent à l'ombre des vieux chênes parmi les chèvres noires, on songe involontairement aux souvenirs poétiques de la vie patriarcale. De temps en temps apparaissent les derniers indices des cantons catholiques, un vaste couvent aux épaisses murailles, aux fenêtres grillées, quelque chapelle au fond d'un bosquet de robinias, quelque vieille image incrustée dans le tronc des arbres. Je crus reconnaître le type judaïque dans un voyageur poudreux qui suivait le sentier au bord de l'Emme. Il marchait sans cet air d'inquiétude et d'amertume, qui semble la protestation du réprouvé contre le fort et que j'ai remarqué dans d'autres pays. Le fils des Hébreux renaît à la vie sur le territoire de l'Helvétie. Il acquiert des droits dont l'homme ne saurait être privé, et dans quelques villes s'élèvent des temples où est célébré le culte d'Israël.

Le moyen âge s'est aussi occupé des Juifs ; mais pour leur extorquer de l'argent ou pour les persécuter. Cependant ils ont trouvé, pour ainsi dire, le secret de résister aux cruautés dont ils étaient victimes. — Aujourd'hui ils grandissent partout en influence et en richesses. Les puissances orthodoxes par excellence, la papauté elle-même, sont obligées de négocier sans cesse avec les banquiers célèbres qui appartiennent à cette race. Ils voient chaque jour à leurs pieds les fils

Digitized by Google

de ceux qui, pendant des siècles, ont regardé comme un devoir de verser leur sang. Une telle réaction était de nature à leur donner une haute idée de l'avenir réservé à leur race. Aussi commencent-ils à considérer avec une sorte de dédain cette civilisation chrétienne qui n'a jamais pu les vaincre.

Un écrivain de la Synagogue, M. Salvador, s'est fait l'organe de ces sentiments et des espérances d'Israël. Dans un livre qui a été fort remarqué : *Les institutions de Moïse*, il ne s'est pas contenté de prodiguer de justes éloges au prophète des Hébreux ; il n'a pas craint d'affirmer que le Pentateuque était supérieur à l'Evangile, et que le Sanhédrin avait eu raison de crucifier Jésus-Christ. Ce tribunal était obligé, dit-il, au point de vue de la législation mosaïque, de défendre ainsi les antiques croyances de la nation. Dans un ouvrage moins célèbre, intitulé *Jésus-Christ et sa doctrine*, M. Salvador s'est attaché à enlever au christianisme toute espèce d'originalité ; à démontrer que tout ce qu'il contenait de bon n'était qu'une reproduction de l'Ancien Testament, qui, pour lui, reste infiniment supérieur au Nouveau, car, selon lui, Moïse professe le panthéisme, et au lieu de tourner les pensées des hommes vers une immortalité chimérique, il les engage à songer à l'amélioration de leur condition terrestre. Si on veut l'en croire, les chrétiens reviennent chaque jour aux doctrines judaïques. En se dé-

Digitized by Google

barrassant des vaines traditions du mysticisme, ils s'occupent de plus en plus de la vie présente, qu'ils préfèrent évidemment aux satisfactions du paradis. — Telle est la théorie religieuse de M. Salvador. Ses appréciations politiques ne sont pas moins favorables à la législation mosaïque. Moïse est pour lui l'esprit libéral et progressif par excellence. C'est lui qui introduit dans le monde l'idée de la liberté. N'aurait-il que ce mérite, il suffirait pour lui assurer la reconnaissance et l'admiration du genre humain.

On voit du premier coup d'œil combien les théories de M. Salvador diffèrent de celles que le dix-huitième siècle a popularisées. Pour les disciples de Voltaire et de Diderot, la religion des Juifs était un tissu de rêveries et d'atrocités. Les légendes poétiques des Grecs, leur culte riant paraissaient supérieurs aux dogmes sévères de la Judée. Le génie artistique des Hellènes, l'habile organisation de leur démocratie, la pénétration de leurs penseurs, leur esprit militaire, tout chez eux séduisait les imaginations. Les penseurs étaient presque tous disposés, à cette époque, à sacrifier les Juifs aux nations indo-germaniques. La foi du chrétien empêchait seule quelques philosophes de déverser le mépris sur une petite peuplade de l'Asie occidentale, qui ne présentait d'autre intérêt que sa foi.—Aujourd'hui, l'opinion est bien changée. Chacun comprend la valeur des idées religieuses. Une

Digitized by Google

étude approfondie de l'histoire a montré que de ces idées dépend surtout la grandeur ou la faiblesse des nations : que l'état social, la législation, l'art et la philosophie en proviennent, comme la fleur sort de la tige[1].

Si telle est l'importance des croyances, le peuple juif et la race de Sem, à laquelle il appartient, sont dignes de toute notre admiration. Cette race ne saurait sans doute être comparée sous certains rapports aux peuples indo-germaniques. Elle leur est pourtant très-supérieure au point de vue dogmatique. La race indo-germanique s'est toujours montrée esclave des sensations. Tout ce qui frappait ses sens et son imagination lui paraissait mériter les adorations des mortels. Le vent qui murmurait à travers les sombres et mystérieuses forêts, lui semblait la voix des nymphes ; elle entendait les sirènes soupirer au sein des flots leurs plaintes mélodieuses ; elle prenait l'arc-en-ciel, qui brillait dans la nue, pour l'écharpe d'une jeune déesse, et la première splendeur du jour pour le sourire de l'aurore aux doigts de rose. Dans notre siècle même, une partie de cette race est encore en Asie obstinément prosternée aux pieds des dieux du paganisme. En Europe, elle a, sous le nom de catholicisme, créé un polythéisme nouveau, qui menace de devenir aussi compliqué que

[1] Voy. E. QUINET, *Génie des religions*.

Digitized by Google

l'ancien. Il n'en a pas été ainsi de la postérité de Sem. Elle a eu, dès la plus haute antiquité, un sentiment vif et profond de l'unité de Dieu. Elle n'a pas, comme les Hindous au bord de la mer du Bengale, écouté les chants des dévas ; elle n'a pas, comme les voluptueux enfants de l'Ionie, soupiré des hymnes en l'honneur d'Aphrodite, née de l'écume des flots. Dieu est Dieu ! —ce cri retentit dans les déserts du Sinaï, sur la cime du Golgotha, et dans la plaine aride de la Mecque. Quand on a une fois conçu la pensée de l'Eternel, qu'on a compris la grandeur de l'infini, quand on l'a comparé à ces êtres d'un jour, qui s'agitent sous sa main toute-puissante, cette idée remplit l'âme entière. Elle la domine, elle l'accable, elle la rend incapable de toute préoccupation secondaire. Etonnez-vous maintenant que le juif, comme l'arabe et comme le chrétien des premiers temps, ait eu peu de souci de la politique, de l'art et de la philosophie ! Il avait voué sa vie à une cause beaucoup plus grande, dont il voulait, avant tout, assurer le triomphe. Comment l'hébreu, qui portait dans son cœur ce dépôt sacré : le culte de l'infini, aurait-il consenti à tailler des statues, ou à méditer des théories philosophiques ? Il savait qu'il avait une tâche bien plus élevée, qu'il était réservé à devenir la lumière du monde.—De là vient son mépris sublime pour ces peuples si fiers de leurs arts et de leur civilisation raffinée. Le laboureur de la Judée, le

Digitized by Google

pâtre des bords du Jourdain, les montagnards de Galilée auraient souri des efforts de Phidias, de Pindare et de Socrate. Avertis par un instinct prophétique, ils croyaient posséder un germe d'immortalité, une pensée d'avenir qui manquaient à Rome comme à la Grèce. Aussi le judaïsme était-il souverainement intolérant. Les peuples sémitiques pensaient être autorisés à l'intolérance, comme représentants d'un dogme qui devait faire la conquête du monde. La race indo-germanique, aux vagues croyances, aux rêves poétiques, aux intuitions confuses de l'infini, était moins absolue dans ses principes. Aussi laissa-t-elle aux poëtes, qui étaient ses véritables théologiens, le soin de remanier sans cesse sa religion. Chez les Juifs, la mort eût été le châtiment du sacrilége qui aurait dénaturé la grande idée de Jéhovah. En effet, Dieu n'est pas seulement la foi de cette nation. Il est son législateur, son monarque, sa loi vivante. Il veille sur tous ses actes, il inspire toutes ses pensées, il le dirige lui-même vers le but sacré qu'il doit atteindre.

Il ne faut pas s'étonner si les hommes illustres du judaïsme semblent si étranges à plusieurs écrivains modernes. Ils les jugent d'après les systèmes grecs et romains dont leur enfance a été nourrie. Mais il ne faut pas apprécier, au point de vue du Lycée ou de l'Académie, un Samuel et un Élie. Pour celui qui veut rester disciple d'Aristote ou de Platon,

Digitized by Google

l'histoire entière du judaïsme sera toujours incompréhensible. Il n'y verra, à l'exemple de Voltaire, qu'un assemblage de faits extraordinaires et de bizarreries inexplicables. Mais quand on se pénètre des idées qui ont fait la vie et la force de la nation juive, ses annales s'éclairent d'une lumière capable de dissiper toutes les préventions. Si la grandeur d'un peuple se juge par l'influence qu'il a exercée sur le monde, le peuple juif est supérieur à tous les autres. Quelle est, maintenant encore, la loi de l'univers civilisé! N'est-ce pas le décalogue proclamé sur le Sinaï? Quel est notre idéal de perfection? N'est-ce pas le sermon prononcé par Jésus sur une montagne de la Judée? Quel est celui devant lequel s'inclinent les races les plus éclairées du monde? Est-ce Bouddha, est-ce Lao-tseu, est-ce Confucius? Non! c'est le Fils de l'homme, né dans l'étable de Bethléem.

J'admire la puissance du génie hellénique, mais ce n'est point d'Athènes que nous est venue la croyance qui devait régénérer le monde. Ce ne sont ni les poëtes, ni les philosophes de la Grèce, qui ont annoncé à l'humanité le Dieu inconnu. C'est un barbare, un faiseur de tentes, un descendant de Benjamin, Paul enfin!

La vocation des Hébreux étant exceptionnelle, leur histoire devait l'être aussi. Cette histoire, bien comprise est la plus dramatique de toutes celles que con-

Digitized by Google

tiennent les annales de l'ancien monde. Le chef des croyants, Abraham, quitte le nord de l'Arménie, afin d'obéir à la voix du Ciel. Il devient en Palestine le père d'un peuple qui ne devait jamais périr. Il mène, ainsi que ses fils, cette noble vie pastorale, dont l'Arabe de nos jours garde dans les déserts les poétiques traditions. Ses descendants conservent, en Egypte, la croyance de leurs pères. Ils restent étrangers au fétichisme et aux superstitions des Egyptiens. Cependant, accablés de vexations, traités avec une dureté impitoyable par les agents des Pharaons, ils prennent pour chef Moïse, qui les appelle à l'indépendance, et qui leur promet une patrie. Moïse est vraiment le plus grand personnage des temps antiques. Il a fallu les préjugés du dix-huitième siècle contre les Juifs, pour ne pas voir tout ce qu'il y a de sublime dans son caractère. Il lui a été donné d'accomplir une œuvre sans analogie dans l'histoire : — il a créé un peuple. D'un troupeau d'esclaves avilis, rassemblés en Egypte, il a fait une nation que les plus puissants empires de l'antiquité n'ont pu briser; qu'Alexandre n'a pas effacée de la terre; que les Romains n'ont pas anéantie; qui a survécu aux persécutions atroces du moyen âge. Si un tel résultat n'est pas prodigieux, nous voudrions savoir ce qui est digne d'admiration! Qu'on se rappelle les obstacles contre lesquels avait à lutter l'énergique législateur. Il avait affaire à des hommes sen-

Digitized by Google

suels et grossiers, qui n'avaient jamais eu de patrie; que la rude vie du désert épouvantait. Sortis d'une servitude abhorrée, fatigués d'obéir, ils refusaient de reconnaître la dépendance la plus légitime. Il fallait inspirer à cette multitude sans intelligence et sans frein des sentiments élevés et des penées généreuses. Rien ne découragea Moïse; rien ne l'abattit, ni l'ingratitude de la foule, ni ses murmures, ni ses séditions, ni ses regrets pour la vie toute matérielle de l'Egypte. Il exerça la dictature avec une justice terrible sans doute, mais impartiale. Tous ceux qui voulaient retourner à la servitude et à la licence du paganisme, tous ceux qui refusaient de comprendre la destinée de la nation et d'avancer dans la voie douloureuse où le Ciel les poussait, furent frappés sans pitié. En appréciant la politique de Moïse par ces actes de sévérité, on s'en est fait une bien fausse idée.

Quoiqu'il ait usé avec rigueur de la dictature, il aima la liberté et l'égalité de toute l'ardeur de son âme. Il consacra sa vie à les faire triompher au sein du peuple hébreu. Elevé dans un pays asservi au funeste régime des castes, il ne ménagea rien pour en délivrer les fils d'Abraham. Après la conquête de la Palestine, le sol appartint à tous les citoyens, entre lesquels il fut divisé par portions égales. Des mesures furent prises pour empêcher la formation des grandes propriétés, et pour rendre impossible la tyrannie sacerdotale. Exclus du

Digitized by Google

partage des terres, les fils de Lévi, au lieu d'être, comme les prêtres de l'Egypte et de l'Inde, en possession de la meilleure partie du sol, étaient en réalité dans la dépendance des autres tribus. L'élection était la source de tous les pouvoirs. Jamais le suffrage universel ne fut pratiqué avec plus de sincérité. Et quand on pense qu'un pareil gouvernement fut institué quinze siècles avant Jésus-Christ, dans cette Asie, immobile encore aujourd'hui dans sa servilité, combien ne doit-on pas admirer celui qui réalisa un pareil miracle! Il est étonnant que des théologiens absolutistes aient, comme Bossuet, essayé de trouver dans l'Ancien Testament des arguments en faveur du pouvoir despotique; jamais constitution ne fut plus hostile à ces idées que celle du peuple de Dieu; jamais homme ne fut moins disposé à les favoriser que le législateur inspiré des Hébreux. Son esprit, qui se transmit aux prophètes, était celui de la démocratie la plus illimitée. Si on pouvait faire un reproche à ce génie exceptionnel, c'est de n'avoir pas constitué une autorité assez forte pour empêcher les inconvénients de l'égoïsme cantonal. Plus d'une fois, cet égoïsme porta les tribus à oublier les intérêts généraux de la nation.

Comme théologien, Moïse n'est pas moins supérieur aux hommes célèbres de l'antiquité. Dans les législations primitives, la conception de Dieu, cette base de l'ordre religieux, moral et social, est singulièrement impar-

Digitized by Google

faite[1]. Sakia-Mouni réduit tellement l'idée de Dieu à l'état d'abstraction, qu'on a pu l'accuser d'athéisme. Confucius a mérité les mêmes reproches. Zoroastre brise l'unité divine en admettant deux principes coéternels. Le polythéisme de Numa, de Solon et de Lycurgue, est une conception qui blesse les données les plus simples de la raison. Le panthéisme de Manou, qui défie les forces de la nature, ne présente pas des difficultés moins considérables. Seul, parmi les personnages des temps antiques qui ont donné des lois aux nations, Moïse proclame la véritable notion de Dieu. Il le déclare indépendant du monde, dont il est tout à la fois l'architecte suprême et le maître absolu. C'est lui qui révèle aux hommes leurs obligations. Ces obligations sont contenues dans le Décalogue, qui résume aujourd'hui même toute notre loi morale.

On a reproché, je crois, à Moïse de n'avoir pas donné à sa doctrine une sanction suffisante. Il est étrange, dit-on, qu'il n'ait jamais parlé du dogme de l'immortalité des âmes. Il me semble au contraire, qu'on est obligé d'admirer sa merveilleuse prudence. Dans ces temps de superstitions grossières, quel fruit salutaire produisait la croyance en l'immortalité? Il suffit, pour le savoir, de jeter un coup d'œil sur la société brahmanique. Des pénitences insensées,

[1] Voy. CREUZER, *Symbolique*.

Digitized by Google

des suicides religieux, des extravagances absurdes : tels furent les résultats qu'enfanta chez les Hindous une conviction pour laquelle le genre humain n'était pas suffisamment préparé. Quand Christ vint sur la terre, la pensée de la vie éternelle pouvait fructifier dans les âmes, et leur inspirer des vertus héroïques. L'humanité était sortie des langes de son berceau. Son horizon s'était élargi. Elle attendait dans sa maturité une parole nouvelle, un enseignement qui l'entraînât en avant. Le glaive, qu'on ne met pas aux mains d'un enfant, est nécessaire à l'homme pour la défense de la patrie.

En général, on ne doit jamais oublier, pour juger Moïse avec modération et impartialité, le fanatisme et la grossièreté du siècle où il vécut. Il devait parler un langage qui fût à la portée de ceux qui l'écoutaient ; il devait frapper de terreur, par la sévérité des châtiments, tous ceux qui, par leur lâcheté et leur égoïsme, compromettaient l'existence de la nationalité hébraïque.

L'œuvre de Moïse fut continuée par des hommes animés comme lui de la foi en Dieu et en la liberté. Tels furent Josué, Caleb, Déborah la prophétesse, Gédéon, Jephté, Aod et plusieurs autres, qui luttèrent avec énergie contre les tendances idolâtriques et les penchants grossiers de leurs contemporains.

Samuel est incontestablement le personnage le plus

Digitized by Google

éminent de cette première période de l'histoire judaïque. La philosophie du dix-huitième siècle n'a pas compris son caractère mieux que celui de Moïse. Le savant Volney en a fait une véritable caricature dans son *Histoire de Samuel, inventeur du sacre des rois.* On ne peut avoir une notion exacte de la mission de Samuel qu'en se rendant bien compte de son horreur pour l'idolâtrie et de la vivacité de ses sentiments démocratiques. Il avait une profonde antipathie pour ce paganisme qui souillait de ses infamies l'Asie occidentale. Qui ne frémit au souvenir de ces pauvres enfants brûlés sur les autels de Moloch ; de ces fêtes exécrables où la nature était outragée autant que la raison ? Un esprit élevé comme celui de Samuel, qui avait sans cesse devant les yeux la sainteté de Jéhovah, ne pouvait demeurer indifférent à l'avilissement de l'humanité. A cette époque reculée, la hache tranchait toutes les questions. Christ n'était pas encore venu révéler à la terre le règne de la paix et de la tolérance. Il y aurait donc de l'injustice à reprocher à Samuel de n'avoir pas été animé de ce sentiment inconnu à toute l'antiquité et surtout au monde oriental. On sait avec quelle ardeur les Perses abattirent les idoles quand ils envahirent la Grèce sous les règnes de Darius et de Xerxès.

On n'est pas plus impartial lorsqu'on fait un crime à Samuel de son antipathie pour la monarchie. Cette anti-

Digitized by Google

pathie, il l'avait puisée dans un zèle ardent pour les institutions de Moïse. Il voyait dans la royauté, que les juifs demandaient, une cause inévitable de tyrannie et de révolte contre Dieu. Les événements se chargèrent de réaliser ces prévisions. Il ne faut donc pas s'étonner si, dans l'assemblée du peuple, il parla avec tant de vigueur des souffrances que les rois feraient endurer aux Hébreux. Il ne comprenait pas comment la nation osait abandonner des lois démocratiques données par Jéhovah même. On a voulu voir dans cette manière d'agir un égoïsme habile. Mais cette interprétation des faits n'a aucune base historique. Les convictions de Samuel étaient bien celles que Moïse avait voulu inspirer aux Hébreux. Pourquoi donc supposer le prophète animé de ces sentiments vils qui caractérisent le scepticisme des époques de décadence?

Avec l'avénement des rois, la physionomie de l'histoire juive change complétement. Ces princes furent en général assez malveillants pour les institutions mosaïques. Rien n'est plus facile à concevoir. Ces institutions étaient républicaines, et la royauté était un emprunt fait aux peuples voisins, dont l'organisation sociale était tout à fait différente de la constitution primitive des Juifs. Aussi dès le temps de Saül, le premier roi des Hébreux, voyons-nous la lutte s'engager entre les rois et les démocrates. Les premiers voulaient développer leur autorité; les autres conser-

Digitized by Google

ver, autant que le permettaient les circonstances, la fière liberté des ancêtres. La royauté, faible encore sous Saül, se fortifia tellement par l'énergie et l'habileté de David, que Salomon put régner à Jérusalem avec tout le faste et l'autorité des despotes de l'Orient. Deux rois seulement avaient gouverné le peuple de Dieu, et les prophéties de Samuel se trouvaient réalisées! Salomon, qui avait commencé par montrer un certain zèle pour l'unité de Dieu, ne tarda pas à adopter les pratiques superstitieuses des monarques voisins. Il s'environna d'une pompe ruineuse et des voluptés du harem. Il fit violence aux traditions de simplicité et de sagesse inspirées par Moïse. De tels excès amenèrent une catastrophe. La nation, habituée à une grande liberté, ne put supporter le pouvoir absolu des successeurs de David. Sous le règne de Roboam, dix tribus sur douze, renoncèrent à l'autorité du roi de Jérusalem. C'en était fait de l'unité religieuse et politique du peuple juif! Cette scission que Samuel lui-même n'avait pas annoncée compromettait les grandes destinées des Hébreux. Les premiers résultats de la royauté n'étaient guère propres à enthousiasmer les hommes qui avaient conservé l'esprit de Moïse.

Les prophètes, qui représentaient cet esprit, devaient donc se prononcer avec énergie contre les funestes tendances des rois de Juda et de Samarie. Ces derniers, qui n'avaient pas dans leurs États la tribu

Digitized by Google

de Lévi, furent entraînés dès le principe vers l'idolâtrie. Le nord de la Palestine, livré à des dynasties brutales, et en proie à de continuelles révolutions, perdit de bonne heure la tradition religieuse. Il n'en fut pas de même dans le royaume de Juda. Ce pays, qui n'avait que l'étendue d'une sous-préfecture, renfermait l'avenir du monde dans son étroite enceinte. On ne saurait apprécier les peuples par la grandeur de leur territoire. Une petite ville de l'Asie occidentale, une bourgade de l'Attique, ont donné à l'univers sa religion, sa philosophie, ses arts et sa littérature, tandis que les immenses empires de Babylone et de Persépolis, etc., uniquement fondés sur la force matérielle, n'ont point laissé de trace dans l'histoire morale de l'humanité. Tant est grande la puissance de l'âme!

Le ministère des prophètes, qui contribua singulièrement à la gloire des Hébreux, ne doit pas être apprécié d'après nos théories modernes. Les prophètes étaient animés d'un souffle démocratique vraiment puissant, et d'une profonde horreur pour les opinions étrangères. La majesté du trône ne les éblouit jamais. Ils rappelaient constamment aux princes les traditions héroïques et simples des premiers temps de la république juive. Ils n'étaient point, comme on l'a supposé, les instruments du sacerdoce. Leur indépendance de tous les pouvoirs constitués est bien évidente. On voit, en parcourant leurs écrits, qu'ils relevaient de Dieu

Digitized by Google

seul et de leur conscience; qu'ils étaient aussi impitoyables pour les vices et les égarements des prêtres que pour ceux des souverains. Sans doute au point de vue du dix-neuvième siècle ils peuvent paraître exclusifs et intolérants. On ne se rend pas bien compte de l'horreur, en apparence étrange, qu'ils manifestaient pour tout ce qui n'était pas juif. On est tenté de prendre parti pour les rois qui cherchaient à se mettre en rapport avec les peuples voisins, afin de profiter de leurs lumières, de leurs arts et de leurs civilisation. Mais les prophètes s'intéressaient médiocrement à ce que nous nommerions maintenant le progrès social. Ils n'avaient qu'une idée, idée absorbante, énergique, invincible : c'était l'unité de Dieu et la gloire d'Israël. Ces deux causes leur paraissaient inséparables. Au fond, ils avaient raison. S'ils faisaient peu de cas de la politique et de la prudence humaine, si leur esprit semblait étroit, leur patriotisme excessif, ils appréciaient l'avenir de la nation mieux que les sages dont la pensée était l'alliance avec l'Egypte, l'établissement de relations avec Babylone, l'appropriation des principes de la Grèce. Ils savaient que si Israël se laissait envahir par les dieux des nations, Israël ne donnerait pas la loi au monde, qu'il cesserait d'être le peuple de Dieu, la lumière de l'univers, qu'il ne pourrait plus opérer la rédemption du genre humain. Chose merveilleuse! Quand on leur reprochait

Digitized by Google

d'attirer par leur obstination la colère des maîtres de la terre sur la cité sainte, quand Sion était foulée aux pieds des nations, quand les puissants monarques de Babylone démolissaient ses murs, quand les chars de l'Egypte roulaient sur ses remparts détruits, ils voyaient les peuples accourir vers Jérusalem. Les dromadaires et les chameaux lui apportaient les présents de l'univers. Les rois de la terre posaient à ses pieds leur diadème. Ils savaient eux, — qui n'étaient pas des politiques, mais des hommes de foi, — que l'unité de Dieu triompherait nécessairement du paganisme, que le règne des idoles ne pouvait être éternel, que la puissance du glaive, que la majesté des princes, ne pourraient défendre éternellement des religions insensées et abominables. Ils croyaient de toute la force de leur âme au pouvoir de la vérité, parce qu'ils étaient convaincus qu'elle est divine et immortelle. C'est un spectacle saisissant d'entendre un berger comme Amos, ou un proscrit comme Jérémie, annoncer aux nations dans leur gloire que, si Dieu leur a donné l'empire de l'univers, Dieu les renversera bientôt dans la poussière ; que leur prospérité, fondée sur l'impiété, passera comme la fleur des champs, tandis que la ville de David brillera d'un immortel éclat.

On n'en finirait pas, si l'on voulait citer les hymnes divins que la vue de l'avenir inspire aux prophètes.

Digitized by Google

« Quand même votre refus, disait-il, n'aurait soustrait qu'une seule victime à ce carnage de frères, ne seriez-vous pas hautement coupables de ne l'avoir pas prononcé? Dieu immortel! un seul homicide suffit pour mériter l'enfer, et il ne suffirait pas pour la condamnation des jésuites! Mais ce n'est pas d'une seule victime que l'on eût épargné le sang, car il est de fait que les volontaires des divers cantons accoururent à l'appel fait contre les Pères de Lucerne; de sorte que si ceux-ci se fussent retirés au moins après la première expédition, il ne se serait point formé de corps francs pour la seconde. Tout au plus le mouvement de mars aurait eu pour auteurs les exilés de Lucerne désireux de recouvrer la patrie perdue, et comme le nombre en était fort éclairci, ce mouvement aurait eu le même résultat que la première agression, lequel de toute manière eût été moins déplorable et moins funeste. Et puis, qui avait soulevé ces malheureux? qui les avait dépouillés de leurs biens? privés de leur patrie? forcés d'abandonner la maison paternelle et d'errer pauvres et fugitifs loin de leurs familles? Ne sont-ce pas les partisans des jésuites? Ne sont-ce pas eux qui, en tyrannisant la malheureuse Lucerne, du mois de décembre au mois de mars, remplirent de proscrits tous les cantons voisins? Or, rien de tout cela ne serait arrivé si les magistrats de Lucerne avaient gouverné en chrétiens et non en jésuites, au moins

Digitized by Google

pendant l'hiver. Et s'il n'y avait eu ni exilés ni volontaires, qui donc aurait pris les armes au printemps [1]. »

« Aux yeux du prêtre catholique, s'écrie avec indignation M. Crétineau, les jésuites sont les seuls coupables de l'invasion de Lucerne, seuls responsables du sang versé, car, par leurs crimes et leurs complots, ce sont eux qui armèrent les corps francs! » Aussi l'historien des jésuites ne sachant par quelle épithète désigner le célèbre auteur du *Primato*, le nomme « aumônier des satellites de l'athéisme [2]. » Ce trait est fort joli.

Si M. Thiers et Gioberti appréciaient de cette façon l'expédition des corps francs, les radicaux devaient se montrer bien plus ardents à les défendre. L'avoyer Neuhaus, en voulant sévir contre les fonctionnaires bernois qui avaient pris part à la campagne contre Lucerne, fut renversé. M. Neuhaus, « nature lourde à l'extérieur, et néanmoins richement douée [3], » fut remplacé, et le nouveau Grand Conseil [4] lui donna pour successeur son adversaire, le général

[1] GIOBERTI, *Gesuita moderno*, II, 382, Lausanne, 1846.

[2] CRÉTINEAU, *Sonderbund*, I, 12. — Le célèbre orateur catholique le P. Ventura de Raulica n'est pas aussi scandalisé du *Gesuita moderno* que M. Crétineau, car il le proclame « un livre extraordinaire, dans lequel la force du raisonnement est unie à toutes les grâces du style. » (Voyez sa lettre dans *le Sonderbund*, II, 6—8, note.)

[3] Telle est du moins l'opinion de M. Crétineau, qui en fait un portrait en pied. — *Sonderbund*, I, 330—331.

[4] Corps législatif du canton.

Digitized by Google

« Lève-toi, resplendis Jérusalem ! — Voix qui crie dans le désert, préparez les voies de Jéhovah. Applanissez ses sentiers. — Qu'ils sont beaux sur les montagnes, les pieds de celui qui a annoncé la justice ! — Quel est celui qui vient d'Edom, qui arrive de Bosra, les habits rouges de sang ? — Lève les yeux à l'entour, et regarde Jérusalem, ces foules qui viennent et se rassemblent. — Des fils te sont amenés des contrées lointaines, des filles se pressent sur ton sein. Des étrangers s'offriront pour bâtir tes murailles. Les rois se feront tes serviteurs. Tes portes seront ouvertes nuit et jour pour laisser entrer l'élite des nations, et les rois amenés pour te rendre hommage. — Les fils de ceux qui t'ont humiliée viendront courbés vers toi. Ceux qui te méprisaient baiseront la trace de tes pieds, et t'appelleront cité de Dieu. — Sainte Sion d'Israël, tu suceras le lait des nations ; tu t'allaiteras à la mamelle des rois. On n'entendra plus parler d'iniquités sur la terre, ni de désastres dans tes frontières. La paix régnera sur tes murs, la gloire siégera à tes portes. Tu n'auras besoin ni de soleil pour éclairer tes jours, ni de lune pour illuminer tes nuits. Ton soleil ne se couchera jamais, et ta lune ne connaîtra plus de déclin. Car Jéhovah sera ta lumière éternelle, et les jours de ton deuil seront passés à jamais [1] ! »

[1] ISAÏE.

Digitized by Google

La lutte des prophètes contre les tendances de la royauté et contre les influences étrangères fut aussi courageuse que légitime. Elle se personnifie dans Elie et dans Jérémie. Le génie du combat anime Elie comme Moïse et Samuel. Il ne redoute ni les princes, ni les prêtres, ni les peuples. Quand Israël tout entier se prosterne devant les idoles, seul, s'il le faut, il restera fidèle à la cause de Jéhovah, à la cause de l'avenir. On le persécute dans les villes, il s'enfuit dans les champs. Il ira au besoin jusqu'au fond des déserts, mourant de faim et de soif, afin de conserver l'indépendance de sa pensée. Il est aussi rude que sincère. Il ne connaît ni les précautions oratoires, ni les ménagements politiques. Jéhovah est un Dieu jaloux! Aussi son serviteur ne peut supporter ni d'autres divinités ni les abominations de leurs adorateurs. Telle est, en quelques mots, sa profession de foi. Ses convictions sont si profondes, si ardentes, qu'il leur voue toute sa vie. Il en est comme obsédé; il ne comprend rien en dehors de la mission que le Ciel lui a imposée.

Jérémie n'est pas moins intrépide. Mais c'est une âme plus tendre, plus sympathique, plus voisine de l'Evangile. A mesure que l'on approche des temps nouveaux, l'esprit des prophètes s'attendrit pour ainsi dire. Ce ne sont plus les mêmes cris de guerre, ni des chants de triomphe. On parle déjà d'un homme de douleurs, brisé pour les péchés du peuple. Conduit à la

Digitized by Google

boucherie comme un agneau innocent, il ne fait pas entendre un seul murmure. Jérémie est l'expression de cette phase du prophétisme. Il sait égaler ses lamentations à l'immensité des maux de la patrie. Assis sur les ruines fumantes de Jérusalem, il versera, comme Christ, des larmes inépuisables sur les crimes de l'infidèle cité. Mais ces sentiments nouveaux n'affaibliront pas heureusement le courage d'Israël. Une dernière crise se prépare, plus redoutable que toutes les autres. Elle va devenir pour lui une occasion nouvelle de révéler son caractère héroïque et sa foi inébranlable dans l'avenir.

Jérusalem avait résisté à l'Egypte, à la Phénicie, à Babylone. Il lui fallait maintenant se préserver de l'influence bien plus dangereuse du génie grec. Il ne s'agissait plus cette fois d'une force brutale et détestée. La Grèce avait séduit tous les peuples avec lesquels les événements l'avaient mise en contact. A peine les rois de Syrie, héritiers d'Alexandre, devinrent-ils maîtres de Jérusalem, qu'ils ne ménagèrent rien pour faire accepter à la Judée la civilisation hellénique et les dieux d'Athènes. La jeunesse, les grands de la cité sainte, les prêtres eux-mêmes, ne savaient pas se soustraire à une fascination que l'univers semblait vouloir subir. — Les petites villes de la Palestine, quelques provinciaux obscurs s'opposèrent seuls au torrent qui menaçait de tout emporter. Les Mac-

Digitized by Google

chabées apparaissent comme les types magnanimes de cette lutte suprême, dans laquelle la Grèce fut vaincue. Jéhovah triompha encore, grâce au dévouement des classes illettrées, auxquelles le culte d'Athènes n'était pas moins odieux que celui de Babylone. Ceux qui résistèrent aux souverains puissants de la Syrie étaient les véritables héritiers des prophètes, les dignes continuateurs d'Elie, d'Élisée, de Samuel, de Moïse. Ils préservèrent la nation d'une apostasie qui l'aurait empêchée de réaliser ses grandes destinées. Ils sauvèrent le dogme de l'unité de Dieu, dans un combat en apparence inégal. Tandis qu'ils paraissaient à des princes qui ne les comprenaient pas, des barbares obstinés à défendre des croyances surannées, ils étaient les hommes de l'avenir et les prophètes d'un monde nouveau.

Cependant le temps approchait où la mission de la Judée allait finir. Quand la plante a produit sa fleur, elle languit et meurt bientôt. Le peuple juif devait préparer le Messie, le donner au monde, et céder la place à des races plus jeunes qui allaient continuer sa tâche. Cette nation illustre, qui eut tant de pressentiments sublimes, eut le malheur de ne pas voir dans le christianisme le développement des idées religieuses et démocratiques dont Moïse lui avait confié la garde.

M. Salvador est persuadé que les Juifs ont re-

Digitized by Google

poussé avec raison la prédication évangélique. Pour arriver à de semblables conclusions, il est obligé d'idéaliser le judaïsme, et de rabaisser les doctrines de Christ. Il oublie que la religion de Moïse était essentiellement nationale. Elle n'avait pas la faculté d'expansion nécessaire pour embrasser l'humanité tout entière. Son organisation lui rendait tout développement impossible. L'enceinte de la synagogue était trop étroite pour donner asile aux peuples de la terre. Le royaume de Dieu devait succéder nécessairement au royaume de David et d'Asa. L'heure avait sonné où les nations jusqu'alors séparées par des barrières infranchissables, allaient se réunir dans une seule foi et dans un même amour. Rome avait par l'épée préparé l'unité du monde. La Grèce avait donné à l'univers civilisé une littérature et une langue universelles. L'humanité n'avait plus qu'un maître, un code, une civilisation. Il lui manquait un Dieu; Jérusalem devait lui en apprendre le nom mystérieux. Le dépôt sacré qu'elle avait conservé avec une fidélité héroïque allait devenir le patrimoine de l'univers. Les prophètes avaient salué l'aube de ce beau jour. Mais pour que la Judée fît la conquête du monde, ses croyances devaient être agrandies. Sa morale, fondée sur l'équité, manquait d'idéal. Le principe de la perfection et du dévouement était à peine indiqué dans les lois de Moïse. La pensée de l'immortalité, nécessaire

Digitized by Google

pour soutenir les martyrs dans leurs tourments et les chrétiens dans les luttes de la vie, n'y était même pas soupçonnée. La politique, quoique largement démocratique, était trop exclusivement nationale. L'esclavage y jouait le même rôle que dans les autres sociétés du monde antique. Ainsi, la religion de l'Ancien Testament, quoique infiniment supérieure à toutes celles qui s'étaient partagé les diverses fractions de l'humanité, devait céder le pas à la religion de l'esprit. M. Salvador a tort de s'en attrister. Le patriotisme des Juifs, vraiment digne d'être admiré, leur a trop souvent fait de funestes illusions. Quel esprit sincèrement libéral croira, avec l'auteur des *Institutions de Moïse*, que l'Evangile est inférieur au Pentateuque, et que Christ n'a eu sur la morale et sur la société aucune vue supérieure à celles du législateur des Hébreux?

D'ailleurs, au moment où le Sauveur parut sur la terre, l'esprit de secte avait singulièrement défiguré la doctrine de Moïse. Le pharisaïsme, imbu des idées orientales, l'avait transformée en un formalisme odieux autant qu'étroit. Les sadducéens, admirateurs passionnés des idées de la Grèce, qui pour eux se résumaient dans la philosophie d'Epicure, avaient introduit dans la Synagogue un matérialisme grossier. Les esséniens se laissaient entraîner à toutes les extravagances du mysticisme oriental. Dans une pareille

Digitized by Google

anarchie, l'esprit élevé du mosaïsme primitif disparaissait remplacé par les subtilités qu'on retrouve dans le *Talmud*. Les grands de la Judée et les docteurs de la loi absorbés par des puérilités ridicules, repoussèrent donc la prédication de Jésus, qui voulait remettre en vigueur les traditions antiques; les agrandir et les dégager de commentaires inadmissibles. Les pharisiens avaient prétendu avant lui ramener les intelligences aux enseignements du législateur inspiré d'Israël. La justice oblige d'avouer, qu'ils étaient fidèles à ses idées dans une certaine mesure. Ils étaient patriotes sincères. Leur zèle pour l'indépendance de la Judée allait jusqu'à la passion. On peut même dire, qu'à leur influence est due la conservation merveilleuse de l'esprit national chez les Juifs dispersés au milieu de peuples persécuteurs. Comme Moïse, ils étaient profondément attachés aux institutions démocratiques. Ils avaient puissamment contribué à la lutte héroïque des Macchabées contre les rois de Syrie. Aussi à peine les chefs de l'insurrection devinrent-ils la dynastie souveraine des Asmonéens, que les pharisiens se déclarèrent leurs plus ardents adversaires. Il en fut de même au temps d'Hérode et de ses fils. Il n'est donc pas vrai que cette secte, dont l'influence fut considérable, n'eût aucun principe généreux. S'ils devancèrent le formalisme grotesque des écoles catholiques, ils avaient des qua-

Digitized by Google

lités que n'ont point les disciples de Loyola. Mais leur zèle conservateur les aveugla. Ils montrèrent un zèle égal pour les traditions du mosaïsme, et pour les puérilités d'une théologie empruntée aux écoles orientales. On sait le rôle immense que le formalisme a joué dans les croyances de l'Orient et surtout dans celles de l'Inde.—Les pharisiens avaient cédé à ces funestes tendances. Si l'on était tenté de croire que l'Evangile en fait un portrait exagéré, qu'on lise le Talmud, qu'ils ont rédigé eux-mêmes ; on y trouvera des détails incroyables, qui rappellent de la manière la plus frappante les légendes monastiques. On s'attriste quand on voit des hommes intrépides mourir aussi volontiers pour la défense de superstitions extravagantes, que pour l'unité de Dieu et pour la patrie. L'histoire juive des derniers temps est pleine des noms de leurs martyrs. Les Romains, que les chrétiens ont plus tard imités, ont versé leur sang comme de l'eau. Que de malheurs ne se fussent-ils pas épargné à eux et à leur nation, s'ils avaient compris les enseignements sublimes du Fils de l'homme !

Jésus-Christ, dans sa polémique contre leurs erreurs, s'efforce perpétuellement de les ramener à la magnifique simplicité des idées mosaïques. Mais ils le traitaient de blasphémateur quand il parlait avec dédain de leurs purifications, de leurs pénitences, de leurs phylactères, des enseignements de leurs sages

Digitized by Google

et de leurs discussions scolastiques. Zwingli paraissait tel aux catholiques du seizième siècle, quand il prêchait contre les indulgences et l'adoration des saints. Mais ce qui semblait le plus intolérable aux pharisiens, c'était d'entendre Christ annoncer que le jour était venu de laisser entrer les païens dans le royaume de Dieu. Une pareille tolérance était pour eux une trahison et une lâcheté. Ils étaient habitués à répéter que la nationalité juive triompherait du paganisme par le glaive, et que le Messie écraserait les idoles sous les pieds de son coursier victorieux. — Cette doctrine est essentiellement sémitique. Pour la réaliser, les Arabes, devenus mahométans, ont égorgé des millions d'hommes. L'idée d'un Messie conquérant fut donc le rêve favori des farouches sectateurs du pharisaïsme, comme plus tard le dogme fondamental de l'Islam. Pourquoi le peuple de Dieu n'aurait-il pas fait ce que Rome idolâtre avait tenté avec tant de succès? Pourquoi Jérusalem, qu'ils nommaient le centre du monde, ne serait-elle pas devenue la cité universelle, où les nations viendraient en foule adorer Jéhovah? Ils croyaient bien, comme Jésus-Christ, que le temps du royaume des cieux était arrivé. Mais c'était par l'épée qu'ils prétendaient l'établir, tandis que le Sauveur voulait assurer son triomphe par la parole. Ils citaient en leur faveur l'exemple de Moïse et les souvenirs de sa terrible dictature. Ils ne tenaient aucun compte des

Digitized by Google

progrès accomplis par l'humanité pendant quinze siècles. Elle était préparée à comprendre la religion de l'esprit, la loi de la charité, la fraternité universelle. Les pharisiens — Jésus le leur reproche plus d'une fois — ne voyaient pas les signes des temps. En se croyant conservateurs, ils n'étaient que rétrogrades. Ils ressemblaient aux hommes qui, depuis 1789, luttent contre l'avénement irrésistible de la démocratie. Si ces hommes ont été déjà tant de fois vaincus, c'est qu'ils représentent des idées qui ont achevé leur mission. Sans doute les traditions chevaleresques ont eu leur grandeur, mais ceux qui voudraient en faire la loi des sociétés modernes sont des rêveurs. La féodalité a terminé sa tâche. Ainsi, à l'avénement de Christ, le patriotisme exclusif et violent des pharisiens devait disparaître devant une conception plus élevée et plus pure des destinées du genre humain.

J'ai essayé de faire comprendre ce qu'il y avait de sincère dans les convictions des pharisiens. Ils étaient dans cette position particulière où la bonne foi complète, — la seule qui soit acceptée de Dieu et qui justifie aux yeux de la postérité, — était véritablement impossible. A qui fera-t-on croire, par exemple, qu'il existe dans notre siècle un défenseur *sincère*,—absolument sincère,—des dogmes catholiques ou des institutions aristocratiques? Tant de signes évi-

Digitized by Google

dents prouvent que Dieu a condamné le passé! Ceux qui luttent pour sa restauration ne le font qu'avec une inquiétude secrète, avec des remords mal étouffés, par des considérations d'intérêt personnel ou de vanité qui les empêchent de voir la lumière du soleil qui éblouit tous les yeux. Cette comparaison montre pourquoi les pharisiens ont mérité le reproche d'hypocrisie. La doctrine du divin maître était opposée à leurs préjugés d'enfance, à leur orgueil naturel, à leurs aspirations ambitieuses. S'ils avaient aimé la vérité par-dessus tout, s'ils n'avaient pas redouté plus que la mort l'humilité, la charité, l'esprit de sacrifice, n'auraient-ils pas fait comme Joseph d'Arimathée, comme Nicodème, comme Paul, comme Étienne? Élevés dans les rangs des pharisiens, ces grands hommes ne devinrent-ils pas les plus ardents prédicateurs de l'Évangile? Montesquieu, Lafayette, Mirabeau, La Tour d'Auvergne, Custine, Lamartine, Lamennais, Byron, nés dans les rangs de l'aristocratie, pouvaient, ainsi que tant d'autres, mettre leurs talents au service des préjugés propres à flatter leur orgueil. Il est si facile de s'aveugler volontairement et de se persuader qu'on est sincère en résistant à la marche de l'humanité! Qu'il est aisé de se dire : « tout progrès aboutit à la confusion; toute science à de vaines rêveries, toute liberté au désordre! » Les pharisiens répétaient aussi que des Galiléens séditieux, que des

Digitized by Google

montagnards obscurs, des provinciaux ignorants, étaient bien orgueilleux de prétendre imposer leurs théories extravagantes aux docteurs assis sur la chaire de Moïse. Ils regardaient comme une folie de prendre pour oracle, des prédicateurs de la lie du peuple; des hommes sans mission qui les autorisât à intervenir dans les questions religieuses et sociales. Ils ajoutaient que, pour se débarrasser de tels gens, tous les moyens étaient légitimes. Il était donc permis de les discréditer aux yeux de la nation, n'importe de quelle manière. Avec des révolutionnaires de cette espèce on ne pouvait pas être bien scrupuleux !.... N'est-ce pas ainsi que raisonnent dans tous les temps ces prétendus conservateurs qui, sous prétexte de protéger l'ordre social, ne défendent en réalité que leurs priviléges et leur égoïsme. Cette race d'hommes est éternelle ! Parviendront-ils à faire de l'Évangile une lettre morte? Non ! Tant qu'ils n'auront pas interdit à force d'excommunications ou de violences la lecture de la parole sacrée aux peuples qui deviennent leurs dupes et leurs victimes, il restera dans ce monde quelques voix indépendantes, pour les flétrir de ce nom d'*hypocrites*, que la vérité incarnée n'a pas craint de donner aux pharisiens.

Parmi ces orgeilleux sectaires on en vit qui ne prirent pas parti contre Jésus. Il existe dans tous les temps des hommes de juste-milieu. Tel était

Digitized by Google

Gamaliel, personnage très-considéré au point de vue politique et scientifique. Il fut le maître de saint Paul et il exerça une véritable influence sur ses contemporains. Sans considérer la prédication de Christ comme une inspiration surnaturelle, il n'y trouvait rien qui méritât la sévérité des lois et la colère des chefs de la synagogue. Après la mort du Sauveur, il réclama donc une tolérance complète pour la religion nouvelle. Il s'appuyait sur des motifs de sens commun, qui sont de nature, même aujourd'hui, à éloigner les bons esprits des persécutions religieuses. « Si cette œuvre vient des hommes, dit-il à ses collègues du sanhédrin, le temps en fera justice; si elle a pour elle l'appui du Ciel, vous lutterez en vain contre elle. » Qu'auraient à répondre à un pareil argument les partisans de la violence en matière de croyance? Une foi sincère n'a pas recours au bras séculier. Ceux qui ont la ferme conviction d'être dans le sein de la vraie religion doivent se dire que Dieu ne peut abandonner la cause de la vérité et de la justice. Ils n'essaient pas de soutenir l'arche de leur faible bras lorsqu'ils la voient chanceler. Les pharisiens, dont le cœur n'était pas plus droit que celui du clergé romain, ne se laissèrent pas convaincre par les arguments de Gamaliel. Ils n'osèrent pas, il est vrai, le contredire ouvertement, mais ils conservèrent l'espérance d'éteindre la foi nouvelle dans le sang des chré-

Digitized by Google

tiens. La mort d'Étienne ne tarda pas à montrer leurs véritables dispositions.

Les sadducéens n'étaient pas plus favorables à l'Évangile. Sans être aussi populaire que la secte pharisaïque, ce parti avait une grande importance à cause de la haute position de ses membres. Il joua un rôle considérable dans le procès de Jésus, parce que Anne et Caïphe, son gendre, lui appartenaient. En politique, les sadducéens n'avaient ni les idées républicaines, ni le patriotisme exalté des pharisiens. Ils inclinaient du côté des princes et s'accommodaient assez bien des faits accomplis. Ils se résignaient donc sans trop de peine à la domination étrangère. Aussi, quand il s'agit de condamner Christ, voit-on Caïphe, le souverain pontife, insister sur le mécontentement que ses prédictions peuvent causer aux Romains. En religion, ils ne faisaient aucun cas des traditions du pharisaïsme. Ils prétendaient se borner à la pure doctrine de Moïse. Mais, sous prétexte de ne rien ajouter aux enseignements du législateur, ils professaient un matérialisme grossier; une morale qui ne différait guère de celle des épicuriens. Le Sauveur n'a pas ménagé cette secte plus que celle des pharisiens. La parabole du mauvais riche met à nu leur égoïsme et les menace des feux de l'enfer. Dans le sermon sur la montagne, Jésus réprouve leur vie voluptueuse et leurs fausses joies: « Malheur à vous, qui êtes rassasiés! Malheur

Digitized by Google

à vous qui riez[1] ! » Ces hommes de plaisir, troublés dans une existence molle et sensuelle d'abord par l'austère prédication de Jean-Baptiste, ensuite par les reproches de Jésus, s'acharnèrent, plus encore que les pharisiens, contre la cause évangélique. On sait le nom de plusieurs pharisiens distingués qui embrassèrent le christianisme tandis qu'on ne pourrait citer aucun sadducéen qui se soit fait chrétien. Leur scepticisme les avait rendus incapables de s'élever au-dessus des jouissances de la terre.

Les hérodiens, que l'Evangile compte aussi parmi les ennemis de Jésus, étaient moins une école religieuse qu'un parti politique. Hérode le Grand, qui avait essayé de faire périr le Sauveur dans son berceau, lorsqu'il fonda en Judée une dynastie destinée à remplacer les princes Asmonéens, successeurs des héroïques Macchabées, avait fait tous les efforts possibles pour réconcilier les Juifs avec la civilisation grecque. Sans renouveler les violences du roi de Syrie Antiochus, il n'avait laissé passer aucune occasion d'habituer ses sujets aux usages helléniques. Tous n'avaient pas opposé à ses projets une résistance bien vigoureuse. Seuls, les pharisiens et la masse du peuple qu'ils gouvernaient, ne se montrèrent disposés à aucune concession. Les fils d'Hérode héritèrent de sa

[1] Οὐαὶ ὑμῖν, οἱ ἐμπεπλησμένοι..... Οὐαὶ ὑμῖν, οἱ γελῶντες νῦν..... Οὐαὶ ὑμῖν τοῖς πλουσίοις. (Luc, xi, 25.)

Digitized by Google

politique. Jésus-Christ passa presque toute sa vie sous le sceptre d'un de ces princes, Hérode, tétrarque ou souverain de la Galilée. Cet Hérode Antipas avait tous les défauts d'un pacha égoïste et voluptueux. Quoiqu'il eût de la vénération pour Jean-Baptiste et qu'il le consultât volontiers, il le sacrifia à la colère d'une femme vindicative. Les prédications de Christ l'inquiétèrent singulièrement. Cependant il n'osa rien tenter contre lui. Lorsque Pilate le lui envoya, il se contenta de le faire revêtir d'une robe blanche par dérision, et de lui demander des miracles.

Les hérodiens se montraient moins hostiles à Jésus que les pharisiens. La bienveillance du Rédempteur pour les nations étrangères était conforme à leurs idées cosmopolites. Mais comme ils redoutaient de le voir réclamer l'héritage de son aïeul David, l'Evangile ne leur inspirait aucune sympathie.

Quant aux esséniens ou esséens, le Livre saint n'en parle jamais. Il est vrai qu'ils vivaient complétement en dehors de la société. Leur organisation était celle du communisme monastique; un mysticisme formaliste, leur système religieux.

Comment le monachisme, si étranger aux institutions mosaïques, prit-il racine chez les Hébreux? L'examen de cette question aurait la plus grande importance. Il nous semble que son premier développement coïncide avec l'avénement de la royauté, avec

Digitized by Google

la résistance organisée par Samuel contre les empiétements de la monarchie. Les partisans des anciennes idées comprirent alors la nécessité de se réunir par des liens intimes. Ils formèrent donc des espèces de corporations, où dominèrent toujours les traditions républicaines. L'influence de l'Orient féconda ce germe, car les Juifs, à l'époque de leur décadence religieuse, subirent profondément cette influence, surtout les pharisiens et les esséniens. Mais l'action de la secte essénienne fut loin d'être aussi considérable que celle de l'école pharisaïque. Ils semblent s'être tenus en dehors des luttes politiques, les seules qui fussent à cette époque capables de passionner les esprits.

Plusieurs écrivains modernes, Venturini[1] et M. Salvador[2], par exemple, ont supposé que des relations mystérieuses avaient existé entre le fondateur du christianisme et les loges esséniennes. Reinhard a combattu avec raison cette théorie[3]. Il n'existe aucun fait qui donne une valeur réelle à cette supposition. La vie de Christ, ses habitudes, le caractère populaire de ses enseignements, le théâtre de son activité, tout tend à la contredire. D'ailleurs, y eut-il jamais de religion moins monacale que le christianisme, tel qu'il a été prêché par Jésus et par ses apôtres? Il a

[1] VENTURINI, *Histoire du grand prophète de Nazareth.*
[2] SALVALDOR, *Jésus-Christ et sa doctrine.*
[3] REINHARD, *Plan de Jésus.*

Digitized by Google

fallu toute une série de transformations intérieures et d'influences étrangères, pour faire naître de l'Evangile les théories des Antoine, des Pacôme, des Macaire, des Dominique, des François d'Assise et des Loyola. Que la religion chrétienne ait été, dans le cours des siècles, modifiée par des idées dont les esséniens étaient les représentants au premier siècle, c'est un fait qu'il est impossible de contester. Mais c'est là tout ce qu'on peut accorder. L'hypothèse de M. Salvador doit donc être reléguée au rang des suppositions les plus arbitraires.

Tel était l'état des partis à l'époque où Jésus enseigna. Si on considère les sectes de cette époque par le côté politique, les pharisiens étaient les républicains; les sadducéens, les hommes de la monarchie; les esséniens, les communistes; les hérodiens, les alliés de l'étranger, comme l'émigration française à la fin du dix-huitième siècle. En religion, les pharisiens personnifiaient le spiritualisme stoïque; les sadducéens, le matérialisme épicurien; les esséniens, le mysticisme; les hérodiens, le scepticisme religieux. Aux uns, le christianisme était odieux, parce qu'il se montrait indifférent à leurs passions politiques. Aux autres, parce qu'il condamnait leurs erreurs dogmatiques et les extravagances de leur culte. Toute doctrine désintéressée qui s'appuie sur le sens commun a toujours contre soi l'exaltation

Digitized by Google

des sectaires et l'égoïsme des partis. L'Evangile, après une lutte assez vive, fut donc repoussé définitivement par la société juive. On parvint à le rendre suspect, en faisant appel aux idées conservatrices; en armant contre lui le sentiment national et le fanatisme de la multitude. Mais les préjugés des païens étaient moins enracinés que ceux des Hébreux. Athènes, Corinthe, Alexandrie, Pergame, Antioche, Rome, la cité reine, accueillirent dans leurs murs la bonne nouvelle de la rédemption. Quant au peuple élu, il fut cruellement puni de sa résistance à la voix du Ciel. Il fut dispersé parmi les nations, sans que cette terrible catastrophe ait triomphé de son obstination.

Après la chute de Jérusalem, toutes les divisions disparaissent au sein de la nation juive. Les pharisiens, qui avaient organisé sa résistance contre les Romains, deviennent ses conseillers et ses guides dans la dispersion. Leur invincible énergie ne s'effraya pas des immenses difficultés de leur tâche. Ils donnèrent au monde un spectacle vraiment extraordinaire. Un peuple sans patrie conservait, au milieu de persécutions séculaires, et sa religion et sa nationalité.

L'esprit moderne fait maintenant au pharisaïsme des dangers plus grands que les rigueurs impitoyables du moyen âge. Tandis que le prosélytisme chrétien lui enlève chaque jour quelques sectateurs,

Digitized by Google

les idées rationalistes diminuent son influence. Des Juifs célèbres ont rompu solennellement avec l'orthodoxie des pharisiens. Spinosa au dix-septième siècle, Mendelsohn au dix-huitième, M. Salvador au dix-neuvième. — Une exégèse sceptique, telle que celle de M. Munk[1], s'attaque au Pentateuque lui-même. C'est frapper au cœur la nationalité juive. Tout porte donc à croire que ce peuple célèbre se confondra bientôt avec les races chrétiennes. En même temps le mahométisme, attaqué par la civilisation occidentale, ne semble plus destiné à une longue durée. Des trois grandes religions sorties de la race sémitique, il n'y en a qu'une qui ait conservé la puissance d'expansion et de conquête. La raison en est simple. L'Évangile seul se prête à toutes les civilisations, à toutes les formes sociales. Seul, il suffit aux aspirations de tous les temps, et pour me servir des expressions d'un penseur célèbre, « la conquête du monde lui est réservée[2]. »

Le judaïsme est représenté en Suisse par un certain nombre de sectateurs des institutions mosaïques. Mais c'est, au milieu du peuple helvétique, une fraction imperceptible. Presque tous les Suisses sont chrétiens, comme chacun le sait, sans appartenir à la même Eglise. Tout ce qu'il y a de plus actif et de

[1] Voy. MUNK, *la Palestine*.
[2] JOUFFROY, *Mélanges*.

Digitized by Google

plus intelligent, appartient à l'Eglise réformée et à l'*Eglise réformée démocratique.*

Dès le principe, l'idée de réforme que tous les bons esprits acceptaient au seizième siècle[1], fut conçue de deux manières différentes, au point de vue aristocratique et au point de vue démocratique.

La forme aristocratique ou épiscopale existait depuis longtemps parmi les chrétiens d'Orient, sans avoir subi nulle part la profonde modification que Pierre le Grand imposa à l'épiscopat russe, en l'obligeant à reconnaître l'autorité absolue du czar à la place de celle du patriarche de Moscou. Pierre constitua ainsi ce que les Allemands nomment un césaro-papisme, organisation très-analogue à celle de l'Eglise romaine[2], et que ne reconnaissent ni les Grecs, ni les Roumains, ni les chrétiens de l'Asie.

La réforme, dans les pays germaniques[3], scandinaves et anglo-saxons, rétablit presque partout le gouvernement de l'Eglise orientale à la place de la monarchie absolue de la papauté. Les réformateurs de ces contrées, généralement favorables au principe

[1] NISARD, *Études sur la renaissance.*

[2] Le souverain de Rome n'est pas César-pape mais pape-César, idée infiniment plus extraordinaire encore. Mais les chrétiens des premiers temps n'auraient pas plus accepté le césaro-papisme que le papo-césarisme.

[3] La Prusse n'a pas adopté dès le principe l'organisation épiscopale que nous voyons constituée au commencement même de la réforme en Angleterre, en Suède, en Danemark.

Digitized by Google

féodal, conservèrent autant qu'ils purent dans les institutions ecclésiastiques les éléments qui se conciliaient le mieux avec les idées aristocratiques. Les réformateurs français et suisses appartenant à des pays de civilisation latine[1] adoptèrent sans hésitation la forme démocratique, qui fut représentée par Lefèvre d'Etaples, Calvin, Farel, Viret, Théodore de Bèze, Bullinger, Œcolampade, Haller, comme l'organisation même de l'Eglise primitive, thèse qui, au point de vue historique, ne saurait être contestée[2]. Genève, transformée par Calvin avec une rigidité sans égale, devint pour cette école l'Église modèle, le type du christianisme presbytérien. Knox, ami et disciple de Calvin, fit prévaloir en Ecosse le système démocratique[3]. Il triompha aussi en Hollande. Les puritains d'Angleterre l'importèrent aux Etats-Unis[4]. Il a donc pour lui, parmi les nations qui ont, depuis le seizième siècle, secoué le joug de Rome, les Eglises les plus actives et les plus disposées à la propagande. Les peuples qui l'ont adopté ont horreur du pouvoir absolu dans l'ordre politique, tandis que les nations soumises à la papauté y retombent toujours après des efforts plus ou moins longs. Deux républiques cé-

[1] Zwingli était lui-même un fils de cette grande race.

[2] Voy. Pierre LEROUX, *Du Christianisme et de son origine démocratique* — et surtout les Pères apostoliques.

[3] Voy. MIGNET, *Marie Stuart*.

[4] Voy. LABOULAYE, *Les États-Unis*.

Digitized by Google

lèbres, la première par l'immensité de son territoire et la merveilleuse rapidité de son développement, la seconde par ses traditions héroïques, les Etats-Unis et la Suisse, ont dû leur stabilité à un système religieux qui peut seul se concilier avec les institutions républicaines. Une république ultramontaine présentera toujours le dégoûtant spectacle que donnent au monde les prétendues démocraties hispano-américaines.

Quelles que soient les différences d'organisation des Eglises protestantes, toutes s'accordent à repousser avec nous le despotisme de la papauté. A ce titre, elles représentent en Occident la liberté de l'Eglise orientale, méritent toutes nos sympathies, et doivent s'entendre avec nous contre l'ennemi de l'Evangile, de la civilisation et du progrès. La gloire éternelle des réformateurs du quatorzième, du quinzième et du seizième siècle, des Wiclef, des Huss, des Lefèvre, des Zwingli, des Luther, des Calvin, sera d'avoir proclamé en Angleterre, en Bohême, en France, en Suisse, en Allemagne, que le chrétien ne relève d'aucun pouvoir humain. Je sais bien qu'on leur a reproché sur tous les tons d'avoir introduit dans la manière de penser en matière de religion, des diversités infinies. Cette diversité existe chez les anciens Pères de l'Église. Elle est une conséquence nécessaire de la liberté humaine, conséquence tellement néces-

Digitized by Google

saire, qu'on l'a retrouvée fréquemment, même chez les partisans de Rome[1]. — M. de Pressensé l'a prouvé admirablement, — les uns reconnaissant l'infaillibilité du pape, les autres déclarant ce dogme une absurdité dangereuse[2]. Quand le Tout-Puissant a introduit la liberté dans le monde, il prévoyait sans doute que toutes les actions humaines ne seraient pas conformes à la morale éternelle! Les arguments dirigés contre le libre examen serviraient tous, *sans exception*, à démontrer que la création serait plus parfaite si l'homme était entraîné au bien par une force intérieure irrésistible. Voilà ce que n'ont pas même soupçonné les prétendus théologiens et les journalistes déclamateurs de l'Eglise romaine. Autrement, ils auraient eu la prudence de nous épargner leurs éternelles tirades sur les conséquences « affreuses, anarchiques, anti-sociales » de la liberté de discussion[3].

[1] Voy. E. DE PRESSENSÉ, *Du catholicisme en France*, Divisions au sein du catholicisme.

[2] Presque tous les Français, depuis saint Louis jusqu'à l'époque où l'Église de France est passée sous le joug du jésuitisme après la mort de M. AFFRE, archevêque de Paris. Avec ce prélat intrépide, l'Église de Gerson, de Pierre d'Ailly, de Bossuet, de Frayssinous est descendue au tombeau. Ses derniers représentants ou sont forcés d'abjurer comme l'archevêque de Paris, M. Sibour, ou sont persécutés sans miséricorde comme l'évêque de Pamiers, M. Aloury, qui a été forcé de quitter son siége épiscopal. (Voir le *Siècle* du mois d'avril 1856.)

[3] Je cite M. l'ancien juge de paix Nicolas comme le type de ces déclamations belliqueuses.

Digitized by Google

Si tous les réformateurs ont accepté en principe le libre examen, tous n'ont pas malheureusement compris les conséquences pratiques qu'il devait nécessairement produire. Les protestants du seizième siècle, élevés dans les préjugés de l'Eglise romaine, ne se débarrassaient qu'avec peine des habitudes de leur funeste éducation. Ils étaient pareils à ce lion dont parle Milton, et qui, aux premiers jours de la création, se dégage laborieusement du sol qui lui a donné naissance.

Zwingli, ce représentant complet du génie helvétique (qui ne saurait être personnifié dans les Français Calvin et Farel), Zwingli montra dans cette grande question sa décision ordinaire et l'admirable supériorité de son intelligence. « C'est une folie, disait ce digne fils de la libre Helvétie, c'est une folie, c'est le comble de l'impiété, que d'égaler à la parole de Dieu les opinions des hommes ou les décrets des conciles. Nul ne doit être excommunié, si ce n'est celui qui cause un scandale public par ses crimes. Ceux qui ne reconnaissent point leurs erreurs et ne les abandonnent pas, DOIVENT ÊTRE LAISSÉS AU LIBRE JUGEMENT DE DIEU, et l'on ne doit se permettre envers eux AUCUNE VIOLENCE, à moins que, par une conduite séditieuse et rebelle, ils ne forcent les magistrats à les réprimer pour sauver l'ordre public[1]. »

[1] ZWINGLI, *Œuvres*, tome I, page 352, 432, 435 et tome III, page 179.

Digitized by Google

L'Eglise de Berne répondait aussi d'une manière admirable au clergé de Genève, qui la consultait sur la conduite à tenir envers Bolsec. Bolsec attaquait l'intolérable doctrine d'Augustin, de Prosper, de Gerson et de Calvin sur la prédestination.

« Notre ferme opinion, disaient les Bernois, est qu'on ne traite pas avec trop de sévérité les théologiens voyageurs, de peur qu'en préservant la pureté du dogme, nous ne désobéissions à la règle de l'esprit de Christ, LA CHARITÉ FRATERNELLE. Jésus aime la vérité, mais il aime également les esprits qui s'égarent sans le vouloir dans le sentier de l'erreur; il les ramène avec douceur au bercail... Nous vous supplions de considérer que l'esprit humain est enclin à l'erreur, et qu'il est plus généreux et plus facile de ramener les hommes par la douceur qu'au moyen de la sévérité[1]. »

Cette doctrine véritablement évangélique n'empêcha pas l'Église de Genève de se jeter dans une voie funeste et honteuse. Inspirée par le génie rigoureux de Calvin, longtemps citoyen d'un pays despotique, elle se fit remarquer parmi toutes les communautés protestantes par une intolérance inexcusable. L'intraitable théologien qui la gouvernait ne pouvait souf-

[1] Cette lettre est datée de 1551.—Pourquoi les Bernois oublièrent-ils ces belles maximes quand ils signèrent l'arrêt de mort de Gentilis?

Digitized by Google

frir la moindre diversité d'opinions dans une ville où le concours des proscrits amenait des étrangers souvent hostiles à ses théories sur la prédestination et sur plusieurs autres questions : « Deux grandes tendances dogmatiques, dit un docte théologien genevois, se manifestèrent simultanément dans les pays soulevés par la réforme. La France et l'Allemagne adoptèrent la théologie de saint Augustin : La Trinité, le péché originel, la prédestination *absolue*[1] furent les croyances fondamentales des Églises du nord. D'autre part, les réformés d'Espagne et d'Italie considérèrent Jésus-Christ comme inférieur à Dieu ; ils admirent le libre arbitre et la prédestination conditionnelle[2]. Les uns et les autres scellèrent leurs croyances des plus douloureux sacrifices. Ils vécurent en l'unité de l'esprit tant qu'ils travaillèrent dans des contrées diverses, mais leurs dissensions éclatèrent lorsqu'ils se trouvèrent sur le même sol, et la fausse législation contre les hérétiques put seule imposer silence aux méridionaux ainsi qu'aux théologiens français qui s'étaient rangés à leur manière de voir en religion[3]. »

La première controverse qui agita Genève eut lieu

[1] Sans la condition des bonnes œuvres.

[2] Les réformés de race latine, on le voit, se rapprochèrent beaucoup plus que les autres de la manière dont l'Église orientale a toujours entendu la doctrine de la prédestination.

[3] GABEREL, *Histoire de l'Église de Genève.*

Digitized by Google

entre Calvin et Sébastien Châtillon[1]. Ce professeur né en France avait nié l'inspiration du *Cantique des Cantiques*. Aussi Calvin et ses collègues l'éloignèrent-ils des fonctions pastorales. Châtillon, blessé, interrompit un jour brusquement Calvin qui expliquait en congrégation ces paroles de saint Paul : « Montrons-nous ministres de Dieu en toute tolérance et charité. » — « Ah ! s'écria Châtillon, quelle différence entre saint Paul et nous !... Il fut incarcéré et nous jetons dans les fers ceux qui nous offensent ! Il avait la puissance de Dieu et nous aimons celle de l'autorité. Il souffrait en sa personne, et nous tourmentons les innocents[2]. » A la suite de cette affaire, Châtilllon se retira à Bâle. Il y publia, après la mort de Servet, un écrit dans lequel il flétrit avec une admirable énergie les sacrifices humains que la réforme empruntait à l'Église romaine. Calvin y répondit par un grossier pamphlet intitulé : *Six calomnies d'un certain polisson*. « Dans ces lamentables pages, dit un historien protestant très-distingué, le théologien n'a plus la vue distincte du bien et du mal ; il reproche à son antagoniste les choses les plus honorables de sa vie[3]. »

[1] Qui s'était nommé Castellio, comme le faisaient souvent les humanistes de cette époque. C'est ainsi qu'agirent Erasme, Lupulus, Mélanchthon, etc.

[2] Voir une lettre de Calvin à Farel, 30 mai 1544.

[3] GABEREL, *Histoire de l'Église de Genève*, tome II.

Digitized by Google

Les ministres de Bâle furent loin d'approuver ces excès. Sulzer ne craignit pas d'écrire à Calvin : « Loin de chercher à ruiner votre ministère, notre Châtillon est un homme de paix et de charité dans toutes ses actions. »

Le procès de Bolsec montra encore mieux que l'affaire de Châtillon dans quels embarras on se jetait en sacrifiant le principe sacré du libre examen à une politique tyrannique. Bolsec, religieux français, persécuté à Paris par l'inquisition, après avoir cherché un asile à Ferrare, s'était réfugié à Genève en 1551. Là, tout en exerçant la médecine, il attaqua les théories de Calvin sur le libre arbitre et la prédestination. C'était le côté faible du système théologique du célèbre réformateur. Or Calvin se montrait d'autant plus violent quand il s'agissait de cette question, qu'il lui était absolument impossible de répondre aux objections de ses adversaires.—Un jour que le pasteur Saint-André tenait la congrégation à l'Auditoire, il proposa à la discussion un passage de saint Jean : « Celui qui est enfant de Dieu, écoute les paroles de Dieu[1]. » Farel, qui avait adopté sans restriction les idées d'Augustin et de Calvin, essaya de les défendre. Il déclara que « Dieu fait de toute éternité le choix de ses élus, sans que les qualités ou les

[1] JEAN, VIII, 47, — Ὁ ὢν ἐκ τοῦ θεοῦ τὰ ῥήματα τοῦ θεοῦ ἀκούει.

Digitized by Google

actions des hommes entrent *pour rien* dans ses jugements. »

Bolsec répondit avec une rare vigueur et un véritable bon sens à cette profession de foi fataliste. « Il est absurde et faux, dit-il, qu'il y ait une autre élection que celle qui est déterminée par la présence ou l'absence de la foi chez un homme ; et ceux qui placent en Dieu une volonté éternelle par laquelle il ordonne les uns à la vie et les autres à la mort, en font un tyran semblable au Jupiter des anciens, dont la loi était :

Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.

« Doctrine hérétique et scandaleuse au delà de toute expression ! Pour la soutenir, on fait de fausses traductions de la Bible. Ainsi, quand saint Paul dit de Pharaon que Dieu l'a suscité pour montrer en lui sa vertu, l'on ajoute sans aucun droit *éternellement.* »

La réponse de Calvin, qui arriva à la fin de ce discours, ne fut pas à la hauteur de l'attaque. Il insista sur le respect dû à la tradition, comme si la tradition de Rome avait quelque sens dans une pareille question ; comme si l'autorité d'Augustin et de ses disciples n'était pas une autorité purement humaine ! Il fut mieux inspiré en essayant de recourir à la Bible, quoique les écrits des apôtres,—ainsi que l'ont démontré les Pères

Digitized by Google

grecs dans la langue desquels ils ont été rédigés, — repoussent toute interprétation favorable au fatalisme. Mais l'évêque d'Hippone était alors regardé comme infaillible à Genève. Aussi « l'assemblée fut grandement satisfaite et édifiée par la doctrine qu'il (Calvin) établissait touchant l'élection et la réprobation. »

L'affaire n'en resta pas là. Bolsec, persistant dans son sentiment, fut interrogé par la « Vénérable Compagnie des pasteurs. » Nous citerons la plus grande partie de ce curieux interrogatoire. Rien n'est plus propre à montrer avec quelle peine les réformateurs, — qu'on a tant de fois accusés d'esprit révolutionnaire, — avaient peine à se débarrasser de la doctrine augustinienne si souvent recommandée par l'Église romaine. On voit, au contraire, dans Bolsec les commencements d'une exégèse vraiment sérieuse, et dont le chrétien et le philosophe peuvent être satisfaits :

Les Pasteurs. — « Tous les enfants d'Adam ne sont-ils pas tellement corrompus, que nul ne saurait souhaiter de faire le bien, si Dieu ne l'y attire. »

Bolsec. — « La chose est ainsi. »

Les Pasteurs. — « La grâce d'être attirés à Dieu n'est-elle pas particulière à quelques-uns, c'est-à-dire à ceux que Dieu a adoptés avant la création du monde ? »

Bolsec. — « Ce mot *d'attraction* est équivoque ; il

Digitized by Google

y en a une violente que je n'admets pas; il y en a une douce et paternelle, laquelle Dieu emploie envers des créatures raisonnables, et *qu'il communique en général à tous*, n'abandonnant aucun, sinon ceux qui la méprisent et qui y sont rebelles; car ceux-ci, après avoir résisté à la grâce et aux doux avertissements que Dieu leur a faits à diverses fois, sont abandonnés *ensuite*, mais cela n'a pas lieu *au commencement* et par un décret exprès de Dieu. »

Les Pasteurs. — « Dieu, avant de prévoir la différence qu'il y aurait entre les uns et les autres, n'a-t-il pas élu les uns et rejeté les autres? »

Bolsec. — « L'on ne peut pas dire que Dieu ait la prescience d'une chose avant de l'avoir d'une autre; car en Dieu il n'y a ni passé ni futur, mais toutes choses lui sont également présentes; ainsi je dis qu'il voit ensemble et en même temps la différence qu'il y a entre les fidèles et les infidèles, l'élection des uns et la réprobation des autres. »

Les Pasteurs. — « L'homme, après la chute d'Adam, n'est-il pas tellement dépourvu de libre arbitre qu'il ne saurait faire que du mal jusqu'à ce que Dieu le régénère? »

Bolsec. — « L'homme, après sa chute, n'a pas été tellement dépourvu de franc arbitre, car en ce cas il eût été une bête brute, absolument privée de raison; mais sa liberté est demeurée corrompue, en sorte que

Digitized by Google

souvent, presque toujours, il a jugé le bien être mal, et le mal bien; c'est ce qui fait qu'il a toujours eu besoin, pour comprendre la loi de Dieu et pour la suivre, de la grâce divine, et pour croire en Jésus-Christ il lui a fallu une grâce particulière, une espèce d'attraction. »

Bolsec ne se contenta pas d'avoir réfuté victorieusement les sophismes des pasteurs. Il attaqua Calvin lui-même, et montra, avec une logique et un bon sens vraiment remarquables, les conséquences funestes de cette théologie augustinienne que Genève avait eu l'imprudence d'accepter.

« Vous faites Dieu auteur du péché, dit-il à Calvin, car vous dites dans votre *Institution* : « Dieu a prévu la « chute d'Adam, et, dans cette chute, la ruine de toute « sa postérité; mais il l'a *voulue*, il l'a ordonnée et « déterminée en son conseil éternel. Dieu a *voulu* que « les Israélites adorassent le veau d'or, et que les « hommes se rendissent coupables des péchés qu'ils « commettent tous les jours. » — Dieu étant un être simple et immuable, comment peut-il être d'accord avec lui-même, puisqu'en lui sont deux choses contraires: vouloir et non-vouloir, ordonner et défendre une même chose? D'autre part, si la volonté de Dieu est la substance de Dieu même, elle est la cause des péchés que commettent les hommes, il s'ensuit que Dieu est l'auteur du mal. »

Digitized by Google

Il n'y avait absolument rien à répondre à cette excellente polémique. Calvin ne sut opposer à Bolsec que des distinctions scolastiques, indignes de ce grand esprit, et empruntées au génie sophistique de l'évêque d'Hippone. Calvin est clair, énergique, éloquent, quand il attaque les superstitions romaines. Mais il se perd dans d'inextricables subtilités toutes les fois qu'il veut défendre l'étrange système d'Augustin. On en jugera par ce passage de la réponse qu'il fit à Bolsec : « J'ai bien dit que la volonté de Dieu, comme cause suprême, est la *nécessité* de toutes choses; mais j'ai déclaré en même temps que Dieu fait ce qu'il fait avec une telle équité, que les méchants sont contraints de le glorifier. »

Le sens commun le plus vulgaire ne comprendra jamais comment un être dont la damnation est décrétée et voulue de toute éternité, pourrait trouver de l'*équité* dans cet arrêt! Comment glorifier un Dieu qui ne vous a créé que pour des supplices éternels! Quelle idée bizarre de faire de ce Dieu, le Dieu de l'Evangile! Mais les théologiens ne sont embarrassés de rien. Écoutons Bossuet raisonnant sur saint Paul, l'apôtre de la liberté chrétienne.

« Le prince, dit saint Paul, est ministre de Dieu; ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée. Quiconque fait le mal, le doit craindre comme un vengeur de son

Digitized by Google

crime[1]. — Il est le protecteur du repos public, qui est appuyé sur la religion, et il doit soutenir son trône, dont elle est le fondement. Ceux qui ne veulent pas souffrir que le prince use de rigueur en matière de religion, parce que la religion doit être libre, SONT DANS UNE ERREUR IMPIE. Autrement il faudrait souffrir dans tous les sujets et dans tout l'Etat l'idolâtrie, le mahométisme, le judaïsme, toute fausse religion, le blasphème, l'athéisme même, et les plus grands crimes seraient les plus impunis[2]. »

Je ne m'étonne pas si Mélanchthon écrivait quelques instants avant de mourir : « Tu viendras dans la lumière... tu seras délivré de toutes tes peines et de *la rage des théologiens*. »

Cette rage semble immortelle. Elle parle dans les écrits des catholiques italiens[3], allemands[4], etc., comme dans les ouvrages d'Augustin[5].

[1] PAUL, *Aux Romains*, XIII, 4. — Le sens est dénaturé complétement : l'apôtre ne parle que de la justice temporelle : Θεοῦ γὰρ διάκονός ἐστί σοι εἰς τὸ ἀγαθόν· ἐὰν δὲ τὸ κακὸν ποιῇς, φοβοῦ· οὐ γὰρ εἰκῇ τὴν μάχαιραν φορεῖ.

[2] BOSSUET, *Politique tirée de l'Écriture sainte*, livre VII, 10me propos. — Ailleurs il fait cette remarque curieuse : « Les protestants sont d'accord avec nous. Luther et Calvin ont fait des livres exprès pour établir sur ce point le droit et le devoir du magistrat. Calvin en vint à la pratique contre Servet et contre Valentin Gentil. » (*Variations*, livre X.)

[3] Voy. DEVOTI, *Instit. canonicæ*, lib. VII, tit. IV et seqq.

[4] Voy. PERMANEDER, *Kirchenrecht*, § 563.

[5] Voy. ses *Rétractations*, liv. VII, ch. V. — Il gémit de n'avoir pas approuvé les rigueurs du *bras séculier* contre les Donatistes.

Digitized by Google

Calvin était trop bon disciple de l'évêque d'Hippone pour laisser Bolsec défendre en paix dans les murs de Genève les droits de la liberté humaine. Mais comme il éprouvait quelque embarras, ainsi que ses collègues, en faisant violence aux principes les plus sacrés de la réformation, on consulta les Eglises de Berne, de Bâle et de Zurich. La réponse de Berne, que nous avons déjà citée, est empreinte d'une tolérance toute chrétienne. Bâle se rappela la mansuétude d'Œcolampade. Zurich, cédant aux conseils fanatiques de Bullinger [1], fut infidèle aux traditions libérales et chrétiennes de son grand réformateur Zwingli. L'avis des Zuricois, chaudement appuyé par Calvin, l'emporta. Le 18 décembre 1551 fut un jour néfaste dans les annales de l'Eglise de Genève: Bolsec fut exilé. Voici la conclusion de l'arrêt des magistrats : « Toi, Hiérome Bolsec, condamnons à devoir être banni de cette notre cité et terre d'icelle, à en sortir dans vingt-quatre heures, et à n'y jamais revenir, à peine d'être fouetté par les carrefours de cette ville, façon accoutumée, et ce, pour donner exemple aux autres qui tel cas voudraient commettre. »

De toutes parts, — nous avons hâte de le dire à

[1] Meister veut le justifier: « Sa sévérité n'était pas dans son caractère, elle tenait aux mœurs de son siècle. » (Léonard MEISTER, *Hommes illustres de la Suisse*, Henri Bullinger.) — Est-ce que Zwingli, Châtillon, Bolsec, le chancelier de l'Hôpital, etc. n'étaient pas de ce siècle?

Digitized by Google

l'honneur des protestants, — des réclamations s'élevèrent contre cette honteuse sentence. Quand on mena le prisonnier devant l'hôtel de ville, des femmes, organes du bon sens populaire, s'écrièrent : « Que veut-on faire à cet homme? Il est homme de bien, et ne soutient que bonne doctrine : on le prouvera par les Écritures. M. Calvin ne fait que le calomnier; il y a plus de dix mille qui en sont scandalisés [1]. »

Dans le procès de Bolsec, il ne s'agissait que de la grâce. On montra dans cette affaire plus de modération que lorsqu'il fut question des Sociniens, tout en sacrifiant le libre examen d'une manière déplorable. Mais le triste dogme de la prédestination absolue devait faire couler le sang comme celui de la divinité de Christ. Tant le fanatisme semble inhérent à la nature humaine.

En 1582, un étudiant hollandais, Jacob Arminius ou Harmensen, vint s'établir à Genève, dont l'académie jetait un grand éclat. Théodore de Bèze, le successeur de Calvin, écrivait à son sujet aux magistrats d'Amsterdam. « Nous rendons le meilleur témoignage à ses mœurs et à sa doctrine. Dieu lui a donné un jugement supérieur et une grande intelligence, et si la piété qui l'anime continue à régler son cœur, certainement il deviendra une des lumières de l'Eglise. »

[1] Registres du Consistoire, 25 décembre 1551.

Digitized by Google

La prédiction de Bèze ne tarda pas à se réaliser. De retour dans sa patrie, Arminius, nommé pasteur à Amsterdam, obtint les plus éclatants succès. Quelques ministres de Delft ayant attaqué la doctrine augustinienne de la prédestination, on crut qu'il serait plus capable qu'un autre de la défendre. Il accepta volontiers cette tâche, qui lui semblait facile. Mais plus il examinait le système de Calvin et les objections de ses adversaires, plus il lui semblait contraire aux livres saints et à la raison. Arminius était trop sincère pour dissimuler sa conviction. Aussi s'empressa-t-il de déclarer que, selon lui, « Dieu a résolu de sauver en Jésus-Christ les hommes qui, par la vertu du Saint-Esprit, croient en son Fils, et persévèrent jusqu'à la fin, » tandis qu'on enseignait à Genève « que Dieu a choisi entre les hommes *ceux qu'il lui a plu, par un décret de sa volonté, et sans trouver en eux aucune raison qui le portât à faire cette élection.* » Une telle proposition, qui aurait indigné un membre de l'Eglise orientale, était alors défendue par les plus célèbres théologiens de l'Occident, restés en cela sous la domination des vieilles traditions. Les Occidentaux ont été bien mal inspirés quand ils ont préféré aux idées professées en Orient par les plus anciens et les plus illustres docteurs du christianisme, les bizarres conceptions de la théologie africaine. L'Afrique a exercé sur le monde chrétien une influence à

Digitized by Google

jamais regrettable. Cyprien le troubla par la vaine querelle des rebaptisants; Tertullien le divisa, en adoptant le rigorisme insensé des Montanistes; Augustin le jeta dans les plus dangereuses subtilités du fatalisme hindou; Fulgence lui enseigna à préférer le monachisme à la sainte activité prêchée par l'Evangile.

Arminius, esprit très-indépendant, subissait très-peu l'influence de ces traditions. Mais au dix-septième siècle on n'avait, même parmi les réformés, qu'une idée très-imparfaite de la liberté de conscience. Sans doute le pasteur d'Amsterdam ne fut point banni comme Bolsec; mais ses adversaires empoisonnèrent sa vie. Il mourut prématurément à l'âge de 47 ans, dans des sentiments vraiment évangéliques, en pardonnant à tous ceux qui avaient méconnu la sincérité de ses intentions.

Gomar se posa en Hollande comme le défenseur des idées de Calvin. Les Pays-Bas se divisèrent alors en Arminiens ou Remontrants et en Gomaristes. Les premiers étaient républicains, les seconds, partisans du stathouder. Les Gomaristes, soutenus par Maurice de Nassau, firent convoquer une assemblée des théologiens réformés de toute l'Europe. Cette assemblée célèbre, connue sous le nom de synode de Dordrecht, se réunit le 21 novembre 1618. Ce fut le concile de

Digitized by Google

Trente[1] de la réforme. Le synode eut le triste courage de sanctionner les théories les plus révoltantes d'Augustin et de Calvin, et de transformer en articles de foi des propositions telles que celles-ci : — Dieu a choisi *un certain nombre d'hommes* pour les sauver; — Jésus est mort seulement pour les élus (POUR TOUT LE MONDE, dit saint Jean dans sa première épître);—les fidèles ou les prédestinés ne peuvent perdre la foi finalement. » — Quelle étrange théologie! Comme Châtillon et Bolsec étaient bien inspirés quand ils travaillaient à préserver de pareilles erreurs la réforme genevoise!

Malheureusement d'autres idées avaient prévalu à Genève. Ses députés se signalèrent parmi les membres les plus intolérants et les plus exclusifs du synode de Dordrecht[2]. Ils appuyèrent avec un acharnement déplorable les mesures proposées contre les Arminiens, mesures qui menèrent Barneveld à l'échafaud. Si Zwingli et Châtillon avaient pu assister au synode de Dordrecht quel n'eût pas été leur étonnement d'être témoins d'un pareil spectacle!

Cependant les choses ne se passèrent jamais dans l'Église réformée comme dans l'Église romaine. L'intolérance ne saurait cesser parmi les catholiques, parce

[1] Sur ce concile célèbre voyez BUNGENER, *Histoire du concile de Trente.*

[2] Voyez les *Actes* du Synode, pages 46, 100, 155, 225.

Digitized by Google

qu'elle est la conséquence des décisions d'une autorité qu'ils regardent comme infaillible. Le quatrième concile de Latran, CONCILE ŒCUMÉNIQUE[1], n'a-t-il pas approuvé les peines atroces portées contre les hérétiques par la législation du moyen âge[2]? Saint Thomas, le docteur du catholicisme, n'exprime donc pas une opinion personnelle quand il déclare « qu'ils peuvent être non-seulement excommuniés mais tués[3]! *Saint* Pie V[4], pape, écrit à Charles IX après l'assassinat du prince de Condé : « Nous avons levé les mains au ciel en action de grâces en apprenant la mort de Condé ; mais plus le Tout-Puissant s'est montré bon en envoyant la défaite à nos ennemis communs, plus il te faut redoubler d'efforts pour poursuivre et achever ce qu'il en reste, de manière à arracher jusqu'aux dernières racines du mal... point de pitié pour les prisonniers... qu'aucune considération de personnes ou de choses ne te fasse épargner les ennemis de Dieu... Tu ne pourras apaiser Dieu que si tu venges les injures qu'il a reçues en livrant ces hérétiques... aux plus ri-

[1] Un concile général est INFAILLIBLE aux yeux des catholiques.

[2] Voy. le chap. III de ce concile, trad. dans LECERF, *Le protestantisme*.

[3] Le passage de sa *Somme théologique* se trouve traduit dans le professeur LECERF, *Le protestantisme et la Société*.

[4] Le même dont le vicomte DE FALLOUX a écrit une apologie, trop peu étudiée. Elle montre jusqu'où peut aller la tolérance des catholiques libéraux.

Digitized by Google

goureux supplices... Si tu n'écoutes pas ces conseils redoute le sort de Saül[1].» Les catholiques de l'*Univers* sont parfaitement dans leur droit en n'abandonnant pas cette abominable doctrine, parce que la contrainte en matière de religion est une conséquence nécessaire de leur foi. Qu'on admette, au contraire, le libre examen, et, tôt ou tard, il produira ses fruits salutaires de paix et d'indulgence évangélique. C'est ce qui arriva à Genève. De toutes les cités de la Suisse, cette ville avait résisté le plus longtemps au développement naturel de l'idée protestante. Deux ans s'étaient à peine écoulés après le synode de Dordrecht, que la « Vénérable Compagnie » des pasteurs écrivait en 1628 à Amsterdam : « S'il est possible, il faut user de modération envers les Arminiens. Nous recommandons la prudence chrétienne aux consistoires[2].»

Tout semblait disposer Genève à professer dans toute sa plénitude le principe de la tolérance. Mais le fanatisme résiste jusqu'à la dernière extrémité. Avant que la ville de Calvin acceptât les conséquences inévitables du libre examen, « un fait (c'est un pasteur protestant qui parle) plus lamentable, à notre avis, que les condamnations de Servet et de Gentilis prouva

[1] Voy. la lettre entière et d'autres lettres non moins curieuses du même pape dans LECERF, *Le protestantisme*.

[1] *Registres de la Compagnie*, 29 février 1628. — Voy. aussi 16 juillet 1630.

Digitized by Google

la nécessité d'abolir les lois qui punissaient l'hérésie. Le fanatisme dogmatique fit encore une fois dresser l'échafaud sur les collines de Genève; mais la violence même de la crise entraîna la chute de ce fatal système et l'esprit du temps trouva sa ruine dans ses propres excès[1]. »

Pour comprendre le procès atroce dans lequel Antoine succomba, il faut reprendre les choses de plus haut.

Si l'Église de Genève avait montré une impitoyable rigueur à l'égard de ceux qui attaquaient le fatalisme augustinien, du moins le sang de Bolsec et de Châtillon n'avait pas arrosé une terre délivrée de la tyrannie romaine. La question de la divinité du Christ fut le prétexte de persécutions plus révoltantes. Les réfugiés italiens, si nombreux à Genève, n'admettaient pas en général le dogme de la Trinité tel que l'enseignait Calvin. Ils avaient plus de penchant pour les idées d'Ochino, leur premier maître.—Aussi, en 1558, Gentilis et quelques autres furent-ils accusés d'hérésie. Calvin fit signer aux Italiens une profession de foi et menaça Gentilis et plusieurs de ses compatriotes du bannissement. Mais Gentilis ne resta pas en repos, et il recommença à propager son système qui peut se résumer à peu près ainsi :

[1] GABEREL, *Histoire de l'Église de Genève*, tome II.

Digitized by Google

« Les expressions : trinité, essence, personnes, ne sont pas bibliques ; ce sont des locutions sans importance inventées par les théologiens. Si l'on veut parler exactement de la nature de Christ, il faut dire : Le Dieu d'Israël, seul vrai Dieu, et Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, a répandu en lui sa divinité. »

Gentilis fut mis en prison. La rétractation qu'il fit dans les fers ayant paru ironique, les magistrats consultèrent cinq avocats célèbres. Leur réponse donnera une idée de la manière dont on entendait alors à Genève la liberté de conscience. « Afin d'empêcher Gentilis de faire plus tard pulluler ses hérésies, d'après le code de *Summa trinitate*[1], il fallait le condamner au feu. Mais en considération de ses aveux, quoique peu sincères, ON POUVAIT SE BORNER A LUI TRANCHER LA TÊTE. » Cette décision ayant soulevé l'opinion publique, on se contenta de rendre un arrêt de mort contre Gentilis et de lui faire faire amende honorable le 2 septembre 1558. Il ne devait cependant pas échapper aux coups du fanatisme. Arrêté à Gex, où il enseignait de nouveau ses opinions, il fut transféré dans les prisons de Berne. Il montra dans toute la durée de son procès une assurance pleine de gravité qu'il conserva jusque sur l'échafaud (1566).

[1] Sur l'application de cette loi impériale, voyez le professeur de la Faculté de droit de Caen, LECERF, *Le protestantisme*.

Digitized by Google

Les magistrats de Genève se montrèrent encore plus sévères pour Servet que pour Gentilis [1].

La première moitié du dix-huitième siècle vit se renouveler les scènes déplorables du procès de l'auteur de la *Restitution du christianisme*. Les registres de la compagnie des pasteurs permettent d'étudier dans les sources origininales les détails d'un drame qui fut le suprême effort de l'intolérance.

En 1624 arriva dans la cité de Genève un jeune Français appartenant à une famille catholique. Antoine, élevé chez les jésuites, avait abjuré les erreurs de Rome et venait étudier la théologie. Il montra un caractère soupçonneux et défiant, uni à une intelligence pénétrante. Ne trouvant pas les croyances calvinistes plus fondées que les dogmes de la papauté, il prêta l'oreille, dans la ville de Metz, à des Juifs qui lui persuadèrent que Jésus n'était pas l'envoyé de Dieu. A Venise, il embrassa secrètement le judaïsme, et retourna à Genève où il fut nommé régent au collége, puis pasteur du village de Divonne. Là on conçut des inquiétudes sur sa foi. Il avait prononcé en chaire des paroles incohérentes, et dans une visite que lui fit le ba-

[1] On a fait dans ces derniers temps de longues études sur ses doctrines, voy. TRECHSEL, *Die protestantischen Antitrinitarier vor Faustus Socinus, oder M. Servet und seine Vorgänger.* — Sur sa vie, DRUMMOND, *Life of Servetus*; — sur son procès RILLIET DE CANDOLLE, *Relation du procès intenté contre Servet.* — SCHADÉ, *Étude sur le procès de Servet.* — M. SAISSET a publié aussi un travail fort remarqué dans la *Revue des deux mondes.*

Digitized by Google

ron de Divonne, il s'écria : « Où est ma Bible ? » — « La voilà, » répondit M. de Divonne.—« Non, dit le pasteur, ceci est le Nouveau Testament, livre plein de mensonges. Je veux ma Bible et je vais à Genève déclarer que la Trinité est une absurde doctrine. Je m'y ferai brûler en l'honneur de l'Éternel, seul vrai Dieu. » Antoine tint parole, et quoique surveillé de près par le baron et par ses amis, il parvint à gagner la ville. Il y donna assez de preuves de folie pour qu'on l'envoyât à l'hôpital. Comme il continuait de déclamer contre Jésus-Christ, la compagnie chargea un de ses membres de le convertir ; mais on n'en put obtenir aucune concession : « Ici, dit un ministre de Genève, commence une série d'actes judiciaires, plus coupables, plus funestes que le jugement de Servet et de Gentilis. La folie du malheureux Antoine était manifeste. Cependant la Compagnie déclara que cette maladie résultait du jugement de Dieu, qu'il fallait traduire le maudit devant les tribunaux, vu que, s'il recouvrait la santé, il persisterait dans ses blasphèmes comme il avait fait auparavant, quand il se portait bien[1]. »

On le mit donc en prison, et les magistrats consultèrent les pasteurs sur le traitement qu'il fallait lui faire subir. Soixante ans plus tôt, à l'époque du procès de Servet, la Compagnie avait voté unanimement pour

[1] GABEREL, *Histoire de l'Église de Genève.*

Digitized by Google

la mort. Mais le principe protestant, mieux compris, portait déjà ses fruits de paix et de tolérance. Plusieurs avis se produisirent. Les uns dirent que la folie du prévenu ne permettait pas de lui appliquer la rigueur des lois ; d'autres que, s'il avait embrassé le judaïsme, on ne pouvait être plus sévère pour lui que pour les Juifs. Il s'en trouva enfin qui voulurent demander l'avis des Églises de la Suisse et des académies de médecine avant de rien décider. Le reste des pasteurs formula ainsi son opinion : « Vu les blasphèmes dudit Antoine, qui sont mille fois pires que ceux d'Arius et de Servet, il faut le mettre à mort et nous sommes sûrs d'être approuvés par toute la chrétienté, *voire même*[1] des jésuites, à l'exception des anabaptistes et des libertins. » Quelle gloire pour ces défenseurs du libre examen de voir leur barbarie louée par les fils de Loyola ! Leur opinion ne prévalut qu'à une faible majorité, et ceux qui ne l'adoptèrent pas protestèrent avec énergie. Après cette délibération des pasteurs, le conseil prononça « la peine du feu, mais le coupable dut être étranglé auparavant. »

Antoine subit son supplice avec courage, en criant : « Vive le Dieu d'Israël ! » — Son âme, écrivaient ses bourreaux dans leurs registres, en mêlant les expressions bibliques aux formules atroces de l'inquisition, son âme dut subir un plus grand supplice, à moins

[1] Ils auraient dû dire : *Surtout.*

Digitized by Google

que, par une miséricorde infinie, Dieu n'ait voulu faire triompher ses grandes compassions au dernier moment de sa vie; mais ce mystère est le secret de l'Eternel. Pour nous, notre devoir est de montrer que Dieu ne laisse point impunis ceux qui, par curiosité audacieuse, scrutent les mystères. « Celui qui voudra scruter la majesté de Dieu sera opprimé par *sa gloire*[1]. »

Ce procès était heureusement le dernier effort du fanatisme sur la libre terre de Genève[2]. Dès lors, les véritables principes de la réformation triomphèrent complétement. Les Genevois abandonnèrent à l'Eglise romaine des rigueurs qui sont la conséquence inévitable de sa théologie, et qu'elle ne pourrait abdiquer sans se suicider, ainsi que l'Italien Muzzarelli l'a très-bien prouvé dans une dissertation très-curieuse *sur la tolérance*[3] dirigée contre un ouvrage d'un évêque français nommé Duvoisin.

Aussi, tandis que les pays protestants, l'Angleterre, la Suisse[4], les Etats-Unis, la Hollande[5], ont complé-

[1] *Sa gloire* signifie ici le glaive de la loi, car l'homme a eu toujours la pensée criminelle et insensée de *venger* l'Éternel.

[2] Pour tout ce qui regarde l'histoire de l'intolérance dans la ville de Calvin, nous avons bien des fois consulté le remarquable ouvrage de M. GABEREL, *Histoire de l'Église de Genève*, livre plein de faits et composé d'après les sources originales.

[3] Cette dissertation a été traduite en français.

[4] Les réformés non-seulement sont les plus nombreux, mais y dominent par leur influence, leurs lumières et leur énergie.

[5] Je ferai sur ce pays la même remarque que sur la Suisse.

Digitized by Google

tement adopté la liberté de conscience, qui est une des plus glorieuses conquêtes de la réformation, le catholicisme reste fidèle[1] au principe de la persécution.

En Autriche, le concordat conclu avec Rome par François-Joseph anéantit toute liberté religieuse, littéraire et scientifique. Il ne permet même pas d'attaquer la *liturgie* catholique. Ainsi, tout chrétien qui n'approuverait pas le fétichisme de Rome et qui oserait l'écrire, s'exposera infailliblement à la colère du César de Vienne[2]!

En Portugal et en Espagne, l'inquisition n'exerce plus sans doute sa sanglante juridiction; mais tout culte dissident est prohibé, et encore les évêques se plaignent chaque jour, en termes violents, de la *coupable tolérance* des lois pour les hérétiques. Quelques hommes éclairés commencent à s'indigner pourtant du joug de fer qui pèse sur la péninsule, et un orateur des Cortès disait récemment à Madrid :

« Je suis né catholique, et j'espère mourir dans cette croyance, mais si le protestantisme consiste à

[1] Dans des lettres ultramontaines sur la Suisse, M. L. DE GAILLARD n'a pas craint de dire qu'on ne citerait pas dans le monde une seule commune catholique où règnent des lois favorables à l'intolérance. C'est ainsi qu'on écrit l'histoire !

[2] Je n'insiste pas sur ce point, chacun sait qu'en Autriche il ne peut exister aucune espèce de liberté. L'*Indépendance belge*, dans une série d'articles fort remarqués en Europe, a montré toutes les conséquences du concordat austro-romain.

Digitized by Google

protester énergiquement contre les vices nombreux, les excès inouïs, l'égoïsme coupable, la fourberie scandaleuse, l'insigne mauvaise foi, l'audacieuse résistance aux lois, la fatale et mortelle influence de la cour de Rome sur la chrétienté, l'abus du pouvoir, l'injuste et illégale intrusion de cette cour dans les droits et priviléges des nations et des monarques, si le protestantisme consiste à flétrir la désobéissance éhontée et criminelle aux autorités constituées, prêchée sans cesse, *mais aujourd'hui avec plus de scandale que jamais*, par un grand nombre d'ecclésiastiques, je déclare alors hautement que je suis protestant[1]. »

Si M. Batlès et quelques hommes généreux peuvent réclamer contre des abus qui révoltent le monde chrétien, ils ne parviendraient pas à obtenir pour un membre de l'Eglise orientale ou de l'Eglise protestante le droit de célébrer son culte sur un sol qui a la prétention d'être libre. Etrange liberté que celle des pays soumis au pape!

La Toscane s'est signalée dans ces derniers temps par son zèle contre les adversaires des superstitions romaines. La liste des victimes de cet odieux gouvernement serait déjà longue. Il suffit de citer les noms du comte Guicciardini et de ses compagnons, de Savi, de Byche, de Madiai, de Manelli, de Fantoni, de Pas-

[1] *Indépendance belge*, correspondance de Madrid, du 24 février 1856.

Digitized by Google

quale, de Casacci, de Guarducci, victimes bien connues de son intolérance.

On sait quel esprit domine à Rome et à Naples. Là règnent des prêtres-bourreaux ou des bourreaux, vils instruments des prêtres. Ces gouvernements ne se soutiennent, du reste, qu'avec l'appui de l'étranger. Le trône de Naples est défendu par des baïonnettes mercenaires. Quant à Rome, le jour où les princes absolus y laisseraient le pape livré à ses propres ressources, le peuple romain ne supporterait pas vingt-quatre heures ce pouvoir souillé de sang et d'infamies. Tout le monde en convient.

Dans l'Amérique du Sud, les républiques catholiques de Buenos-Ayres, de l'Amérique centrale, de Bolivie, du Chili, de l'Equateur, du Paraguay, du Pérou, de l'Uruguay, du Mexique, etc., ne tolèrent d'autre culte que le culte romain[1].

En France, la liberté religieuse existe... mais plus de nom que de fait. On a vu fermer des églises et des écoles protestantes sous prétexte qu'elles appartiennent à des communions que l'Etat n'a pas reconnues. Quelques écrivains réformés ont même été condamnés pour avoir *insulté* dans leurs écrits « la religion de la majorité, » tandis que les pamphlétaires du clergé n'ont

[1] Jamais, dans aucun pays, il n'a plus approché du fétichisme.— Voyez les curieux détails tirés des voyageurs par Napoléon ROUSSEL, *Les nations catholiques et les nations protestantes.*

Digitized by Google

jamais vu entraver leur grossière polémique. Cependant les apologistes du catholicisme se plaignent amèrement du peu de ferveur religieuse qui règne en France! Comme leurs confrères de Belgique, ils réclament à grands cris un concordat autrichien et des lois draconiennes [1]. La faible résistance qu'ils trouvent à leurs projets les indigne assez pour refuser à leur nation le titre de peuple chrétien. « La France est depuis cent ans voltairienne, et depuis trente ans hégelienne, elle est impie, non qu'elle soit catholique, mais parce qu'elle n'est pas catholique [2]. »

Qu'on juge maintenant de l'exactitude des défenseurs de l'Eglise romaine, quand on entend parler ainsi un des plus consciencieux : « Dans LA PLUPART des pays protestants, les catholiques en sont encore, à l'heure qu'il est, à attendre un édit de Nantes !!![3] »

. . . . Risum teneatis, amici !

Si M. Nicolas avait voulu quitter le terrain vague

[1] Voir les excellents articles de MM. DE SACY et ALLOURY dans les *Débats* des premiers mois de 1856. — Ces articles étaient dirigés contre l'*Univers*.

[2] A. NICOLAS, *Du protestantisme*. — M. le professeur LECERF a donné une savante réfutation de ce livre étrange dans un ouvrage très-modéré, intitulé: *Le protestantisme et la société*. Paris, 1853.

[3] A. NICOLAS, *Du Protestantisme*, 480.

Digitized by Google

des déclamations, il aurait pu parler de la Suède, qui, gouvernée par un prince de sang français, fait honte à la réforme par son absurde législation religieuse. Dans un État dont les traditions libérales sont pourtant si anciennes, dans un État qui n'a jamais subi la domination aristocratique, un luthérien ne peut prendre part aux cérémonies d'un autre culte sans payer une amende de dix dollars ; la tentative de le faire changer de religion est punie d'une amende de cent dollars, et du bannissement si elle réussit. La Suède est la Toscane du protestantisme. Mais ce qui est dans les sociétés catholiques un fait à peu près général (car on ne peut guère excepter que quelques petits pays, — dont quelques-uns sont excommuniés, — la Belgique, la Bavière, la Sardaigne, les républiques de la Nouvelle-Grenade et de Vénézuéla), est dans les contrées protestantes un fait tellement exceptionnel, qu'on peut affirmer sans crainte que la législation suédoise ne résistera pas longtemps au véritable esprit de la réformation.

Le principe de la liberté religieuse triomphe donc universellement parmi les protestants. En faut-il conclure que la réforme soit à l'abri de tous les dangers? Assurément non. J'en vois un grave dans la tendance de certaines intelligences, et même de certaines écoles au fatalisme, auquel les réformateurs du seizième siècle se sont montrés beaucoup trop favorables. Tout membre

Digitized by Google

de notre Église éprouvera un profond étonnement en voyant applaudir à des professions de foi telles que celles-ci : « Puisque le salut éternel provient uniquement du mérite et de la mort de Jésus-Christ, le mérite de nos œuvres n'est que *folie*, pour ne pas dire *téméraire impiété*. » Il ne sera pas moins surpris quand on lui dira que c'est une hérésie pélagienne « de s'imaginer que l'homme peut et doit, par de bonnes œuvres, se rendre digne de la grâce[1]. »

Au lieu de ces formules pleines de piéges, copiées dans Augustin, dans Prosper, dans Gerson, dans Calvin, dans Jansénius, dans Quesnel, formules qui peuvent fournir tant d'excuses au quiétisme fataliste, ne vaudrait-il pas mieux en revenir aux antiques doctrines de l'Église orientale, qui concilient si bien l'Évangile avec les exigences légitimes de la raison humaine ? On ne reprochera pas aux hommes qui ont tant combattu et tant souffert pour faire triompher le christianisme dans le monde, de méconnaître les droits de la foi. Mais on ne trouvera jamais dans un Clément d'Alexandrie, dans un Justin philosophe et martyr, dans un Basile, dans un Chrysostôme, les périlleuses exagérations de cette théologie africaine, que l'évêque d'Hippone a popularisée en Occident. Au lieu de prêter l'oreille à ces docteurs subtils du fatalisme, j'aime

[1] On trouvera différentes formules de cette doctrine dans LECERF, *Le protestantisme*, 60, 61, 87.—MERLE D'AUBIGNÉ, *La Réformation*.

Digitized by Google

mieux entendre le célèbre promoteur du *Réveil* parler le langage de nos vieux et vénérables docteurs. « Nous déclarons continuellement... que la foi elle-même, la foi chrétienne, *n'est que la servante de la charité* (the handmaid of love). — Quelque glorieuse et honorable qu'elle soit, elle n'est pas la fin du commandement. Dieu a réservé cet honneur à la charité *seule*. La charité est la fin, la seule fin de toutes les dispensations de Dieu, depuis le commencement du monde jusqu'à la consommation de toutes choses[1]. »

Ainsi raisonnaient les Pères de l'Eglise d'Orient, quand ils parlaient des rapports de la foi et des œuvres. Quant à la question de la prédestination, la science approfondie qu'ils avaient du Nouveau Testament, écrit dans leur langue, les a préservés de tous les sophismes ténébreux que les Occidentaux ont pris trop souvent pour une profonde théologie. Ils comprenaient beaucoup mieux, je le pense, le grec des apôtres que l'africain Augustin, l'aquitain Prosper et le français Gerson. D'ailleurs, nourris de la science des anciens, héritiers du savoir d'Athènes et d'Alexandrie, ils se seraient bien gardés d'appliquer à Dieu l'idée purement humaine de prévision. Dieu *voit*, — il ne *prévoit* pas. Comment donc peut-on croire qu'il prédestine une de ses créatures à la damnation avant d'avoir *pré-*

[1] Jean WESLEY, *Sermons*.

Digitized by Google

vu ses crimes, et à la gloire, avant d'avoir *prévu* ses vertus ? La *vue* des mérites et la *prédestination* à la félicité éternelle sont en lui deux actes inséparables. Augustin, élevé à l'école des rhéteurs, a voulu les distinguer et attribuer à saint Paul ses étranges conceptions.

Si le grand apôtre parle de l'*inutilité* des œuvres, nos docteurs ont bien vu qu'il avait en vue les égarements du pharisaïsme et sa confiance insensée en des *œuvres légales*, séparées de toute foi sincère et de tout véritable amour, comme les pratiquent les catholiques de Naples ou de Mexico. — Condamner de telles œuvres, est-ce déclarer *inutiles* les dévouements et les sacrifices sublimes de la charité chrétienne ? Si on était tenté de le croire qu'on lise l'admirable éloge qu'en fait saint Jacques[1] et dans saint Paul lui-même un magnifique passage, justement célèbre, sur les grandeurs de la charité[2].

L'ignorance de la langue grecque a contribué surtout à la popularité des erreurs que je viens de signaler, et qui sont loin d'avoir perdu leur funeste influence sur les esprits. Voilà ce qui explique comment les plus anciens et les plus profonds commentateurs de

[1] JACQUES, *Épître catholique*, II. — Je ne cite qu'une phrase de ce fameux passage suffisant seul pour détruire les hypothèses de Luther et de Calvin : Τί τὸ ὄφελος, ἀδελφοί μου, ἐὰν πίστιν λέγῃ τις ἔχειν, ἔργα δὲ μὴ ἔχῃ ; μὴ δύναται ἡ πίστις σῶσαι αὐτόν.

[2] PAUL, *Ire Épître aux Corinthiens*, IV.

Digitized by Google

l'Évangile ont été presque complétement oubliés. On leur a préféré des docteurs sans mesure, venus des pays barbares, des Africains, des Gaulois, des Sarmates, les Tertullien, les Augustin, les Prosper, les Jérôme.

Telle a été en grande partie la cause des égarements du monde occidental. De là l'enthousiasme pour un mysticisme dangereux qui énerve les âmes quand il ne les corrompt pas. L'Église réformée a, dans plusieurs contrées, répudié ce funeste héritage de Rome. Qu'elle achève de s'en débarrasser complétement. Qu'on cesse de voir dans son sein des convulsions nerveuses prises pour des inspirations de l'Esprit saint, et des spectacles tels que celui dont parle un journal suisse : « Il n'est pas de folies que n'entreprennent les voyants. Ils étaient entrés dernièrement dans l'église de Buchs[1] en criant à tue-tête que le Seigneur leur était apparu ; le tribunal de Regensberg les a condamnés à deux semaines de prison pour ce fait... Il aurait dû plutôt les faire conduire à l'hôpital ; ces absurdités font rire ceux qui les lisent dans les livres du moyen âge, mais elles excitent la pitié quand on songe qu'elles ont lieu en Suisse dans le milieu du dix-neuvième siècle[2]. »

Sans être aussi étranges que les faits dont nous venons de parler, les *camp meetings* de l'Amérique du

[1] Canton de Zurich.

[2] L'*Indépendant* de Neuchâtel, 11 janvier 1856.

Digitized by Google

Nord ne sont-ils pas des spectacles par trop excentriques ? « Ce n'était qu'hier encore qu'un journal de New-York, qui résumait dans une page lugubre les attentats, les malheurs, auxquels l'esprit de superstition[1] avait donné naissance dans ces derniers mois, racontait l'histoire de ce misérable vieillard égorgé pour hâter l'approche du *millénium*[2]. » Je sais bien que les Occidentaux, catholiques et protestants, cèdent volontiers à l'envie de se moquer de nos traditions populaires. Le sujet est assurément riche ; mais si un Grec ou un Roumain voulait recueillir toutes les extravagances inventées par le mysticisme occidental, même dans les contrées qui marchent à la tête de la civilisation, n'écrirait-il pas un livre fort attristant pour la sagesse humaine ? Avant d'avoir compris toute la simplicité sublime de l'Évangile, les peuples ont encore bien des progrès à accomplir. Tant de pouvoirs sont intéressés à les maintenir dans l'ignorance et dans la superstition !

L'Église orientale, qui a su résister aux influences d'une théologie fataliste, n'a pas montré la même énergie quand le monachisme, né sur les bords de l'Indus[3], a fait irruption dans la société chrétienne.

[1] Dont Joseph DE MAISTRE fait l'éloge dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

[2] Émile MONTÉGUT, *Du Mormonisme* dans la *Revue des Deux Mondes*, 19 février 1856.

[3] Voy. BOCHINGER, *La vie contemplative chez les Hindous*.

Digitized by Google

Il y a causé des maux qu'on ne saurait assez déplorer. L'Église romaine a reçu ce triste présent de la main des Jérôme et des Augustin. L'Eglise réformée est la seule qui se soit préservée de ce fléau, du moins en théorie. Les réformateurs du seizième siècle se prononcèrent avec vigueur et unanimité contre les institutions monastiques. N'auraient-ils rendu que ce service au genre humain, ils mériteraient par là l'admiration et la sympathie de toutes les âmes qui mettent l'Évangile au-dessus de l'intérêt des sectes. En effet, si après avoir proclamé les idées les plus libérales et les plus évangéliques, vous laissez les multitudes livrées à l'action occulte, habile et persévérante des couvents, vous verrez insensiblement renaître tous les abus et toutes les erreurs. C'est ce qui est arrivé en France après la mémorable révolution de 1789, qui semblait assurer l'émancipation définitive de la nation. Les Bourbons, en rouvrant les portes de la France aux corporations monastiques après la chute de Napoléon, ont préparé le triomphe des principes ultramontains, dont s'étonne aujourd'hui la légèreté française. Qu'on leur abandonne les jeunes générations encore quelque temps, et nous verrons bientôt la patrie de Mirabeau, de Paul-Louis Courier et de Béranger, grâce à quelque concordat imité de l'Autriche, passer comme Vienne, Naples, Milan, Lisbonne, Madrid, Parme et Florence sous le joug de la censure monacale.

Digitized by Google

Les pays protestants eux-mêmes sont exposés par leur tolérance aux intrigues des révérends Pères. Ils entretiennent en Hollande une agitation permanente ; dans la Grande-Bretagne, l'Irlande est pour eux une espèce de Vendée d'où ils menacent la liberté de conscience du royaume uni ; en Prusse, ils sont admirablement organisés dans la province rhénane et dans le duché de Posen, aux deux extrémités de la monarchie ; ils ont été assez puissants pour faire à la Confédération helvétique une guerre célèbre qui les a si peu ruinés qu'on évalue à douze millions les seuls biens du couvent d'Einsiedeln ; aux États-Unis, l'émigration irlandaise et l'annexion des provinces hispano-mexicaines leur permettra d'exercer une influence déplorable sur les destinées de l'Union. Qui sait si, au milieu des luttes fréquentes des partis, ils n'organiseront pas un jour avec la persévérance cauteleuse qui les caractérise un Sonderbund américain ?

Mais je ne me propose pas de reproduire ici des considérations que j'ai essayé de développer en écrivant *La vie monastique dans l'Église orientale*. Je veux m'occuper uniquement de la résurrection des institutions monastiques au sein du protestantisme. Rien n'est vivace comme l'esprit qui produit ces institutions, rien n'est aussi habile à revêtir les formes les plus propres à se faire accepter. Ce phénomène peut être constaté dans les Eglises réformées d'Angleterre,

Digitized by Google

d'Allemagne, de France et de Suisse. Les corporations monastiques s'y sont plus ou moins complétement développées, selon que le protestantisme s'y rapprochait de l'organisation romaine ou s'en écartait.

En Angleterre, où le principe catholique et le principe de la réformation ont fait une espèce de compromis, le puséisme[1], ce catholicisme bâtard, n'a pas eu de peine à reconstituer les couvents. Un des prélats les plus haut placés de l'Église anglicane disait, en parlant des besoins de cette Église : « *Quelque chose d'analogue au système monastique de l'Église romaine doit y être appliqué*[2]. » — L'université de Cambridge, dans sa conférence d'histoire, s'exprimait encore plus franchement : « La suppression des monastères par Henri VIII a été un cruel malheur pour le pays ; les circonstances actuelles exigent impérieusement le rétablissement d'institutions analogues parmi nous[3]. »

Miss Sellon s'est chargée de réaliser ces désirs en fondant l'ordre religieux des *Sisters of Mercy*[4]. Un ecclésiastique protestant, le R. James Spurell, a, dans une curieuse publication, *Miss Sellon and the sisters*

[1] La secte du docteur Pusey.

[2] Paroles de l'évêque de Londres. — *Hospitals and Sisterhoods*. Londres, Murray, 1854.

[3] Arrêté de 1846.

[4] Voir pour l'étude de cet ordre *The christian Times*, numéros 27, 28, 29, de 1849.

Digitized by Google

of Mercy[1], jeté une vive lumière sur le caractère de cette congrégation. Ces détails lui ont été fournis par une jeune miss sortie du couvent et délivrée de l'influence de l'abbesse.

La corporation de la *Mercy* est composée de trois catégories. La première, celle du sacré cœur (souvenir de Marie Alacoque) a pour symbole un triangle avec un cœur percé d'une flèche; la seconde, qui emprunte son nom au Saint-Esprit, un triangle qui porte une croix avec une colombe; la troisième, un triangle avec un crucifix.

Les règles principales sont essentiellement monastiques. L'obéissance est ainsi prescrite: « Vous qui avez consacré à Dieu *votre jugement* et votre volonté, vous devez croître dans la soumission que vous avez professée. » Comme *Dieu* veut dire l'abbesse, on parle avec emphase de la soumission que les sœurs sont obligées d'avoir pour elle: « Vous devez toujours vous adresser à la *mère*[2] spirituelle, lui obéir avec un *saint amour*[3], bannissant de votre esprit toute question sur la sagesse de l'ordre que vous recevrez. » — M. Spurell, après avoir cité d'autres passages tout aussi clairs, fait remarquer, avec beaucoup

[1] Londres 1852.

[2] On se rappelle *Vert-Vert*:

Et notre *mère*, et votre directeur.

[3] Quel jargon!

Digitized by Google

de raison, que la supérieure a bien soin d'identifier son autorité avec celle de Dieu. Aussi, Miss Sellon disait-elle à miss*** : « *Quand vous m'entendrez, vous devez penser que vous entendez la voix de Christ!* » — Ce blasphème est le point de départ de la théorie de l'obéissance passive du monachisme, qui doit aboutir logiquement au *fustis ac cadaver* du jésuitisme.

Le célibat est de rigueur, seulement on n'a pas encore osé l'imposer par un vœu perpétuel. Mais on sait que ce vœu n'inspire aucune antipathie aux théologiens puséistes.

Vient ensuite la règle relative à la pauvreté. La sœur « ne demandera, ni n'acceptera *rien* sans permission. » Mais si la sœur ne possède pas, en revanche *l'ordre possède!*

Quant aux pratiques religieuses, elles sont complétement romaines. On se confesse dans l'institution de Devonport. Une des sœurs reçut un jour pour pénitence de faire le signe de la croix *avec la langue*, sur le plancher de l'oratoire. Ne sont-ce pas là les puérilités des couvents orientaux ou latins? La lecture favorite des nonnes protestantes de Devonport est l'*Imitation de Jésus-Christ*, mise presque sur la même ligne que la Bible par les mystiques réformés, « ce livre, qu'*ils lui préfèrent souvent* dans leurs dévotions journalières, ce livre, qu'une villageoise appelait éloquemment « un livre de tristesse, » par opposition

Digitized by Google

aux saintes Ecritures, qui étaient pour elle « un livre de joie [1]. » L'auteur du *Mariage au point de vue chrétien* ne nous paraît pas trop sévère pour un ouvrage qui consacre le funeste quiétisme des moines, sous prétexte de les détacher du monde et de la vie.

M. Spurell ne se contente pas d'étudier les constitutions du nouvel ordre, il fait, avec beaucoup d'impartialité, l'énumération des œuvres charitables dont il s'occupe. Les réflexions qu'il présente sur ce sujet ont beaucoup de portée, et s'appliquent admirablement à tous les établissements analogues, romains, orientaux et protestants. Il dit que toutes ces œuvres, excellentes en elles-mêmes, ne doivent pas être séparées du *système de l'ordre*; car l'esprit de la corporation lui imprime nécessairement son faux caractère. Elles servent à étayer des institutions funestes, à séduire le public qui accorde à la corporation un appui qu'il refuserait s'il voyait bien les véritables tendances de ces associations qui, répandant l'erreur avec leurs aumônes, ne peuvent être une bénédiction pour un pays.

Dans l'Allemagne protestante, le principe monastique n'a pas mis autant de franchise dans ses manifestations. Il n'est pourtant pas difficile d'en retrouver les inconvénients essentiels à Kaiserwerth et à Duis-

[1] Mme la comtesse A. DE GASPARIN, *Des corporations monastiques au sein du protestantisme*, I, 173.

Digitized by Google

bourg. Kaiserwerth nous intéresse particulièrement, non-seulement parce que cet établissement a couvert de ses ramifications les pays protestants, mais parce qu'il a fondé des succursales dans le canton de Bâle-Ville, à Richen [1], et dans le canton de Saint-Gall [2]. Apprécier Kaiserwerth, c'est donc se rendre compte des tendances de Richen.

Nous trouvons à Kaiserwerth, fondé par M. Fliedner, le célibat, l'obéissance monastique, le renoncement au salaire, absolument comme à Devonport. D'après l'article cinquième des constitutions, on ne reçoit que des jeunes filles ou des veuves. M. Fliedner parlant d'une sœur morte, se sert des expressions que pourrait employer un jésuite ou un dominicain : « Oui, elle était une de ces vierges qui suivent l'agneau partout où il va. » L'article sixième suppose, ainsi que tout l'ensemble des règlements, la gratuité du service des diaconesses. Comment, d'ailleurs, parler d'un vil salaire dans un état aussi angélique? « Quel *honneur* vous appartient, dit M. Fliedner à ses sœurs, c'est au Seigneur des seigneurs que vous *vous consacrez* comme *ses servantes*. » — « Les autres chrétiens, ajoute Mme la comtesse de Gasparin, se consacrent dans une certaine mesure, c'est la masse des croyants,

[1] Voir *Semaine religieuse*, 17 décembre 1853.

[2] Voir Mme la comtesse A. DE GASPARIN, *Des corporations monastiques*, I, 39.

Digitized by Google

c'est la plèbe. Mais la sœur! Par une humilité plus effective, par un abandon plus absolu d'elle-même, par ce fait qu'elle donne à Dieu des choses qu'il ne lui avait point demandées, elle s'élève souverainement. Celle-là est par excellence la *servante de Jésus*; à celle-là un honneur à part, et pour qu'elle ne s'y trompe pas, on lui répétera à satiété, — tout en l'exhortant à s'abaisser dans sa propre pensée, — on lui répétera vivante : qu'elle est la *fille de Sion*, morte qu'elle est *une des cent quarante-quatre immaculées*, qui suivent le Seigneur Jésus quelque part qu'il aille[1]. »

Faut-il s'étonner, avec de pareilles théories, que M. Fliedner ait adopté pour la *consécration des sœurs*, les rites catholiques des professions religieuses? Quand les diaconesses de Kaiserwerth s'établissent à Berlin, leur installation se fait avec pompe, en présence du roi, des ministres et de la cour. L'évêque Neander consacre M. Schultz comme chapelain de l'établissement. Les sœurs et la supérieure se placent devant l'autel. L'évêque leur adresse une allocution sur leurs obligations, et elles reçoivent à genoux *la consécration*, par l'imposition des mains. Quatre ans après cette cérémonie, on lisait dans le *Journal des Débats*[2] : « L'ordre des diaconesses a célébré hier le quatrième

[1] Madame A. DE GASPARIN, *Des corporations monastiques*.
[2] *Débats* du 15 octobre 1851.

Digitized by Google

anniversaire de sa fondation... La solennité s'est terminée par la collation de la *dignité* du diaconat à quatre *novices*, qui ont reçu à l'autel la *bénédiction* de la supérieure, et ont été immédiatement revêtues du *costume* de diaconesses. » Ne se croirait-on pas à Madrid ou à Naples plutôt qu'à Berlin?

L'institution monastique fondée à Echallens, dans le canton de Vaud, et transférée à Saint-Loup, présente les mêmes traits, mais moins caractérisés qu'à Devonport et à Kaiserwerth, le protestantisme helvétique étant plus éloigné de Rome que celui de Cranmer et de Luther.

La pauvreté est supposée par la constitution suivante : « L'établissement pourvoit à l'entretien des *sœurs*, ne leur alloue aucune rétribution en argent, et leur offre une retraite dans son sein. » — Voyons ce qui regarde l'obéissance : « Aussi longtemps qu'une *sœur* fait partie de la corporation, elle demeure sous l'autorité du directeur et de la directrice. » Si l'on disait à M. le pasteur Germond qu'il rentre dans la voie de l'Eglise romaine, on lui ferait probablement un grand plaisir. N'a-t-il pas écrit ces lignes étranges : « Il faut convenir que si nous avions su choisir le rôle le plus facile, nous laissions en échange *le plus beau* aux catholiques? » S'il en est ainsi, si l'idéal est dans les couvents de Rome, que faites-vous donc dans l'Église réformée? Je ne m'étonne plus si ailleurs

Digitized by Google

M. Germond appelle cette Église « une société religieuse imprégnée d'orgueil spirituel, d'amour de l'indépendance, d'esprit de contestation et de dispute. » M. Germond trouverait certainement plus de docilité, moins de discussions et d'indépendance à Palerme, à Naples et à Florence. Là règne l'unité dans le despotisme.

Le célibat existe à Saint-Loup comme à Devonport. M. Germond engage les personnes qui auraient renoncé à se marier, « à se faire les sœurs des malheureux pour l'amour du Sauveur. »

Du reste, tous ces sacrifices sont nécessaires pour arriver à la *vie angélique* du monachisme : « J'imagine, dit assez naïvement M. Germond, que si un ange avait à choisir entre tous les emplois de la terre, il n'en choisirait pas d'autre que celui-là. » — « Voilà donc, s'écrie avec une généreuse indignation, Mme de Gasparin, ce que nous, protestants, nous avons de mieux à présenter aux catholiques romains, voilà ce que retrouveront tout d'abord chez nous ces nobles convertis, qui passent des ténèbres de l'esprit monastique à la lumière de l'esprit évangélique ! Au lieu de leur montrer le dévouement spontané, la charité comme l'ont pratiquée et Jésus et les apôtres et les saintes femmes, nous courons au-devant d'eux avec nos ordres conventuels : « Voyez, frères, nous en « avons aussi, comme on en a à Rome... Rome n'a

Digitized by Google

« pas tout à fait tort quand elle organise le célibat, « l'obéissance, la pauvreté ; ne vous hâtez pas de la « condamner ; vous iriez un peu trop loin ; prenez « garde que l'esprit de la réforme ne vous en- « traîne[1] !... »

Nous avons dit avec une complète franchise notre opinion sur l'état du protestantisme en Suisse. Sans appartenir à cette Église, nous nous intéressons du fond du cœur à ses efforts généreux pour faire prévaloir en Occident le grand principe oriental, « l'indépendance des chrétiens de toute domination d'origine humaine. » Nous ne nous sommes pas occupée de ses divisions intérieures. Les deux principales sont dans la Confédération « l'Église nationale, » plus ou moins unie au gouvernement des cantons[2], et « l'Église libre, » que ses adversaires nomment le méthodisme, et qui se donne souvent à elle-même le nom un peu singulier de *Réveil*. Devant un ennemi comme l'Église romaine, qui dispose de ressources immenses, d'une hiérarchie fortement organisée, qui a pour lui l'appui des gouvernements absolus[3], ces divisions

[1] Madame DE GASPARIN, *Des corporations monastiques*, — Suisse, Saint-Loup. — L'ouvrage de Mme de Gasparin est un vaste tableau auquel nous renvoyons nos lecteurs. Nous n'avons pu reproduire que quelques traits significatifs.

[2] Voy. le professeur CHERBULIEZ, *De la démocratie en Suisse*.

[3] M. Cherbuliez énumère et apprécie ces ressources immenses avec une rare sagacité dans la *Démocratie en Suisse*.

Digitized by Google

n'ouvrent-elles pas à l'ennemi commun une porte qu'il eût été prudent de laisser fermée? N'y a-t-il pas aussi quelque danger à reprendre au catholicisme des théories mystiques capables d'énerver les âmes? « La vraie manière de vaincre le catholicisme, dit un théologien protestant distingué, c'est de lui ressembler le moins possible, c'est de rejeter le bagage qu'il nous a laissé. En effet, il est fort extérieurement, par les ressources matérielles, mais il est faible par les principes : c'est par là qu'il périt. Notre force, à nous, est donc de développer les principes anti-catholiques, et il y a beaucoup à faire dans ce sens[1]. »

S'il se trouve parmi les protestants de la Suisse des personnes qui acceptent , sans s'en douter, les idées de l'Église romaine, il existe sur le territoire de la Confédération non-seulement des individus, mais des cantons entiers qui reconnaissent explicitement comme leur foi les dogmes de cette Église. C'est là un immense danger pour un État démocratique. En effet, les intérêts de Rome et ceux de la monarchie absolue sont identifiés depuis longtemps. Ceux qui prétendent appartenir à Rome et aimer en même temps les idées libérales abdiquent implicitement le principe catholique. Si l'on veut se faire une juste notion de ce principe, ce n'est pas en France qu'il faut l'étudier. Les grands

[1] E. de Pressensé, *Du Catholicisme en France.*

Digitized by Google

hommes de ce pays, Gerson, Bossuet, Pascal, Arnauld, Nicole, Racine, Descartes, ses évêques les plus savants, de Bausset, La Lucerne, Duvoisin, Frayssinous, Affre, ont toujours été considérés par les papes comme des hérétiques. Les écrivains de l'*Univers* ont raison de leur refuser le titre de catholiques-romains; car ils tendaient tous à détruire l'essence même du système de Rome, le dogme de la papauté infaillible, et ils essayaient de se rapprocher plus ou moins de la constitution de l'Église d'Orient dans laquelle tout se décide par l'autorité des évêques. Il faut donc se garder de parler sérieusement du titre de « fille aînée de l'Église romaine» que la France semble avoir pris par ironie. Ce titre conviendrait beaucoup mieux à l'Espagne de Philippe II qu'à la patrie de Louis XIV, de Bossuet, de Pascal et de Napoléon. Le vainqueur de Marengo, malgré son penchant pour les institutions antilibérales, préparait à Pie VII [1] une situation très-inférieure à celle que Louis XIV voulait bien accorder à l'évêque de Rome.

Le grand roi bravait sans doute le pontife jusque dans sa capitale [2], mais il n'allait pas jusqu'à l'enfermer à Fontainebleau. Les Bourbons de la branche aînée, en succédant à l'empire, n'abjurèrent pas l'indé-

[1] Voir ARLAUD DE MONTOR, *Histoire de Pie VII.*

[2] Voir Léopold RANKE, *Les princes et les peuples au XVI*me *et au XVII*me *siècle.*

Digitized by Google

pendance gallicane. Louis XVIII, prince très-éclairé, n'y était guère porté, et Charles X, malgré son dévouement aux jésuites, ne l'aurait pas osé. Quant à Louis-Philippe, il connaissait trop bien les besoins de son siècle pour jamais faire à la cour romaine les honteuses concessions qu'elle vient d'arracher à l'inexpérience et à la faiblesse de François-Joseph.

On a mieux compris, dans les pays du midi, l'essence du romanisme. L'Espagne, l'Italie, le Portugal, l'Amérique méridionale, voilà les véritables pays catholiques-romains. Pour eux, « le Pape et l'Église, c'est tout un. » Telle est la véritable formule de la monarchie absolue. « L'État, c'est moi, » disait Louis XIV. Il paraît, du reste, que les évêques de France se sont décidés à sacrifier la vieille indépendance de leur Église[1], qui, du reste, est découronnée de toutes ses gloires. Avec l'évêque Frayssinous, elle a vu s'éteindre le dernier de ses docteurs. Ses facultés de théologie sont désertes ; ses évêques donnent à chaque instant des preuves d'une incroyable ignorance ; ils font des mandements sur les tables tournantes, sur les miracles de la Salette[2], sur les dangers de la

[1] Voy. E. DE PRESSENSÉ, *Du catholicisme en France.* — Premier signe de décadence, Ultramontanisme.

[2] Il faut lire l'étrange ouvrage du cardinal VILLECOURT, ancien évêque français : *Nouveau récit de l'apparition de la sainte Vierge sur les montagnes des Alpes.* La Rochelle, 1848 ; — les écrits de

Digitized by Google

tolérance et des lumières[1], sur les inondations. Ils ont perdu toute dignité en professant en quelques années les principes politiques les plus contradictoires[2]. Faut-il s'en étonner? Chacun sait en Europe que les distinctions ecclésiastiques ne sont plus que la récompense d'une servile obséquiosité. Il ne reste plus aux évêques de France que d'aller au Vatican baiser les reliques de *saint* Grégoire VII, de *saint* Pie V, du P. Potot et du P. Loriquet[3].—C'est donc avec raison que le gouvernement de cette Église, autrefois si célèbre, a été transféré dans les bureaux de l'*Univers*. Déjà M. Veuillot[4] se pose en successeur de Gerson « le docteur très-chrétien » et de «l'Aigle de Meaux. » Pourquoi pas?

Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.

l'abbé ROUSSELOT. Grenoble, 1851 et 1853, et de l'abbé GOBERT, *Un pèlerinage à la Salette*. Lille, 1854.

[1] E. DE PRESSENSÉ, *Du catholicisme*, troisième signe de décadence, Pauvreté de la littérature catholique.

[2] E. DE PRESSENSÉ, *Du catholicisme*, quatrième signe de décadence, Rôle du catholicisme dans la crise des dernières années.

[3] Voy. les vies des Pères Potot et Loriquet, jésuites, publiées sous ce titre: *Vie du révérend père Potot de la Compagnie de Jésus, ancien avocat au parlement, ancien chef de bataillon, ancien chanoine de Metz*. Paris, 1847.— *Vie du révérend père Loriquet*. Paris, 1845; et *Le révérend père Loriquet, sa vie et ses écrits*. Paris, 1847.

[4] M. Eugène DE MIRECOURT a écrit sa vie.

Digitized by Google

Ainsi les circonstances politiques ont amené en France des résultats que n'eussent jamais osé rêver les successeurs de Clément XIV. L'Eglise romaine se trouve donc maintenant concentrée dans la papauté. Une pareille organisation, on le comprend facilement, ne laisse aux évêques qu'un rôle excessivement modeste. Ils ne sont et n'agissent que « par la grâce du saint-siége apostolique. » On l'a bien vu dans l'espèce de concile qui a eu lieu à Rome[1] à l'occasion du dogme de l'immaculée conception. Les prélats du monde romain, réunis autour du pontife-roi, n'ont été admis ni à délibérer, ni à voter. Ils ont seulement écouté, le front dans la poussière, la voix infaillible du « dieu terrestre[2]. »

Il ne faut donc pas chercher dans l'épiscopat les véritables instruments de la papauté. Les pouvoirs absolus ont horreur des aristocraties. Ils les subissent,

[1] Voir la spirituelle brochure de M. BUNGENER, *Rome à Paris*.

[2] FROISSARD rapporte que les cardinaux de l'antipape Clément VII, dans une lettre adressée à Charles VI, s'exprimaient ainsi : « Comme il n'est qu'un seul Dieu aux cieux, IL NE PEUT Y AVOIR QU'UN SEUL DIEU EN TERRE (FROISSARD, tome, III, f. 147). — Angelus Politianus, haranguant le trop fameux Alexandre VI, lui dit : « Nous nous réjouissons de vous voir monté au-dessus de toutes les choses humaines, ET ÉLEVÉ JUSQU'A LA DIVINITÉ MÊME. » — On voyait dans les rues de Rome les armes d'Alexandre (César Borgia) avec ce distique :

Cæsare magna fuit, nunc Roma est maxima, sextus
Regnat Alexander : ille vir, ISTE DEUS.

Digitized by Google

en les détestant. Rome aussi se défie des évêques, de leur titre de successeurs des apôtres, des souvenirs d'indépendance que ce nom rappelle. Ses agents dévoués sont les nonces et les moines.

Les nonces, choisis parmi les membres du clergé romain, dont tout l'avenir dépend de la bienveillance papale, montrent dans les cours une incontestable habileté diplomatique. Ils sont chargés d'y mettre en pratique la maxime que les évêques de Rome semblent avoir prise pour devise depuis Grégoire Ier : « Divide et impera. » L'unité de la Suisse, où ils ont usurpé les fonctions de métropolitain, n'a pas eu d'ennemis plus acharnés. Les victoires de la Confédération sur le Sonderbund ont, il est vrai, déchiré leur trame. Mais quelle imprudence de leur en laisser renouer les fils? Le décret d'expulsion porté contre les jésuites ne devait pas épargner la nonciature, cet éternel foyer de conspirations.

Les moines rendent encore plus de services au Vatican que les nonces, par le zèle avec lequel ils surveillent et contiennent les évêques. Rome se sert de cette démocratie servile contre l'aristocratie du clergé, comme les Bourbons ont, avant la révolution, employé des mains roturières pour démolir les forteresses des gentilshommes. On n'en finirait pas s'il fallait décrire ces innombrables bataillons, blancs, noirs ou gris. Les plus connus, — nous les nommons par or-

Digitized by Google

dre chronologique, — sont les bénédictins, les franciscains, les dominicains, les jésuites, les frères des écoles chrétiennes, les ligoriens ou rédemptoristes. Ce vaste réseau monacal enlace la société catholique tout entière. Les jésuites, par exemple, agissent principalement sur la noblesse pour les vices de laquelle ils montrent une singulière indulgence[1]. Les franciscains dirigent les multitudes illettrées, et les frères ignorantins les enfants. Tous travaillent au même but et reçoivent une impulsion unique. Le but, c'est le triomphe de l'absolutisme papal; l'impulsion vient du général de l'ordre qui réside toujours à Rome. Soumis à l'action immédiate du pouvoir central, il doit la transmettre jusqu'aux extrémités du monde. Rien ne saurait donner une idée de la puissance d'une semblable organisation, dans laquelle on retrouve, — mais complétement dépouillé de sa noble énergie, — l'esprit politique et dominateur des anciens Romains.

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

S'agit-il de discréditer un homme de cœur et de talent qu'on redoute, de lui créer toutes sortes d'embarras, de remplir sa vie d'épreuves et d'ennuis?—

[1] Voy. PASCAL, *Les Provinciales.* — MICHELET et QUINET, *Les Jésuites.*

Digitized by Google

Un mot parti du cabinet de son éminence le cardinal secrétaire d'Etat, grand vizir de la papauté [1], retentit du Tibre au Mississipi, des steppes de la Pologne aux bords de la mer du Bengale. Faut-il rendre suspects une idée, une institution, un gouvernement? Le R. P. Toussaint écrira quelques lignes dans l'*Univers*, le P. Pancrace en fera autant dans la *Civiltà cattolica*, le P. Boniface dans la *Revue de Dublin*, etc., et vous verrez en quelques jours la même consigne s'exécuter avec un merveilleux ensemble. En effet, depuis quelques années, le monachisme qui, pendant longtemps, avait considéré la presse comme un instrument de Satan, a compris tout le parti que sa hiérarchie puissante lui permettait d'en tirer. Tantôt les moines eux-mêmes, comme à Rome et à Naples, rédigent de leurs mains sacrées les journaux, les revues et les libelles destinés à défendre « la civilisation catholique » contre les Barbares qui osent réclamer la tolérance, la liberté de discussion et les autres abominations de 1789. Tantôt, comme à Paris, à Londres, à Cologne, ils emploient « à combattre le bon combat » des jésuites de robe courte auxquels sont réservés les bénéfices de l'emploi. On leur assure la protection des Révérends Pères de toutes les

[1] RANKE, a fait le premier cette comparaison. Mais les grands vizirs d'Abdul-Medjid sont beaucoup plus libéraux que Monsignor Antonelli.

Digitized by Google

couleurs, de pieuses et riches héritières, et la faveur des gouvernements absolus qui les accablent de pensions et de décorations. Avec ces ressources, ils peuvent sans trop de danger soutenir leurs saintes luttes « contre les incorrigibles ennemis de l'ordre, de la religion et de la société. » C'est ainsi qu'on nomme en style de sacristie tous ceux dont on craint l'énergie et l'esprit, et dont le plus grand crime est de ne pas courber la tête sous le joug de Rome et du despotisme.

On comprend facilement quelle doit être, dans une pareille organisation religieuse, la condition des laïques. L'Eglise réformée, et même l'Eglise orientale, leur ont conservé, selon la volonté de Christ et les traditions apostoliques, une part d'action considérable. Il n'en saurait être ainsi sous le régime absolu de la papauté. On ne paraît les considérer à Rome que comme une ferme dont il faut tirer le meilleur parti possible. Aussi, à combien de moyens honteux n'a-t-on pas recours pour y parvenir! Après avoir enseigné que le sacrifice de la messe est d'un *prix infini*, on ne rougit pas de réclamer, par une grossière contradiction que la cupidité seule peut inspirer, des centaines de messes pour tirer une âme du purgatoire. N'est-ce pas là le dernier degré de l'abaissement? Du reste, on ne devrait pas trop se plaindre si l'Eglise romaine se contentait de vendre ses sacrifices

Digitized by Google

« d'un prix infini. » Elle trafique, hélas! des choses même qu'elle déclare obligatoires, comme les dispenses et les sacrements. On paie un baptême et un mariage comme un billet de spectacle. On a eu cependant la prudence de ne pas mettre d'impôt sur la confession, qui n'attire pas beaucoup les fidèles[1]. Ah! si Christ revenait sur la terre, que dirait-il de tous ces marchands installés de nouveau dans le temple? Lui qui traitait de « voleurs[2] » ceux qui faisaient trafic de vils animaux, comment nommerait-il ceux qui prétendent mettre à prix d'argent, non-seulement les dons de la grâce, mais le sang et la chair du Fils de l'homme? Les prêtres de Rome sont bien les successeurs de ceux qui, au seizième siècle, ont révolté la conscience du monde chrétien par la vente scandaleuse des indulgences[3]. Leur casuel produit, à Paris, cinq millions[4]. Leur rapacité est une des causes qui les rend encore souverainement impopulaires parmi les ouvriers et les paysans. Aussi, qu'on essaie de laisser les peuples du Milanais, des Etats-Romains et de la

[1] Si l'Église orientale n'est pas exempte des mêmes abus, du moins elle laisse aux laïques une part légitime d'influence. Être ruiné et annulé, c'est trop à la fois. (Voy. le catholique BORDAS-DEMOULIN, *Des pouvoirs constitutifs de l'Église.*)

[2] Ἐποιήσατε αὐτὸν σπήλαιον λῃστῶν. (MARC, XI, 18.)

[3] Voy. NÆF, *Histoire de la réformation.* — HOTTINGER, *Huldreich Zwingli.* — MERLE D'AUBIGNÉ, *La réformation.*

[4] Exactement 5,080,000 fr. (Voy. GARNIER ET GUILLAUMIN, *Annuaire de l'économie politique pour 1851.*)

Digitized by Google

France, etc., livrés à leurs propres inspirations, qu'on cesse de les dominer à l'aide d'armées formidables, et l'on verra combien de temps ils garderont leurs cardinaux, leurs prêtres et leurs moines[1] ! Quelle triste condition pourtant, que celle d'un pouvoir spirituel dont le seul appui repose sur les baïonnettes, dont le seul droit est la force brutale !

Si l'Église romaine exploite d'une manière aussi révoltante les fidèles qui acceptent son autorité, elle ne se montre guère plus maternelle pour le clergé inférieur[2]. Ceux qui en douteront, peuvent lire une spirituelle collection, rédigée par un ecclésiastique de Paris, et intitulée *Biographie du clergé contemporain.* Il existe dans la hiérarchie catholique une classe d'ilotes à laquelle les opulents bénéficiaires[3] qui la gouvernent imposent l'ignorance, l'isolement et la dépendance.

Dans la primitive Eglise il n'y avait point de distinction *essentielle* entre les prêtres et les évêques. Jérôme l'atteste de la manière la plus positive[4], et il

[1] Si l'on disait que cette épreuve a été faite en France en 1848, il serait facile de répondre que le clergé s'est sauvé en affectant un ardent républicanisme. (Voy. E. DE PRESSENSÉ, *Du catholicisme en France.*)

[2] On trouvera les plus curieux détails dans la biographie des frères Allignol.

[3] Si l'on veut juger de leurs ressources qu'on lise E. DE PRESSENSÉ *Du catholicisme.* — Forces que le catholicisme tire du budget.

[4] IDEM EST PRESBYTER QUI EPISCOPUS, et antequam diaboli instinctu studia in religione fierent..... communi presbyterorum concilio Ecclesiæ gubernabantur. Indifferenter de episcopo quasi de presby-

Digitized by Google

s'appuie sur l'Ecriture. Il attribue à l'usage et non à l'institution divine la différence de leur condition. L'épiscopat des premiers temps, loin d'être aristocratique, dérivait immédiatement du peuple chrétien. Cyprien et beaucoup d'autres le disent formellement [1]. — Les choses ont bien changé! La prédominance des évêques sur les autres clercs est devenue si excessive dans l'Église romaine, que le clergé inférieur, chargé d'enseigner et de défendre la religion catholique, ne peut lire qu'un nombre fort restreint d'ouvrages, et qu'il lui est impossible d'étudier les objections des adversaires de sa croyance. Ce fait, véritablement extraordinaire, est la conséquence des *règles* trop peu connues de l'*Index*. Ces règles, qui sont un des monuments les plus curieux de l'audace du despotisme spirituel, regardent les simples prêtres comme les fidèles. On défend aux curés de village de lire l'*Histoire de l'Eglise de France* de M. l'abbé Guettée, prêtre du diocèse de Paris, ou le *Cours de droit canon* [2] de M. l'abbé Lequeux, vicaire-général de ce diocèse. Autrement, ils seraient excommuniés!!!

tero est locutus Paulus. (JÉRÔME cité dans MERLE d'AUBIGNÉ, *La réformation.*)

[1] Cyprien écrivant à un évêque de Rome demande trois choses pour que l'autorité d'un évêque soit légitime: Divinum judicium, populi suffragium, et co-episcoporum consensus. (Epist. 55.)

[2] *La Presse* a donné des détails fort curieux sur la mise à l'*Index* de ces ouvrages, écrits par des catholiques qui ont l'imprudence de

Digitized by Google

On conçoit parfaitement le but de cette discipline, digne des plus mauvais jours du Brahmanisme[1]. Si le clergé inférieur pouvait étudier les *Origines de l'Eglise romaine*, de M. Archinard; l'*Histoire de la civilisation*, de M. Guizot; les *Histoires de France*, de MM. Michelet et Henri Martin; l'*Histoire de Marie Stuart*, de M. Mignet; l'*Histoire du concile de Trente* et *Rome à Paris*, de M. Bungener; l'*Histoire de la réformation*, de M. Merle d'Aubigné; la *Conquête d'Angleterre*, de M. Augustin Thierry; *les Nations catholiques et les nations protestantes*, de M. Roussel, et parmi les anciens, les écrits d'Erasme, de Lefèvre d'Etaples, de Calvin, de Zwingli, de Luther, il perdrait beaucoup de son admiration pour MM. les évêques d'Arras et de Poitiers[2], pour MM. Nicolas, Nicolardot, Potot, Veuillot et Loriquet. Il pourrait, comme tant de prêtres illustres du seizième siècle, voir combien est peu solide la base théologique du catholicisme. L'Eglise romaine, comme l'Islamisme, ne peut, sans mourir, s'exposer au grand jour de la discussion. La papauté, avec la sagacité politique qui la caractérise, le comprend très-bien. Elle travaille

blâmer quelques exagérations du despotisme papal. Au temps où nous vivons et de la part de membres du clergé romain, il fallait un courage exceptionnel.

[1] Voy. Benjamin CONSTANT, *De la religion*.

[2] Il a été fait souvent mention de ces prélats dans les *Débats* des premiers mois de 1856.

Digitized by Google

donc laborieusement à détourner, par la menace des peines spirituelles (et temporelles, quand elle le peut[1] sans danger), les nations qui lui sont soumises, d'étudier sérieusement les questions religieuses. Aussi ses défenseurs manifestent-ils, — *dans toutes les occasions où la prudence et l'instinct de conservation le permettent*, — une profonde horreur pour le libre examen, qui conduit nécessairement, selon eux, au déisme, au naturalisme, au panthéisme, à l'athéisme, au socialisme, au communisme, etc., etc[2]. En effet, le libre examen, dont les réformateurs sont les pères, a enfanté *logiquement* Feuerbach, Louis Blanc et Proudhon. Malheureusement, s'il a tant d'inconvénients, l'absence d'examen conduit à la vie stupide des lazzaroni napolitains, des moines espagnols, au fétichisme des républiques hispano-américaines et à la théocratie obscurantiste et sanglante des Etats romains... Vraiment, les catholiques n'ont guère le droit d'être fiers d'avoir proscrit la science! Cela est si vrai, que les hommes qui ont parmi eux conservé quelque sentiment de la dignité humaine, rougissent de leurs amis. Il suffira de citer l'exemple si connu de l'éloquent professeur de la Sorbonne, Ozanam[3] et de l'abbé

[1] Voyez à la fin de l'ouvrage de LECERF, *Le Protestantisme*, une ordonnance vraiment atroce que le clergé obtint de Louis XV. Le roi du Parc-aux-cerfs, était un terrible protecteur de l'Église!....

[2] Voir NICOLAS, *Du protestantisme* et pour l'appréciation LECERF.

[3] Voy. la collection de l'*Ère nouvelle*, dont il fut un des principaux rédacteurs.

Digitized by Google

Rosmini-Serbati, le fondateur célèbre de l'ordre de la charité, l'auteur des *Cinq plaies de l'Eglise*. Je ne veux parler que de ceux dont les noms et les œuvres appartiennent à la postérité.

Cependant la voix des écrivains éminents dont je viens de parler a été étouffée. Les *Cinq plaies de l'Eglise* ont été mises à l'Index, comme le *Discours sur les morts de Vienne*[1], comme l'ouvrage du docteur de Hirscher[2] sur le célibat des prêtres, comme l'*Avenir*, rédigé par MM. de Montalembert, de Lamennais, Lacordaire, de Salinis[3], de Coux, Combalot[4]. Les pouvoirs politiques ont un instinct de conservation qui leur apprend ce qui est vraiment conforme à leurs intérêts. Or, la liberté de discussion et la liberté politique amèneraient nécessairement la chute de l'absolutisme papal. Regardez ce qui est arrivé en France depuis 1789. Combien, dans ce vaste empire, reste-t-il d'hommes éclairés, fidèles aux croyances et aux pratiques de la papauté? On se *laisse* baptiser, marier et enterrer par le clergé. M. Nicolas s'en désole[5], et

[1] Du célèbre VENTURA DE RAULICA, ancien général des clercs réguliers.

[2] Théologien renommé de Fribourg en Brisgau.

[3] Aujourd'hui archevêque très-peu libéral, si on en juge par les extraits de ses mandements cités dans les journaux. O prudence humaine!

[4] Prédicateur célèbre et maintenant absolutiste zélé. O sagesse!

[5] NICOLAS, *Du protestantisme*.

Digitized by Google

convient franchement que tous ceux qui donnent une si grande célébrité à la littérature française, les Lamartine, les Quinet, les Victor Hugo, les Cousin, les Mignet, les Thiers, les Michelet, les Guizot, les Béranger, les G. Sand, etc. sont bien loin du catholicisme.

L'ignorance n'est pas le seul moyen dont on se sert pour maintenir le clergé dans la servitude. On l'isole par le célibat de tout ce qui pourrait lui servir d'appui contre le despotisme de ses maîtres. Je n'insisterai pas sur les inconvénients moraux du célibat. Après Paul-Louis Courier[1] et MM. Michelet[2] et de Sanctis[3] la question est jugée. Aussi je n'en veux parler ici que comme moyen de gouvernement. Le célibat laisse les membres de la hiérarchie inférieure dans un tel isolement qu'ils sont réduits à devenir les instruments flexibles du pouvoir absolu. Le prêtre de village, quand il est, comme dans notre Église, père de famille, tient aux populations qu'il évangélise par les liens les plus intimes et les plus sacrés. Profondément patriote il ne sacrifierait jamais à des subtilités théologiques l'indépendance et la grandeur de la terre natale.

[1] P.-L. Courier, *Réponses aux lettres d'un anonyme.*

[2] Michelet, *Du prêtre, de la femme et de la famille.*

[3] De Sanctis, *Du célibat des prêtres.* — M. de Sanctis, pasteur d'une église réformée à Turin, a autrefois appartenu au clergé de la ville de Rome.

Digitized by Google

Un sacerdoce animé de pareils sentiments se prêterait mal aux projets de l'ultramontanisme. On en a si bien la conviction qu'on essaie de rendre odieux en Occident, par toutes sortes de moyens, le clergé SÉCULIER de notre Eglise. Il suffirait d'étudier les faits avec attention pour n'être pas dupe de cette tactique médiocrement loyale. M. Elias Regnault, qui est assez peu disposé à voir les choses en beau, affirme avec raison que les prêtres forment en Roumanie une des classes les plus dévouées à la patrie[1]. En dirait-on autant du clergé français qui, sous la république, ainsi qu'en 1814 et 1815, faisait ostensiblement des vœux pour l'étranger, et de ces prêtres italiens fidèles auxiliaires de la tyrannie autrichienne?

Pour savoir jusqu'à quel point l'aristocratie cléricale de Rome exploite le clergé inférieur, il faut comparer la condition d'un évêque et celle d'un simple prêtre. En France, où l'épiscopat est moins riche qu'en d'autres pays catholiques, les évêques reçoivent un traitement double de celui des membres du Conseil fédéral qui gouvernent la Suisse, traitement qu'ils augmentent par un habile trafic sur les choses saintes, par exemple, en exploitant les dispenses. Un desservant de village n'a, je crois, que 800 fr. Il est donc obligé de traîner son existence dans l'obs-

[1] E. REGNAULT, *Histoire des provinces danubiennes.*

Digitized by Google

curité s'il ne sait pas tirer parti de la crédulité des paysans. Mais son regard ne doit-il pas être assez réjoui quand il voit se pavaner sous la pourpre et sous les dentelles[1] les successeurs des pauvres bateliers galiléens? Quant à ces fiers prélats, comme ils doivent sourire en répétant ces paroles du symbole de Nicée : « Je crois en l'Eglise apostolique. »

Telle est à peu près l'organisation du catholicisme. Nous pensons qu'elle intéressera les membres de notre Eglise, ces soixante-dix millions de chrétiens, qu'on travaille journellement à séduire en leur faisant les plus brillants portraits des institutions romaines. Qu'ils ne se laissent pas tromper par une pareille tactique. Rien n'est moins idéal vu de près que le système de Rome. On pourrait le définir: « l'exploitation de l'homme par l'homme. » De toutes les communautés chrétiennes, l'Eglise qui usurpe le nom de catholique est celle qui s'éloigne le plus de l'Evangile. C'est une Eglise toute politique. Combien de fois n'y a-t-on pas poussé jusqu'aux dernières limites le mépris des lois de la conscience et de la morale? On vit, par exemple, sous les pontificats de Jean XXIII et d'Alexandre VI, cette société, qui se

[1] Voy. dans F. DE LAMENNAIS, *Affaires de Rome*, de curieux détails sur les toilettes du cardinal de Rohan, archevêque de Besançon. — Voy. aussi *Biographie du clergé contemporain*, par un solitaire. — Ce solitaire appartient lui-même au clergé français.

Digitized by Google

prétend l'épouse immaculée de Christ, appeler « Votre Béatitude » et « vicaire du Sauveur » des monstres qui auraient fait rougir la Rome des Césars. Mais la folie humaine n'a point de bornes. N'existe-t-il pas en Asie des millions d'hommes qui traitent le grand lama comme un Dieu incarné et qui se disputent les rognures de ses ongles ?

O vanas hominum curas, et pectora cœca !

L'Eglise romaine, étant une Eglise politique, doit agir par des moyens conformes à sa nature et à ses tendances. Son scepticisme en matière de droit lui donne une grande indifférence sur les questions de principes. Quand elle peut suivre ses inclinations, elle s'unit étroitement, comme dans les monarchies catholiques, à la faction absolutiste et rétrograde. Dans les républiques, elle est le plus ferme appui des idées aristocratiques. En Suisse, comme chaque canton a une organisation différente, elle est obligée de se prêter aux circonstances. Trouve-t-elle une aristocratie ou bourgeoisie constituée comme à Fribourg, à Lucerne, à Locarno, à Soleure, elle prend dans toutes les occasions parti pour ses intérêts contre le peuple. Là où il n'existe qu'une démocratie rustique et illettrée, elle s'entend avec les paysans. Les choses se passent ainsi chez les Waldstettes. A Genève, les communes rurales, qui appartenaient autrefois à la Savoie

Digitized by Google

et à la France, et dans lesquelles règne l'ignorance, sont les auxiliaires zélées du clergé romain contre la bourgeoisie éclairée de la ville. En Prusse, où la royauté et l'aristocratie sont protestantes, les partisans de Rome votent dans la seconde chambre avec la gauche. Ces palinodies ne sont pas nouvelles. Au seizième siècle, les catholiques, absolutistes dans les Etats de Philippe II, organisaient en France les associations ultra-démocratiques de la Ligue. Que faut-il conclure de ces faits? Que Rome dissimule ses principes quand il s'agit de l'intérêt du clergé. Un journal français, *l'Univers*, représente complétement cet esprit et mérite le titre qu'il revendique, du reste, du journal romain par excellence. On l'a vu successivement royaliste constitutionnel, républicain, légitimiste et bonapartiste, les « intérêts de la *religion* » lui paraissant exiger ces brusques changements [1]. Les évêques ont fait de même. Les catholiques naïfs qui, tout en restant dans le camp de l'Eglise romaine, essayaient d'être fidèles à leur drapeau éprouvaient de singuliers embarras. Les légitimistes, par exemple, ont une peine infinie à comprendre la flexibilité politique de leurs pasteurs, eux qui représentent l'immobilité par excellence. Les pauvres gens ne sont pas au bout de leurs tribulations!

[1] Voy. E. DE PRESSENSÉ, *Du catholicisme*. — Quatrième signe de décadence. — Rôle du catholicisme dans les crises de ces dernières années.

Digitized by Google

La grande institution politique qu'on nomme l'Eglise catholique emploie avec une rare habileté l'ascendant dont elle dispose pour atteindre son but, assez étranger à la sanctification des âmes. C'est ainsi que la confession devient dans ses mains une arme puissante contre ses adversaires. Je suppose qu'en Piémont un journal défende la liberté de conscience et la liberté de discussion, on ne se contentera pas de le dénoncer en chaire et dans les mandements épiscopaux, on travaillera par la confession à empêcher les fidèles de s'y abonner et de le lire. Ces moyens réussissent assez bien dans les contrées où la domination sacerdotale n'est pas ébranlée ; ailleurs ils n'ont qu'un résultat incomplet. C'est ainsi qu'en France et en Belgique le clergé a essayé en vain de ruiner le *Journal des Débats*, le *Siècle*, le *Semeur*, la *Presse*, la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue de Paris*, l'*Illustration*, l'*Indépendance belge*, *l'Observateur*, etc. Les rédacteurs de ces journaux et de ces revues ont continué, malgré les excommunications et les manœuvres des confesseurs, à faire une guerre active à l'absolutisme clérical, à éclairer les peuples sur les intrigues persévérantes des moines et du clergé. En Suisse, l'influence sacerdotale éprouve encore plus d'embarras à étouffer la voix de la presse, malgré le tort qu'elle fait à sa domination. Je suppose qu'on parvienne à persuader aux pâtres de Schwytz, d'Uri,

Digitized by Google

d'Unterwald et de Zug, dont le cœur est simple et la vie complétement champêtre, que le journalisme indépendant ne doit point franchir leur frontière, comment feraient-ils pour arrêter dans les autres cantons la circulation des journaux et des revues imprimés à Genève, à Neuchâtel et à Berne, et dont la réputation est très-grande, tels que la *Bibliothèque Universelle*, la *Revue suisse*, le *Bund?* Il est assez difficile d'empêcher les bourgeois de Soleure, de Lucerne, de Fribourg et de Lugano de lire le *Journal de Genève*.

La confession n'est pas seulement pour le clergé une immense ressource quand il s'agit de combattre les hommes politiques et les journalistes indépendants. C'est aussi par ce moyen qu'il prépare dans l'ombre ces affiliations qui couvrent le monde comme un vaste réseau dont il recoud sans cesse les mailles brisées. Aucun corps n'a compris au même degré que le clergé romain la puissance de l'association. C'est cette idée qui fait toute la force des ordres religieux. Ces corporations justement redoutées travaillent avec une persévérance sans égale à ramener l'Europe à l'état social du moyen âge. Elles s'efforcent, non-seulement d'étendre leur existence officielle, mais de créer, sous le nom de *tiers-ordre* ou de *congrégation*, une vaste clientèle au sein de la société laïque, clientèle qui doit seconder et agrandir leur action. En vain a-t-on essayé d'endormir la vigilance des gouvernements libé-

Digitized by Google

raux et de rassurer les individus, en niant l'existence de ces affiliations. On en trouverait sans peine mille preuves dans les ouvrages mêmes qui ont reçu la sanction du monachisme. Ainsi je lis dans le *Dictionnaire universel* de M. Bouillet, dixième édition, approuvée par la *sacrée* congrégation de l'Index (décret sanctionné par l'évêque de Rome), à l'article *Congrégation* : « On désigne sous ce nom... *certaines* réunions de fidèles qui se formaient *naguère* sous les auspices des jésuites. » Le Sonderbund a suffisamment prouvé que ce mot *naguère* est ici placé par prudence, à cause de la difficulté et du « mauvais esprit » des temps. Mais cette prudence ne fera illusion qu'aux gens faciles à tromper. On sait que les jésuites ne renoncent pas ainsi à leurs traditions. M. Bouillet en convient dans un autre passage, à l'article *Jésuites* : « La société, dit-il, fut supprimée en 1773 par Clément XIV. On avait *inutilement* tenté, pour la sauver, de la déterminer à changer ses statuts. »

A l'aide des affiliations, le catholicisme embrigade les multitudes à son service ; avec les pompes religieuses, il sait les charmer et les attacher à la cause du passé. Le peuple a la passion des cérémonies, et l'Eglise romaine exploite ce besoin avec une rare habileté. C'est là un des traits les plus remarquables de cette politique artificieuse qui domine l'Europe méridionale et l'Amérique du Sud.

Digitized by Google

Parmi les exemples innombrables que l'on pourrait citer de l'emploi fait par le clergé des cérémonies, je me bornerai à reproduire littéralement les détails officiels d'un programme des fêtes d'un jubilé, publié par l'imprimerie de l'archevêché de Malines :

« La préface nous apprend que ce jubilé est célébré en souvenir des miracles accomplis par une image dite de Notre-Dame de Hanswyck. La partie principale de la fête était une cavalcade qui, quatre fois, a parcouru la ville de Malines. Elle se composait de huit chars allégoriques. Le premier était précédé de quatre renommées à cheval, représentant la *Joie* de Malines, et de trente-six demoiselles à cheval aussi, représentant les litanies de la Vierge, et portant en main les attributs qui caractérisent les différents titres de la mère de Dieu. Le premier char contenait la reine des anges, entourée de chérubins, séraphins, etc. ; le deuxième, la reine des patriarches, entourée de patriarches, assise sous une couronne supportée par quatre branches de fruits ; le troisième, la reine des prophètes, et les prophètes représentés dans le costume de leur temps ; Jésus-Christ, objet principal des prophéties, représenté par Eugène Hagaerts ; le quatrième, la reine des martyrs ; le cinquième, la reine des apôtres ; le sixième, la reine des confesseurs ; le septième, la reine des vierges ; le huitième, la reine de tous les saints. Telle était la première partie de la cavalcade. — La seconde conte-

Digitized by Google

nait la société philharmonique, précédée de ses tambours et de la vierge de Malines, représentée par Mimi Van-Kiel à cheval, suivie de toutes les vertus, attributs de la ville. — La troisième partie représentait la maison du roi, LL. MM. le roi et la reine des Belges, et les jeunes princes, conduits par la Providence, et suivis de la Justice, de la Religion, etc. — La dernière partie se composait : 1° du vaisseau à trois mâts, dit le Bien-être de la patrie, sur lequel se trouve sainte Catherine ; 2° du cheval Bayard, monté par les quatre fils Aymon ; 3° de la cavalcade des géants, le grand-père, la grand-mère, et les quatre petits géants ; 4° de la roue de la Fortune ; 5° de deux chameaux, portant chacun un Cupidon ; et 6° d'un détachement de chasseurs à cheval.

« Avant de continuer, nous sentons le besoin d'affirmer qu'il ne s'agit pas ici d'une mascarade, mais d'une cérémonie papiste, dont, en août 1838, cent mille personnes ont été témoins dans la fidèle Belgique.

« Le jubilé a duré quinze jours. Dans la procession jubilaire Mgr le cardinal-archevêque a officié. Le Conseil de fabrique[1], d'accord avec le bourgmestre et les échevins, a obtenu que les cafés et les autres lieux de réunion publique restassent ouverts toute la

[1] Les marguilliers.

Digitized by Google

nuit pendant le temps des fêtes, deux dimanches y compris. Pendant ce temps, des tirs d'arbalète, des joutes à cheval, des feux d'artifices, le tout entremêlé de messes et de sermons, et terminé par de solennelles actions de grâces. Voilà un court, mais fidèle exposé du jubilé de Malines[1]. »

En Suisse, comme partout, le catholicisme se sert des pompes matérielles pour parler à l'imagination des rudes bergers des Alpes. Einsiedeln ou Notre-Dame-des-Ermites est pour l'Helvétie catholique ce que Notre-Dame-de-Lorette est pour l'Italie.

La fondation d'Einsiedeln remonte à Charlemagne. A cette époque, Meinrad, comte de Sulgen, construisit, dit la chronique, une chapelle d'abord sur l'Etzel, puis à l'endroit où est maintenant le couvent. Il y plaça une image miraculeuse de la Vierge, qui lui avait été donnée par Hildegarde, abbesse de l'église de Notre-Dame de Zurich. Il fut assassiné en 863, et ses meurtriers furent découverts par des corbeaux que l'anachorète avait nourris. Arrêtés et jugés, ils furent exécutés sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui l'hôtel Bellevue à Zurich. Après la mort de Meinrad, la renommée de sa piété devint si grande, qu'on fonda à la place où avait été sa cellule une abbaye de bénédictins[2]. La légende monastique, con-

[1] *Europe protestante*, 1839—1840.

[2] L'histoire d'Einsiedeln a été écrite au point de vue catholique,

Digitized by Google

firmée par une bulle papale, affirme que la veille du jour où l'évêque de Constance devait consacrer l'église, c'est-à-dire le 13 septembre 948, il fut éveillé la nuit par des concerts célestes, et le lendemain une voix du ciel lui dit que Christ lui-même, assisté des anges et des saints, avait fait la dédicace du sanctuaire. En faveur de ce miracle, le pape accorda aux pèlerins une indulgence plénière, ainsi que l'atteste l'inscription placée sur la porte de l'église :

HIC
EST PLENA REMISSIO PECCATORUM
A CULPA ET A PŒNA [1].

Plus tard, Zwingli devint curé d'Einsiedeln, et il y prêcha dès 1517 contre la corruption de l'Eglise romaine. Le monastère était réservé à bien d'autres tribulations. Le 4 mai de l'année 1798, les Français, hélas[2]! franchirent l'Etzel, pillèrent deux fois le cou-

c'est-à-dire légendaire, par M. Joseph RÉGNIER. Son ouvrage, intitulé *Chronique d'Einsiedeln*, a paru en 1837, à Paris. — Il existe aussi plusieurs ouvrages écrits en allemand par HARTMANN, BERTSCHE, TSCHUDI, LANDOLT.

[1] ICI
EST LA PLEINE RÉMISSION DES PÉCHÉS
DE LA COULPE ET DE LA PEINE.

[2] « Une armée (une armée française, hélas!) se rua sur la sainte maison..... » (Louis VEUILLOT, *Pèlerinages de Suisse*, Notre-Dame-des-Ermites.)

Digitized by Google

vent et le bourg. « On *crut* aussi enlever l'image vénérée, léguée par Meinrad à ses successeurs, et que, durant huit siècles, étaient venus visiter des millions de pèlerins[1]. » Mais les moines ne se laissèrent pas déconcerter par cette catastrophe. Ils apportèrent en 1802 une image semblable à la première, et douée de même de la faculté d'opérer des miracles. Aussi le pèlerinage est-il plus fréquenté que jamais. « De l'année 1820 à 1834, dit M. Régnier, le total des pèlerins s'élève à 2,164,000; et pour la seule année 1835, le chiffre est de 180,000. En outre de cette multitude de pèlerins isolés, il y a encore à peu près soixante et dix paroisses des cantons catholiques qui envoient annuellement à Einsiedeln de ces solennelles ambassades, *vulgairement appelées processions*[2]. » Quelle éloquence et quel style!

Les pèlerins sont, en général, des paysans[3] de la Suisse, de la France, de l'Allemagne et de l'Italie. La quantité d'ex-voto qu'ils y ont apportés ou qu'ils y apportent, est innombrable. Quand la place manque, on enlève les plus anciens. Les catholiques dévots qui visitent Einsiedeln achètent des souvenirs de leur

[1] Louis VEUILLOT, *Pèlerinages*.

[2] M. J. RÉGNIER, *Chronique d'Einsiedeln*.

[3] M. BÆDEKER, *La Suisse*, dit que ce sont la plupart des *gens salariés* par de riches pécheurs qui veulent jouir du privilége du pèlerinage sans se donner la peine de le faire.

Digitized by Google

pèlerinage, sur la vaste place qui s'étend entre le bourg et le couvent. Là on vend des chapelets, des vierges, des images, des petits livres, du pain, des parapluies, etc. Au milieu de la place est une fontaine en marbre noir très-vénérée. Quatorze tuyaux versent l'eau dans un nombre égal de canaux. La tradition veut que le Sauveur ait bu à l'un de ces tuyaux; mais comme on ignore auquel, les pèlerins vont de l'un à l'autre pour être assurés de leur fait[1].

La vue de pareilles momeries, sans cesse renouvelées, n'est guère de nature à donner aux habitants du bourg d'Einsiedeln une grande admiration pour leur couvent. M. Louis Veuillot s'en étonne et s'en indigne. « L'avenir, dit-il, semble gros de persécutions. Ce que le monastère a gardé de sa fortune spoliée (ces modestes débris sont estimés à douze millions), excite beaucoup de convoitises. Au pied de l'abbaye s'élève un bourg... C'est là, et dans tout ce district stérile, fort différent du chrétien et loyal canton de Schwytz dont il fait cependant partie, que les moines rencontrent leurs ennemis les plus acharnés (parce qu'on les y connaît mieux). L'air de Zurich a traversé le lac, et est venu jusqu'en ces lieux corrompre les cœurs et *abaisser* les intelligences... » L'air de Zurich n'a pas, ce semble, rendu stupides les habitants

[1] Il va sans dire que M. Veuillot ne dit rien de ces excentricités Cette tactique fait honneur à sa prudence.

Digitized by Google

de cette intelligente et virile cité, mais *en traversant le lac* il acquiert de singulières propriétés! Du reste, M. Veuillot convient franchement que l'antipathie inspirée par les moines n'est pas un phénomène local. « En Suisse, comme en beaucoup d'autres pays, les populations sont excitées contre la religion et surtout contre les moines, par des meneurs à qui l'on ne fera pas facilement entendre raison. » Ces meneurs sont l'aubergiste, le médecin, le professeur, l'homme de loi, l'écrivain, le *baladin*. Les moines font, en effet, un tort considérable à toutes ces professions, dans lesquelles on ne trouve qu'un petit nombre de chrétiens (ultramontains). Ainsi, en éteignant les procès, ils rendent inutile l'état d'avocat. Cependant, quand Racine écrivait les *Plaideurs*, les moines ne manquaient pas en France! — Mais pourquoi prendre au sérieux de pareilles plaisanteries? Qui ne sait que la terre classique des querelles et des discordes est l'Amérique méridionale, où les couvents couvrent le sol?

« Quant aux moines d'Einsiedeln, ils vivent de telle sorte que l'avenir sombre ou prospère ne peut les inquiéter. » — On dit, en effet, qu'ils s'occupent avec activité à faire passer aux États-Unis une partie considérable de l'immense fortune que la Confédération a eu la naïveté de leur laisser après que la guerre du Sonderbund eut assez montré les dangers que le mona-

Digitized by Google

chisme faisait courir à la Suisse. Voilà ce qui explique « la douce sérénité de ces bons Pères. » D'ailleurs, comment pourraient-ils s'inquiéter « sur ce coin de terre béni, où le Souverain Maître doit semer les miracles par l'intercession de Marie? » Là-dessus M. Veuillot dit, d'après Charles Borromée, « qu'après la maison de Lorette, TRANSPORTÉE DE PALESTINE SOUS D'AUTRES CIEUX PAR LA MAIN DES ANGES[1], il n'y a pas d'endroit où l'âme soit, plus qu'à Einsiedeln, *transportée* de pieuses ardeurs. » — Que de *transports* miraculeux! Malgré tous ces *transports*, l'auteur de l'*Honnête femme* trouve moyen de remarquer « les épaisses torsades de Fribourg, le corsage orné de chaînettes d'argent et le caducée de dentelles noires des femmes de Berne, les crêtes blanches de Schwytz, le collier de velours de Schaffhouse, la petite casquette du Valais, » et même... « les rubans, les châles, et *l'élégante attitude* des femmes de France. » Sans doute c'est pour mieux « lire dans le cœur » de toutes ces chrétiennes!

Le rédacteur de l'*Univers* veut bien nous dire, du reste, ce qu'il « lit dans le cœur » des pèlerins et des

[1] Voy. L. VEUILLOT, *Rome et Lorette.* — TERWECOREN, *Lorette ou la translation de la Casa santa.* — CAILLAU, *Histoire de Lorette.* — Parmi les Suisses, je citerai M. LEOPARDI, *La Casa santa di Loretto*, Lugano, 1841. — Il existe sur ce sujet une masse d'écrits que doivent feuilleter ceux des catholiques qu'épouvantent les superstitions orientales.

Digitized by Google

pèlerines. Ce sont des prières parfaitement orthodoxes au point de vue catholique. J'en extrais quelques phrases significatives :

Le prêtre. — « Sainte Vierge... *gardez-moi* de toutes fautes... donnez à ma voix l'accent qui console... »

Le jeune chrétien. — « Douce et pieuse Marie... *soutenez-moi*, écoutez ma prière. »

La mère. — O Vierge, salut des malades et des *souffrants*, le bel enfant que vous m'avez *donné* languit dans son berceau... *sauvez* mon enfant... »

Le père. — « Ma bonne sainte mère... *sanctifiez-moi*... »

Le pauvre. — « Consolatrice des affligés.... bénissez mes bienfaiteurs, *conservez-leur* ces richesses dont le pauvre a sa part.

Le riche. — « Sainte Vierge.... *préservez-moi* de l'orgueil et de la dureté... »

L'artiste. — *Beauté suprême*, type sacré, fontaine de lumière céleste, gerbe étincelante de toutes les merveilles et de toutes les vertus, chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre de Dieu, *vous qui avez inspiré* les saints et les *prophètes*... »

Ne croit-on pas entendre le poëte païen :

. . . . hominum divûmque æterna potestas,
Alma Venus. . . . .[1]

[1] Lucrèce, *De natura rerum*.

Digitized by Google

Le paganisme respire dans toutes ces effusions adressées à la *beauté suprême*. « Dieu s'est fait femme au moyen âge, » a dit énergiquement M. Michelet. Les pages étranges de M. Veuillot montrent assez que les défenseurs du passé en acceptent tout l'héritage. C'est ce qu'ils appellent sans doute « rester fidèle à la foi de ses pères. » Mais cette fidélité ne mène pas seulement à des superstitions indignes de l'Evangile, elle dicte, dans les pays catholiques, à des ministres constitutionnels des actes tels que celui-ci :

« Il est arrivé à la connaissance de la reine que l'on a tenté, sur certain point de la péninsule[1], d'enseigner et de propager des doctrines contraires aux dogmes très-sacrés de notre foi véritable, et à ce que professe et enseigne la *sainte* Eglise catholique, apostolique et romaine. Le gouvernement de S. M. est fermement résolu à déployer *la plus grande rigueur* contre les Espagnols et les étrangers qui prétendraient, sous un prétexte quelconque, rompre ou troubler l'unité religieuse, à laquelle la divine Providence a voulu que l'Espagne DOIVE SA PROSPÉRITÉ, et sur laquelle repose, *il ne pouvait en être autrement*[2], la seconde base de la constitution qui doit régir la

[1] Il s'agit de la présence d'un ministre protestant à Barcelone.

[2] Sous prétexte d'*unité*, l'Angleterre, la Russie, les États-Unis, la Hollande, l'Allemagne du Nord, etc., pourraient aussi « DÉPLOYER » contre les catholiques, « la plus grande rigueur. »

Digitized by Google

monarchie. En conséquence, Monsieur le Président, vous voudrez bien vous entendre avec les autorités politiques, administratives et ecclésiastiques, pour empêcher à tout prix *un si énorme scandale et un pareil crime*. Vous exciterez vivement le zèle du ministère public, qui devra procéder d'office contre les coupables, dès qu'il *soupçonnera* l'accomplissement d'un acte contraire à la base religieuse. Il est bien entendu que, de même que la *piété* de la reine récompensera dignement les services rendus par les membres de la magistrature dans des occasions pareilles, de même *un châtiment exemplaire* pèserait sur celui qui se montrerait indifférent ou d'une *tolérance coupable* [1]. »

Telle est la tolérance des adorateurs de Marie. Il paraîtra moins triste de parler de leurs superstitions.

Dans un coin ignoré du canton d'Unterwald existe un autre sanctuaire consacré à la Vierge. Il n'est pas célèbre comme Einsiedeln, par ses richesses et par le nombre des pèlerins qui le visitent, mais son origine donne une idée de la prodigieuse crédulité des partisans de Rome :

« La tradition, dit M. Louis Veuillot, rapporte

[1] *Débats* du 15 mars 1856. — Les *Débats* ajoutent : « Sous le gouvernement d'Isabelle II, le chef de la magistrature professe, en matière religieuse, des doctrines qui semblent empruntées au règne de Philippe II, et dont la conséquence logique serait le rétablissement de l'inquisition. »

Digitized by Google

qu'autrefois (il y a bien longtemps) ce lieu sinistre s'appelait le *Couloir du diable*. Les *démons y faisaient sentinelle*, et tout ce qui y passait, voyageur, chasseur, berger, *leur appartenait*[1]. Tantôt l'affreux vertige poussait les malheureux dans les abîmes, au milieu desquels les sapins hauts de cent pieds paraissaient des brins d'herbe sur le bord d'abîmes plus profonds, et les vautours mêmes n'osaient les aller chercher là; tantôt c'était la foudre qui les traversait comme une épée de feu; tantôt le cri d'une cigale, l'aile d'un oiseau, le travail d'une fourmi, provoquaient la chute d'un quartier de roche; et, sous ces blocs énormes, les passants restaient ensevelis comme sous la pierre d'un tombeau. Bref, le chemin était *maudit*.— Après avoir bien cherché les moyens de le rendre plus sûr, on imagina d'y bâtir une chapelle, et d'y mettre une image sainte, afin que personne n'oubliât, quels que fussent la frayeur ou le péril, d'invoquer le nom du bon Dieu et de faire le signe de la croix. Mais où trouver des ouvriers assez hardis pour aller travailler là? Il s'en trouva cependant qui s'y rendirent après avoir assisté à la messe. Et la sainte mère de Dieu,

[1] Ces détails ne sont pas, comme on pourrait le croire de la poésie catholique. La doctrine des lieux ensorcelés fait partie du dogme romain. — Voy. l'ouvrage justement célèbre du marquis Eudes DE MIRVILLE, *Des esprits et de leurs manifestations fluidiques* — et sa dissertation sur l'ensorcellement du presbytère de Cideville.

Digitized by Google

pour prouver à ces hommes pieux sa puissance et sa faveur, tant que dura leur travail, retint les rochers chancelants *par les fils de la Vierge* accrochés aux brins d'herbe et aux branches des buissons. — Depuis ce temps, le passage est sûr, il n'y arrive plus d'accidents, ni le jour, ni la nuit. Notre-Dame est si bonne, qu'elle protége et préserve tous les passants, même ceux qui ne la voient pas ou qui ne veulent point l'honorer [1]. »

Si la Confédération n'était pas gouvernée par des impies, mais bien par les chefs de l'ancien Sonderbund, par exemple par « S. G. Monseigneur Marilley, prince du Saint-Empire, » elle aurait une ingénieuse recette contre les avalanches. Les catholiques n'emploient-ils pas déjà les cloches contre la foudre [2]? Ils professent pour la physique un mépris suprême. Quand on a, comme eux, la ressource de conjurer tous les fléaux avec des madones et des *agnus Dei*, on n'a guère besoin de chimistes et de physiciens. L'Eglise romaine, qui a jeté dans les fers Roger Bacon et Galilée, trouvera toujours le moyen de se passer de savants.

Maria-Stein a plus de célébrité que Notre-Dame-

[1] Louis VEUILLOT, *Pèlerinages de Suisse*, livre III, Notre-Dame-du-Passant.

[2] Voir dans toutes les liturgies catholiques les bénédictions des cloches.

Digitized by Google

du-Passant. Maria-Stein, que les Français nomment Notre-Dame-de-la-Pierre, est, comme Einsiedeln, un lieu de pèlerinage, mais moins célèbre que celui dont s'enorgueillit le canton de Schwytz. Ce sanctuaire est sur la frontière de la Suisse, à deux lieues de Bâle, à l'endroit nommé la Pierre (Stein).

Après la Vierge, Nicolas de Flue est le personnage dont on va le plus souvent visiter le sanctuaire à Sachslen, dans le canton d'Unterwald. Le bienheureux Nicolas a joué un rôle assez important dans l'histoire de la Confédération pour que sa mémoire y soit restée justement vénérée.

Frère Nicolas (Klaus) naquit à Sachslen le 21 mars 1417. Il fut successivement soldat, magistrat, chef de famille, et il se montra dans toutes ces situations animé de sentiments d'une piété sincère, mais qui n'était pas exempte d'exaltation. Lorsqu'il crut avoir rempli ses devoirs envers les siens et envers son pays, il se retira, à l'âge de cinquante ans, dans une solitude nommée le Ranft, à une lieue de Saruen, n'emportant que son chapelet, son bâton et un seul vêtement.

« Nicolas — nous tenons à citer ici textuellement un auteur catholique[1] — demeura vingt ans dans cet asile, couchant sur la dure... et ne prenant d'autre

[1] M. Louis VEUILLOT, *Pèlerinages en Suisse*, que nous citons ici, s'accorde complétement avec M. Guido GŒRRES, *Vie du B. Nicolas de Flue*.

Digitized by Google

nourriture que la sainte Eucharistie. Le miracle de cette perpétuelle abstinence... fut d'abord pour l'humble anachorète une source d'affronts et de calomnies. On disait, malgré la modestie irréprochable de sa vie passée, qu'il voulait éblouir le vulgaire, et que des aliments lui étaient apportés en secret. Nicolas souffrit ces bruits outrageants, mais l'Église s'en inquiéta. L'évêque de Constance fit faire une enquête solennelle. Il alla lui-même trouver Nicolas, et lui ordonna, en vertu de la sainte obéissance, de manger et de boire devant lui. L'ermite y consentit avec quelque répugnance. Mais à peine eut-il pris une bouchée de pain et avalé quelques gorgées de boisson, qu'il fut saisi de convulsions violentes et qu'il rejeta tout. Non content de cela, on fit cerner sa demeure pendant un mois entier par un cordon de soldats, et on se convainquit enfin que son jeûne était réel.

« Après cette enquête..., voici ce qu'on écrivit dans les archives publiques de Sachslen:

« Nous faisons savoir à tous les chrétiens que l'an 1417 naquit, à Sachslen, Nicolas de Flue; qu'élevé dans la même paroisse, il quitta son père, son frère, son épouse et ses enfants, pour habiter une solitude appelée le Ranft : qu'il s'y est conservé avec l'aide de Dieu, et sans prendre aucune nourriture, depuis dix-huit ans, jouissant, au moment où ceci est écrit, de toutes ses facultés, et menant une vie fort sainte.

Digitized by Google

C'est ce que nous avons vu nous-mêmes, et ce que nous affirmons ici en toute vérité. Prions donc le Seigneur de lui donner la vie éternelle lorsqu'il l'appellera de ce monde.[1] »

Si, à aucune époque de l'histoire, les témoins n'ont manqué pour attester les absurdités les plus grossières, faut-il s'étonner que dans un siècle de superstition comme le quinzième une pareille fable ait pu s'accréditer? Ne s'est-il pas trouvé au siècle de Descartes, de Leibnitz, de Spinosa, de Bayle et de Molière, des gens de bonne foi pour confirmer, par leur témoignage, la possession des Ursulines de Loudun? Si l'on doute d'un fait aussi extraordinaire qu'on lise: *La démonomanie de Loudun*[2] et la *Sortie des sept démons qui possédaient les ursulines de Loudun*[3]. Au dix-neuvième siècle l'ensorcellement du presbytère de Cideville n'a-t-il pas été attesté par des témoins oculaires, parmi lesquels je dois citer l'historien même de cette prodigieuse mystification[4]?

Mais laissons la partie fantastique de la vie de frère

[1] Louis VEUILLOT, *Pèlerinages*, liv. III, Sachslen.

[2] *La démonomanie de Loudun, qui montre la véritable possession des religieuses ursulines et autres séculières*, — imprimée en 1634, l'année même du supplice d'Urbain Grandier.

[3] Publié en 1634. — Comparez avec AUBIN, *Histoire des diables de Loudun.*

[4] Le marquis Eudes DE MIRVILLE, *Des esprits et de leurs manifestations fluidiques.* – Voyez pour la réfutation le comte A. DE GASPARIN, *Des tables tournantes.*

Digitized by Google

Klaus pour parler de l'événement mémorable qui doit immortaliser son nom.

Vers la fin du quinzième siècle, plusieurs causes de mésintelligence avaient divisé la Suisse. Le partage du butin enlevé aux Bourguignons avait excité des jalousies, et les mécontentements éclatèrent lorsqu'en 1481 Soleure et Fribourg demandèrent à faire partie de la Confédération. Plusieurs des cantons s'y refusaient. Après quelques diètes inutiles, l'esprit de discorde allant toujours croissant, les Confédérés se réunirent à Stanz. Mais là les discussions dégénérèrent en querelles, et tout annonçait une guerre civile.

Le curé de Stanz, Im-Grunn, bon patriote et chrétien sincère, s'effraya des dangers qui menaçaient sa patrie. Quoiqu'il fût accablé d'années, il alla trouver Nicolas de Flue dans sa retraite éloignée de cinq lieues. L'influence de ce solitaire était immense. Tous les habitants de la contrée venaient lui demander des conseils et le vénéraient comme un saint. Im-Grunn engagea l'ermite à le suivre, et après avoir obtenu sa promesse, il s'empressa de retourner à Stanz où les représentants de l'Helvétie se disposaient déjà à partir. Le curé les décida, les larmes aux yeux, à rentrer dans le lieu de leurs séances jusqu'à l'arrivée de Frère Nicolas. A peine avaient-ils repris leurs places que l'ermite parut. Les Confédérés, ne pouvant résister à leur émotion, se levèrent tous pour le recevoir:

Digitized by Google

« Mes chers Seigneurs, leur dit-il, je viens ici de mon ermitage ; je n'entends rien aux sciences humaines, mais Dieu m'a instruit. Vous, députés des villes, renoncez aux alliances particulières, qui ne peuvent faire naître que des dissensions [1] ; et vous, députés des cantons, souvenez-vous des services que vous ont rendus Fribourg et Soleure, admettez-les dans le corps helvétique, un jour vous vous applaudirez d'avoir suivi mon conseil. En outre, j'ai appris avec douleur qu'au lieu de remercier Dieu de vos victoires, vous disputez sans cesse entre vous sur le partage du butin : chers amis, partagez dans la suite les terres conquises suivant le nombre des cantons, et le reste du butin suivant le nombre des hommes. Enfin, unissez-vous par un lien commun d'affection, de bon ordre et de fidélité. Et maintenant, chers Seigneurs, je n'ai plus rien à vous dire. Je retourne à ma solitude. Que le bon Dieu soit avec vous [2]. »

Frère Nicolas rentra le même jour dans son ermitage, accompagné des bénédictions de toute la Suisse. Chaque canton lui envoya des lettres de remercîments avec des présents pour sa petite chapelle. Il mourut à l'âge de soixante-dix ans, six ans après avoir rendu à sa patrie ce service éminent.

[1] Que pensent de cette réflexion les promoteurs du Sonderbund ?
[2] Il existe plusieurs versions du discours de frère Nicolas.

Digitized by Google

Après sa mort, il reçut le titre de bienheureux[1]. Son souvenir est resté vivant parmi le peuple et non sans raison. On doit vraiment regretter que cette touchante histoire ait été gâtée par les grotesques ornements de l'esprit légendaire et même par le culte singulier que l'on accorde au pieux ermite au beau village de Saxlen ou Sachslen qui conserve ses os. Le squelette, debout et paré de précieux vêtements, d'or et de joyaux, est enfermé sous clef dans une armoire en façon d'autel, placée devant le maître-autel. Pour 50 centimes on vous fait voir ce qui reste de Frère Nicolas ainsi que ses habits. Ses descendants ont déposé dans les doigts du squelette plusieurs croix de saint Louis gagnées au service de la France. C'est là une singulière manière d'honorer l'ermite patriote. M. Louis Veuillot, qui transforme tout « en prodiges du sentiment religieux, » n'est pas complétement édifié de ces ornements. « Une piété plus sincère et plus vive que délicate, dit-il, s'est plu à orner ces ossements séculaires de toutes les parures mondaines que l'austère anachorète avait dédaignées durant sa vie. Le squelette est *tatoué* d'or et de diamants. »

Le catholicisme et les forces dont il dispose en

[1] Il y a dans la hiérarchie des saints de l'Église romaine des vénérables, des bienheureux et des saints, comme dans sa hiérarchie terrestre il y a des clercs inférieurs, des prêtres et des évêques. La terre a servi de modèle au ciel.

Digitized by Google

Suisse, forces qui sont groupées autour des évêchés de Fribourg[1], de Soleure[2], de Saint-Gall, de Coire[3] et de Sion[4], et surtout auprès du nonce[5], sont-ils de nature à menacer dans la Confédération l'organisation démocratique et les idées libérales? M. le professeur Cherbuliez a paru le croire dans son savant ouvrage sur la démocratie en Suisse. Mais ce livre a été écrit à une époque où le monachisme disposait dans le pays de ressources matérielles considérables qu'il a eu l'imprudence de compromettre dans la guerre du Sonderbund, audacieuse tentative qui a nécessité l'expulsion des jésuites et de leurs affiliés. M. Cherbuliez pense que la mobilité des institutions démocratiques offre une grande ressource à la solide hiérarchie et à la persévérante politique de Rome pour pénétrer jusqu'au cœur même de la Confédération.— Mais, s'il en est ainsi, comment ces institutions inspirent-elles une telle horreur aux défenseurs de la papauté de toutes les écoles, à M. de Montalembert, comme à M. Crétineau-Joly, à M.

[1] Qui comprend deux anciens diocèses dont le chef porte le titre d'évêque de Lausanne et de Genève.

[2] Qui a remplacé l'ancien évêché de Bâle.

[3] Le Tessin tout entier relève pour le spirituel des prélats de Milan et de Como.

[4] Qui comprend le Valais.

[5] Voy. VULLIEMIN, *L'Église romaine en Suisse*, dans la *Bibliothèque universelle de Genève*.

Digitized by Google

Amédée Hennequin comme à M. l'évêque de Lausanne et de Genève? — Ces antipathies sont rarement trompeuses. Si le principe aristocratique, tel qu'il dominait dans les cantons avant 1830, était une si forte barrière contre les intrigues monastiques, il est probable que les couvents et le clergé romain ne lui accorderaient pas tant de regrets. A Genève seulement le triomphe des radicaux leur a été favorable; mais cela tient aux circonstances particulières dans lesquelles s'est trouvé placé cet État par les traités de 1815. Dans tous les autres cantons, le catholicisme perd chaque jour du terrain. Dans les populations italiennes du Tessin n'a-t-on pas vu le Sonderbund inspirer une profonde répugnance? — Le catholicisme ne peut supporter la liberté de discussion. Si elle lui a été si funeste depuis 1789 dans les pays de langue française. elle ne lui réussira pas mieux à Zurich, à Berne, à Bâle et à Lugano. Sa seule ressource, c'est de souhaiter le triomphe de la monarchie absolue depuis les rives de la Néva jusqu'aux bords de la Seine. Encore ce sera peu de chose tant que le drapeau étoilé flottera à New-York et l'étendard de saint Georges sur la tour de Londres!

L'examen des deux communions qui se partagent la Suisse reportait sans cesse mon esprit vers nos institutions religieuses, et me montrait de plus en plus qu'elles ne méritent point le mépris que leur témoignent les écrivains romains.

Digitized by Google

Ce n'est point en Russie que doit être étudiée l'Eglise orientale. Depuis Pierre le Grand elle a subi dans ce pays de telles transformations, que ses caractères essentiels ont presque disparu. Instrument du pouvoir civil, elle obéit à une impulsion extérieure, à une autorité qui lui dicte ses arrêts, et qui lui impose ses volontés. Mais partout où elle agit librement, l'Eglise d'Orient nous apparaît comme une institution que les siècles et les hommes ont altérée, mais qui, dans son essence, est restée singulièrement perfectible. Elle a su se préserver heureusement des violences et des iniquités qui font de Rome un objet d'antipathie pour tous ceux auxquels importe le progrès de l'humanité. — Elle est demeurée fidèle au principe du Sauveur : « Mon royaume n'est pas de ce monde[1]. » Elle n'a pas pris de ses mains consacrées le sceptre des rois et l'épée des bourreaux. Ce serait pour elle un étrange spectacle de voir trôner au Vatican, défendu par le glaive des « fils de Voltaire, » le prétendu vicaire de ce Sauveur qui a déclaré qu'on périrait par l'épée quand on s'en servirait[2]. Aussi, tandis qu'au seizième et même au dix-septième siècle Rome faisait verser par torrents le sang des chrétiens qui n'acceptaient pas son autorité, l'Orient vivait en paix sous la

[1] Ἡ βασιλεία ἡ ἐμὴ οὐκ ἔστιν ἐκ τοῦ κόσμου τούτου. (JEAN, XVIII, 36.)

[2] Εἴ τις ἐν μαχαίρᾳ ἀποκτενεῖ, δεῖ αὐτὸν ἐν μαχαίρᾳ ἀποκτανθῆναι. (*Apocalypse*, XIII, 10.)

Digitized by Google

houlette de ses pasteurs, ignorant jusqu'au nom de cette inquisition exécrée, qui a couvert l'Europe de bûchers et rempli les cachots de milliers de victimes. La robe de ses évêques n'est pas, comme celle des prêtres de Rome, rougie sur les échafauds; elle n'a pas transformé ses moines en tortionnaires et en bourreaux, et jamais Alexandrie, Athènes, Boukharest ou Belgrade n'ont vu briller la flamme détestée des *auto-da-fé*. Sans doute, c'est aux yeux de l'histoire un mérite capable de faire oublier bien des fautes! Quand même l'Eglise orientale ne serait pas justement fière d'avoir produit les plus grands génies du christianisme, les Justin, les Clément d'Alexandrie, les Irénée, les Athénagore, les Origène, les Cyrille d'Alexandrie, les Athanase, les Basile, les Chrysostôme, les Grégoire de Nazianze, les Cyrille de Jérusalem, elle aurait au moins la gloire de n'avoir jamais enfanté des Dominique, des Torquemada et des Pie V.

On ne trouve pas non plus dans son sein aucune de ces institutions inquisitoriales et oppressives à l'aide desquelles, depuis tant de siècles, Rome impose aux consciences un joug intolérable. Jamais nous n'avons connu ces règles absurdes de l'*Index*, ces prohibitions d'écrits même très-religieux, qui ont le seul tort de combattre les prétentions du despotisme spirituel. Tout chrétien peut, chez nous, juger par lui-même de la vérité des doctrines qui font l'objet de sa foi. C'est une

Digitized by Google

croyance raisonnable qu'on lui demande, et non une déférence superstitieuse à une autorité usurpatrice. — Tandis que Rome défend, sous peine d'*excommunication*, de lire *Les Provinciales* et la *Défense de la déclaration de* 1682, on est resté fidèle en Orient aux principes posés par un de nos plus illustres docteurs, saint Basile, dans son admirable discours *De l'utilité des auteurs païens*. Dira-t-on que cette méthode expose les âmes à l'incrédulité; qu'on doit protéger par tous les moyens la foi des chrétiens contre les tentatives du sceptisme? Mais il me semble qu'on n'est pas plus incrédule à Athènes ou à Boukharest, qu'à Rome ou qu'à Paris. Jamais nos prêtres n'ont vu se soulever contre eux les multitudes frémissantes; jamais nos cités n'ont été baignées de leur sang; jamais ils n'ont été obligés de dissimuler leur caractère ou d'exercer mystérieusement leurs fonctions. — Il est vrai qu'ils n'aspirent point, comme les jésuites et leurs affiliés de l'Occident, au gouvernement des familles et de la société; qu'ils n'imposent pas à tous leurs opinions comme des dogmes sacrés; qu'ils n'usent pas de la confession et de la direction des âmes, afin d'organiser une détestable inquisition, et de porter partout le trouble et la confusion.

Le clergé romain veut tout régler et tout diriger.— Dès qu'un journal est contraire à ses intérêts, il remue ciel et terre pour en interdire la lecture; dès qu'un

Digitized by Google

fonctionnaire ne lui est pas favorable, il s'efforce de le déconsidérer; dès qu'un pouvoir contrarie ses prétentions, comme celui de Louis-Philippe en France, de Guillaume Ier dans les Pays-Bas, de Victor-Emmanuel en Piémont, il s'évertue à lui créer des obstacles, s'il ne parvient pas à le renverser. — Le clergé de l'Eglise orientale se renferme bien plus volontiers dans son ministère spirituel. Il laisse aux chefs de famille une complète indépendance d'action au foyer domestique. Il ne songe pas non plus à prendre de la main qui tient le bâton pastoral, le sceptre des princes de la terre. On ne le voit même jamais saisir, comme les prêtres de l'Occident, la plume du journaliste, et descendre dans l'arène tourmentée de la politique et des partis. Aux yeux des membres de notre Eglise, la religion apparaît perpétuellement comme une pensée supérieure aux intérêts de la terre, comme un terrain neutre sur lequel peuvent se rencontrer sans amertume les vaincus de la veille et les vainqueurs du lendemain; comme une cité de paix où ne doit jamais retentir le cliquetis des glaives; comme un asile assuré pour les douleurs et les déceptions de la triste humanité.

Aussi l'histoire du christianisme en Orient ne présente-t-elle jamais le spectacle de cette lutte, pour nous complétement incompréhensible, de l'empire et du sacerdoce. Nous ne pouvons nous habituer à la pensée

Digitized by Google

que, pendant des siècles, des évêques *chrétiens* ont prétendu déposer les rois et délier leurs sujets du serment de fidélité [1]. Comment ont-ils oublié à ce point les enseignements de Christ et des apôtres, et les magnifiques exemples de l'Eglise primitive? Henri IV attendant pieds nus, sur la neige glacée, l'autorisation de Grégoire VII pour reprendre le gouvernement de l'empire, nous paraît non pas un épisode de l'histoire du christianisme, mais un fragment des annales de l'Égypte et de l'Inde, un souvenir de ces époques où les corporations sacerdotales du paganisme foulaient sous leur char victorieux ceux qui osaient lutter contre leurs usurpations. Nous n'éprouvons pas moins d'étonnement quand on nous parle d'un Alexandre III et d'un Innocent III, qu'on nous donne comme les plus grands pontifes de l'Occident, dépossédant dans le midi de la France des princes qui n'appartenaient plus à la communion romaine; organisant l'extermination de leurs sujets, faisant égorger 60,000 personnes dans la seule ville de Béziers [2]! Qu'il est étrange pour nous d'entendre un évêque de Rome déclarer avec un orgueil satanique « que toute créature est soumise au pontife romain [3]! » Nous l'avouons volontiers, nous ne parviendrons jamais à concilier ces prétentions in-

[1] Voir LECERF, *Le protestantisme.*
[2] Voir BOUILLET, art. *Albigeois.*
[3] Definimus omnem creaturam romano pontifici subjacere.

Digitized by Google

sensées de Boniface VIII, avec les enseignements des pères et des docteurs de notre Église. Les Romains ne semblent point embarrassés de semblables difficultés. Ils ont, du reste, une ressource qui nous manque absolument. Nous n'avons pas de pape *infaillible* qui façonne à son gré la doctrine de l'Évangile, qui s'attribue à lui-même toutes les prérogatives flatteuses pour son orgueil et pour son ambition. Nos prêtres, nos évêques, nos patriarches même, se regardent comme de simples dépositaires des enseignements divins; ils ne se croient pas le droit de les faire servir à leur grandeur et à leurs intérêts. Nous ne nous étonnons plus du dédain des théologiens romains pour des hommes si peu habiles, qu'ils n'ont pas su, à les en croire, *organiser* solidement leur Eglise, ni lui donner l'autorité dont elle a besoin selon eux pour la défense du christianisme.

C'est probablement à ce défaut d'*organisation* qu'il faut attribuer le soin avec lequel l'Église orientale conserve aux fidèles l'élection du corps épiscopal. En Occident, on a, par une série d'innovations déplorables, enlevé au peuple chrétien les droits étendus dont il jouissait dans les premiers siècles du christianisme. Qu'arrive-t-il en Belgique ou en Irlande, par exemple? Quand le siége d'un évêque devient vacant, le pape y nomme, non pas l'homme qui, par ses habitudes et par ses opinions, rappellerait le mieux l'esprit profon-

Digitized by Google

dément libéral et la vie modeste des apôtres, mais celui qui s'est le plus signalé par son zèle pour l'*infaillibilité* du pontife de Rome, pour le maintien de l'*Index*, pour l'extension de l'ordre des jésuites[1]; l'homme, en un mot, qui s'est fait le plus remarquer par son ardeur à combattre toute idée progressive, toute réforme qui pourrait diminuer l'absolutisme papal. Ailleurs, ce sont des princes, partisans nés du pouvoir absolu, qui choisissent les évêques, sauf l'approbation de la papauté. Dans tous les cas, ce n'est jamais le caractère conciliant, la charité évangélique, des études sérieuses, un amour sincère de la liberté et de la justice, qui sont des titres à l'épiscopat, mais de basses intrigues, des protections suspectes, une servilité à toute épreuve. On exige, avant tout, des prêtres de l'Occident dont on veut faire des évêques, d'enseigner à leur clergé le despotisme dans l'ordre spirituel et dans l'ordre temporel.

On dira que les élections donnent chez nous lieu aux brigues des candidats. Cet inconvénient n'existe-t-il pas d'une manière bien plus dangereuse encore chez les sujets de Rome? Écoutons un catholique parler de ce qui se passa après le concordat conclu entre François Ier et Léon X. « Le roi, disait l'ambassadeur de Venise, commença à distribuer li-

[1] Sur les tendances de cet ordre, il faut consulter le grand ouvrage de l'oratorien THEINER, *Histoire de Clément XIV*.

Digitized by Google

béralement les évêchés *sur la demande des dames de la cour*, et à donner des abbayes à des soldats, en sorte qu'on faisait à la cour de France commerce d'évêchés et d'abbayes, comme à Venise de poivre et de cannelle[1]. » Peut-on croire que des cardinaux sceptiques, tels que Richelieu, Mazarin, Dubois, aient eu beaucoup plus de scrupules dans le choix des premiers pasteurs? Le nonce de Rome à Paris, sous Louis-Philippe, Monsignor Fornari, depuis cardinal, disait à qui voulait l'entendre : « Si l'on savait comment la plupart des évêques français sont arrivés à l'épiscopat, on leur cracherait au visage. » Les choses se passeront toujours ainsi quand une Église infidèle enlèvera au peuple chrétien les droits qu'il a reçus de Christ, pour les transmettre aux puissances de la terre. Les chrétiens sont intéressés à avoir des pasteurs qui ne soient pas des mercenaires; qui aient leur confiance et leur affection; — les gouvernements n'ont besoin que d'instruments serviles.

Les réformes exigées par l'opinion pourront s'opérer dans notre Église sans secousse et sans révolution; car les suffrages, en se portant sur les prêtres les plus capables d'en devenir les instruments éclairés, éveilleront dans le corps épiscopal un salutaire esprit de vie et de progrès. L'Église d'Orient échappera, par les

[1] RAUMER, *Gesch. Europ.* I, p. 270.

Digitized by Google

élections, à la funeste immobilité du Romanisme. En effet, le temps n'est pas loin où Rome ne représentera plus qu'une caste de prêtres, étrangère aux populations, et dont le seul point d'appui sera l'autorité des princes. Telle doit être la destinée de toute Eglise qui se sépare des fidèles. Le célèbre philosophe italien, l'abbé Rosmini-Serbati le sentait bien, quand il demandait, il y a quelques années, le rétablissement des élections épiscopales[1]. Il va sans dire que le pape a condamné son livre. Cependant, cet homme éminent, plus clairvoyant que ses supérieurs, s'effrayait avec raison du vide qui s'agrandit autour du clergé romain. En France, en Belgique, dans l'Italie septentrionale, en Espagne même, tout ce qui prend une part active au mouvement intellectuel et social, vit complétement en dehors de l'action sacerdotale. Plusieurs provinces françaises présentent dans ce genre un spectacle qui frappe singulièrement les étrangers : c'est l'absence presque totale de culte extérieur. Même dans les villages, les paysans ne paraissent plus à l'église. Ceux qui ont parcouru le dimanche les départements de Seine-et-Oise, de l'Oise, de Seine-et-Marne, de l'Eure, etc., l'attestent unanimement. Là, le catholicisme n'est plus qu'*un mot*[2]. Le clergé s'est séparé du peuple, le peuple à son tour s'éloigne du clergé. Il

[1] Voy. *Le cinque piaghe della Chiesa*. Lugano.

[2] Voilà ce qui est attesté par l'abbé BOYER, *Du carbonarisme*.

Digitized by Google

n'existe rien de semblable dans notre Eglise. L'élection établit entre les fidèles et le clergé des liens permanents et indissolubles.

Nous avons essayé de montrer comment en Orient l'épiscopat se rattache aux populations. Le clergé inférieur n'a pas avec elles une communauté moins étroite. Il tient au peuple chrétien par la famille et ordinairement par le travail. Notre Église a voulu que le prêtre connût, par sa propre expérience, toutes les aspirations et toutes les épreuves des multitudes. Rome l'a isolé à dessein, afin de le dominer plus complétement. Elle lui a ôté avec l'indépendance les consolations du foyer domestique. — Elle voulait, assurait-elle, qu'il fut plus séparé des choses de la terre et plus disposé à la perfection évangélique. — Ceux qui ont parcouru les pays essentiellement catholiques : les États romains, le royaume de Naples, l'Espagne, le Portugal, les républiques hispano-américaines, etc., ont pu voir par leurs propres yeux quelles vertus le clergé y pratique ! A des vices, qui sont la conséquence naturelle d'une étrange contrainte, il joint une absence totale de patriotisme. Nos prêtres, au contraire, sont sincèrement patriotes et l'ont prouvé dans des occasions mémorables.

J'aimerais à en dire autant de nos moines, mais je ne saurais me faire sur ce point la moindre illusion. Le monachisme est la plaie de notre Église.

Digitized by Google

C'est lui qui travaille à la maintenir dans la superstition et l'immobilité. — Pourtant les couvents orientaux sont loin d'avoir pour la civilisation les dangers des monastères de l'Occident. Ils n'ont pas de centre où ils puissent préparer des complots permanents contre les amis de la liberté et du progrès. En outre, aucun ordre religieux n'a chez nous l'organisation formidable de quelques-unes des corporations occidentales. — Il suffit de citer les jésuites qui couvrent le monde de leurs affiliés et de leurs espions[1]; qui ont organisé une police tellement redoutée, que plusieurs États de l'Occident, la Suisse, par exemple, ont été forcés d'en débarrasser leur territoire. Tous les gouvernements qui n'ont pas eu la même prudence, se sont exposés à des intrigues et à des troubles sans fin. Tant est grande la funeste activité des fils de Loyola[2]!

Si l'Église orientale s'est préservée des excès et des abus de pouvoir que les hommes éclairés de toutes les communions reprochent à l'Église de Rome, elle a su également éviter en théologie les théories excentriques fréquentes en Occident. Elle a toujours ignoré la casuistique, sophistique et souvent immonde, des Escobar[3] qui fait si peu d'honneur au clergé latin et qui

[1] Voyez les deux *Mémoires à consulter* de M. DE MONTLOSIER, écrivain catholique, conservateur et féodal.

[2] Voy. QUINET et MICHELET, *Des jésuites.*

[3] Voy. les immortelles *Provinciales.*

Digitized by Google

n'est pas, comme on l'a dit, le patrimoine des jésuites. Elle n'a pas, non plus, comme Augustin et comme Calvin, prêché la funeste doctrine de la prédestination absolue.

Mais quand il s'agit de dogmes, il ne faut pas confondre les croyances des Orientaux de nos jours avec celles de nos plus anciens docteurs. Cyrille Lucar, d'abord patriarche d'Alexandrie et plus tard de Constantinople en 1621, ayant étudié les enseignements primitifs de ces deux Eglises renommées et les écrits des Pères les plus voisins des temps apostoliques, fut convaincu que l'explication des sacrements, donnée par les réformateurs du seizième siècle était la seule conforme aux idées de l'antiquité chrétienne. C'est en effet méconnaître profondément le génie de l'Orient, que de ne pas voir le caractère symbolique de l'Eucharistie, caractère qui est nettement indiqué dans le chapitre VI de saint Jean, qui a été parfaitement compris par les plus illustres théologiens de notre Église, surtout par Jean à la bouche d'or. Cet orateur célèbre demeurait ainsi fidèle à la doctrine des anciens Pères des écoles de Palestine et d'Alexandrie, fondées par saint Justin et par saint Pantène. L'autorité de l'école d'Alexandrie est supérieure à toutes les autres, parce qu'elle était composée des penseurs les plus éminents de l'Eglise primitive et qu'elle conservait les traditions les plus pures. Tout en profes-

Digitized by Google

sant parmi nous un grand respect pour l'antiquité, on a trop oublié les enseignements vénérables de ces profonds et saints intreprètes de l'Écriture, pour leur préférer une dogmatique étroite et relativement moderne, œuvre de Byzance dégénérée. Ce n'est pas dans les légendes du grand logothète, maître du palais et protosecrétaire de l'empereur Léon, Siméon Métaphraste, qu'il faut chercher les véritables croyances de l'Église orientale. Les théologiens officiels de la cour de Constantinople n'étaient guère capables de comprendre le christianisme des premiers siècles. Faut-il s'étonner qu'ils en aient souvent remplacé les idées sublimes par des conceptions mesquines que l'Évangile repousse autant que la raison?

Le culte de l'Église d'Orient prête moins à la critique, que ses principes actuels en matière de théologie. Elle s'est beaucoup moins éloignée que Rome, de la noble simplicité des premiers âges du christianisme. On ne trouve point chez nous ces rites extravagants ou efféminés, ce sacré cœur de Jésus, ce divin cœur de la Vierge, ces mois de Marie, cette conception immaculée de la mère du Sauveur, ces adorations perpétuelles, et ces plates inventions qui font peu d'honneur au génie des Romains. D'un autre côté, notre liturgie n'a pas cette pauvreté justement reprochée aux Églises réformées, et dont conviennent volontiers les esprits impartiaux qui sont si nombreux au sein de la Réforme.

Digitized by Google

«Je suis le premier à reconnaître, dit un pasteur protestant, que la notion du culte s'est altérée parmi nous... Le protestantisme a exercé une réaction excessive contre l'Eglise romaine sous le rapport du culte. A l'invasion du rite muet et du symbole, nous avons opposé une réaction tout aussi exagérée de la discussion, de l'analyse [1]. »

« Anglicans et presbytériens, dit M. Næf, luthériens et calvinistes, tous se préoccupèrent de rendre à l'Église ses croyances primitives, ses formes primitives et son culte primitif. Ils réussirent, sous le rapport des croyances, à renverser l'échafaudage d'erreurs et de superstitions sous lequel le dogme chrétien se trouvait en quelque sorte enseveli. Sans s'être entendus, ils s'accordèrent merveilleusement pour rétablir les bases de tout véritable christianisme, savoir l'union de l'homme avec Dieu par la foi; mais quand il s'agit de reconstruire le culte et la discipline, faute d'étudier sérieusement le passé de l'Église, plusieurs d'entre les réformateurs se laissèrent entraîner à substituer leurs propres vues à d'antiques et respectables institutions. Ceci est particulièrement vrai des Églises du rite calviniste. Leur culte, austère jusqu'à la froideur, ne parle point assez à l'âme; il ne reflète pas même exactement le culte des premiers chrétiens. Il

[1] DURAND, *Le Réveil religieux*, 33.

Digitized by Google

est devenu trop abstrait, trop intellectuel, et de là le peu d'empire que l'Eglise protestante semble exercer en temps ordinaire, sur ceux qui naissent soumis à ses formes extérieures [1]. »

Le culte réformé qui n'est pas toujours en rapport avec les besoins des multitudes, le serait en Orient moins que partout ailleurs. Les peuples orientaux ont des instincts impérieux auxquels il est impossible de refuser de légitimes satisfactions. Moïse, si hostile aux rites superstitieux de l'Egypte, établit dans la religion de Jéhovah un grand nombre de cérémonies qui devinrent aussitôt chères aux Hébreux. Si à la rigueur un habitant d'Edimbourg ou d'Amsterdam peut se contenter du chant des psaumes et d'un discours dans une église froide et nue, jamais le Grec d'Athènes ou le Roumain des bords de la Dimbovitza ne comprendra une pareille manière d'honorer l'Eternel. Il lui faudra toujours les flots de l'encens, symbole de la prière qui monte vers le ciel [2], des autels brillants de lumière qui rappellent l'éclat de la céleste Jérusalem, des chants dans lesquels l'inspiration sacrée puisse se manifester sous des formes qui le fassent songer aux joies des banquets éternels. Laissons lui donc ces rites solonnels, cette poésie toute divine qui

[1] NÆF, *La Réformation.*

[2] Κατευθυνθήτω ἡ προσευχή μου ὡς θυμίαμα ἐνώπιόν σου· ἔπαρσις τῶν χειρῶν μου θυσία ἑσπερινή· εἰσάκουσόν με, Κύριε. Ψαλμὸς, ρμ'.

Digitized by Google

l'élève vers Dieu; mais travaillons avec ardeur à le pénétrer d'un christianisme sincère, de cette religion en *esprit* et en *vérité*, sans laquelle on n'adore pas le Père céleste d'une manière digne de sa majesté souveraine et de la grandeur de nos destinées.

Je sais bien que ces idées déplairont à ceux qui reprochent fréquemment à l'Eglise orientale l'abus qu'elle fait des images et des symboles. Sans doute aucun chrétien sensé n'essaiera de justifier les exagérations auxquelles elle s'est laissée entraîner avec le temps. Mais du moins on ne trouve point parmi nous comme à Rome cette ardeur singulière qui porte à inventer sans cesse des symboles chaque jour plus contraires à l'esprit du christianisme primitif, comme ce sacré cœur de Jésus, dont j'ai parlé, cette poitrine ouverte comme les entrailles des victimes du paganisme; ce hideux spectacle capable de repousser l'imagination la plus aguerrie. On aura beau nous dire que ce culte est le résultat d'une révélation faite à Marie Alacoque. N'est-il pas étrange que les hallucinations d'une pauvre visionnaire puissent modifier d'une telle manière le symbolisme chrétien? D'ailleurs, voyez quelles sont les conséquences de cette bizarre théologie! Vous aurez un autre jour la médaille miraculeuse d'après la vision de M. Ratisbonne, digne pendant des hallucinations de la sœur Alacoque; la Vierge de la Salette descendant sur les montagnes du diocèse de

Digitized by Google

Grenoble pour haranguer des stupides enfants; la Madone de Rimini qui roule les yeux[1] et tant d'autres inventions plus ou moins extraordinaires qui matérialisent de plus en plus la grande idée chrétienne.— Avouez que l'immobilité de notre Eglise, — dont Rome a tant parlé,—est préférable à une activité de ce genre! L'Eglise romaine se vante d'être surtout une institution vivante et perpétuellement agissante. Malheureusement cette activité, dont elle est fière, n'aboutit qu'à de nouveaux outrages à la raison, et à l'Evangile. Grégoire XVI a *développé*, il est vrai, la doctrine catholique, mais en condamnant définitivement la liberté de conscience, de discussion et d'association. Pie IX a aussi contribué à sa manière au *perfectionnement* du catholicisme, mais par la proclamation du dogme de l'immaculée conception qui anéantit simplement la doctrine du péché originel. Dieu préserve l'Eglise orientale de pareils progrès! La religion et la liberté y perdent toujours quelque chose! La torpeur dont on l'accuse laisse du moins ses forces intactes, et le jour où elle se mettra à la tête des peuples innombrables[2] qui reconnaissent ses lois des bords du Danube aux

[1] Voy. *La Madone de Rimini*, Bruxelles, 1850 — *Relation de l'événement miraculeux de la madone de Rimini extraite du procès authentique dressé par l'autorité ecclésiastique*, trad. de l'italien, Paris, 1852.

[2] Soixante-dix millions d'âmes.

Digitized by Google

déserts de l'antique Égypte, et des plages de la Baltique aux rives du Bosphore, elle n'aura pas consumé son énergie dans des luttes stériles contre la raison et contre la conscience humaine. Les nations dont elle a courageusement partagé les épreuves et les douleurs reconnaîtront en elle le boulevard qui les aura préservées des folies et du despotisme de Rome.

L'immobilité de l'Église orientale est un fait transitoire, dû à des circonstances tout à fait impérieuses et à l'influence desquelles aucune Église n'aurait jamais échappé. Elle n'a pas, ainsi que l'Église latine, été débarrassée du joug des empereurs. Tandis que les successurs de Constantin laissaient Rome et l'Italie livrées à leurs évêques, ils faisaient à Constantinople sentir leur main de fer à notre Église dont ils arrêtaient le magnifique développement. Est-ce qu'Athanase avait dans Alexandrie la liberté de s'occuper de ses profondes méditations, lui qui fut exilé par *quatre empereurs*? Est-ce que Grégoire de Nazianze ne fut pas forcé de quitter le siége de Constantinople, et Grégoire, frère de Basile, celui de Nysse? Est-ce que Valens laissa en paix Basile le Grand dans son Église de Césarée? Chrysostôme, le plus illustre de tous nos docteurs, Chrysostôme ne mourut-il pas dans l'exil? Toujours les empereurs théologiens imposèrent aux évêques un joug intolérable. A leur tyrannie succéda celle des Turcs. Ceux qui ont la moindre idée de l'his-

Digitized by Google

toire de notre Valaquie, savent ce qu'était autrefois leur tolérance!

Si notre Église avait eu des serviteurs comme Charlemagne, si elle avait vu les empereurs et les rois à ses pieds, elle aurait pu travailler au développement de l'intelligence et au bonheur des peuples, mieux que ceux qui lui reprochent son immobilité. Si elle avait été environnée des lumières de la science et de la civilisation, elle n'en aurait pas profité pour bénir les bourreaux de la Saint-Barthélemy, pour proscrire Roger Bacon, Campanella et Galilée, pour maudire tous les progrès de l'esprit humain. Ce qu'elle a entrepris dans les trois premiers siècles du christianisme, où elle possédait la plénitude de sa liberté, montre assez ce qu'elle pourrait faire le jour où elle acquerrait les avantages dont l'Église latine a joui sans interruption. Vienne l'heureux temps où elle retrouvera son indépendance! Elle n'en usera pas comme Rome pour engager contre la raison et les droits des peuples une lutte insensée. Elle retournera à la tradition savante et pieuse des Pantène, des Clément d'Alexandrie, des Justin et des Athénagore!

La tolérance de l'Église d'Orient est un des plus beaux fleurons de sa couronne divine. Depuis le seizième siècle, il n'est pas une Église en Occident qui n'ait usurpé les droits du pouvoir civil pour commettre les violences les plus révoltantes. — Je ne

Digitized by Google

parle pas du catholicisme. L'histoire de l'Europe entière prouve qu'il se sert, — dès qu'il le peut, — du fer et de la flamme pour exterminer ses adversaires. Ce qui est plus étonnant, c'est que l'Église réformée, confondant l'Ancien et le Nouveau Testament, ait cru devoir employer des peines atroces contre ceux qu'elle appelait hérétiques. Ainsi on a vu à Genève, les Servet et les Antoine livrés au dernier supplice, en vertu des lois barbares empruntées à Rome. Plus d'une fois, quand il n'était même pas question d'hérésie, on a jeté dans le lac des pécheurs plus ou moins publics[1]. Si l'on retrouve en Orient quelque chose de semblable, cette atroce pénalité n'existe que chez les Musulmans; elle est repoussée avec horreur par les chrétiens. Aucune Église n'a donc mieux pratiqué que la nôtre la tolérance évangélique. Les mains destinées à bénir n'ont pas manié les instruments de la torture; les lèvres sanctifiées par la parole de vie n'ont pas été profanées par des arrêts sanguinaires. Aussi, quelles que soient les révolutions auxquelles l'Orient est exposé, jamais l'Église orientale n'excitera la haine furieuse qu'on trouve partout, dans les pays soumis au despotisme spirituel de la papauté. Il faut que l'évêque de Rome et ses défenseurs subissent un peu plus tôt, un peu plus tard, les

[1] Voir le pasteur GABEREL, *Histoire de l'Église de Genève.*

Digitized by Google

terribles effets de la parole du divin Maître : « Celui qui prend l'épée périra par l'épée. »

Le soleil couchant teignait de pourpre et d'or les cimes flexibles des peupliers qui se dressent sur les bords du chemin, et qui forment une avenue jusqu'à Berne, la noble capitale de l'Helvétie. L'Aar semblait rouler des paillettes d'or dans ses ondes d'azur qui baignent les constructions de la basse-ville, entassées en désordre sur les bords de la rivière mugissante. Des teintes éclatantes coloraient les jardins et les plates-bandes qui réunissent cette partie de la cité à la colline sur laquelle s'alignent les maisons régulières de la ville neuve. Quelques vitres brillaient, pareilles à de vives étoiles. Une seule tour carrée dominait au fond de l'horizon ces toits étincelants, qui formaient comme une couronne allongée dont l'extrémité était fermée à ma droite par un clocher aux ogives élancées. Nous franchîmes la porte de Goliath, pour entrer dans le berceau des héros, où tout respire la force et la vie, jusqu'à ces eaux murmurantes, qui partagent les rues en deux fractions égales.

Les maisons de l'ancienne ville ont un caractère vraiment monumental. Le rez-de-chaussée est enfoncé sous des arcades massives, dont un côté ne voit jamais les rayons du soleil et dont l'autre resplendit de lumière. La teinte de ces maisons est uniforme, mais aux fenêtres, des femmes belles comme dans le rêve,

Digitized by Google

sont assises sur des coussins aux éclatantes couleurs, qui donnent aux murs grisâtres un air de fête. Elles semblent écouter, pensives, le bruit des fontaines gothiques surmontées de sculptures, de statues et de l'ours, symbole traditionnel de la cité glorieuse de Berthold V.

XXVIII

Quelle est, Naranda, cette vertu dont vous seule parlez? Tout ce qu'on a coutume généralement de désigner sous ce nom cause tellement votre mépris, que je me demande, moi qui ai raillé la vertu comme impossible à notre nature, si vous avez découvert quelque nouvelle faculté du cœur ou de l'esprit qui produise une sainteté inconnue au vulgaire? Si vous exigez l'anéantissement complet de l'homme, sous prétexte de l'absorber en Dieu dès cette vie, je connais d'avance votre thème. C'est l'égoïsme raffiné de plus d'une secte. Mais si votre regard pénétrant a trouvé en nous des ressources inexplorées, que d'autres coutumes, d'autres principes pourront faire éclore, parlez et soyez bénie! — Vous aurez calmé bien des inquié-

Digitized by Google

tudes, guéri bien des misères; vous aurez fait sortir de leur torpeur beaucoup d'âmes qui ignorent leur force, et que vous aurez arrachées au désespoir et à l'ennui.

XXIX

L'anéantissement de l'homme! savez-vous, Emmanuel, ce qui peut surtout le causer? Un égoïsme ingénieux, qui nous porte à rentrer en nous-mêmes; une fausse dévotion, qui nous fait illusion; une déplorable étroitesse de cœur, qui nous éloigne de nos semblables; une froideur orgueilleuse qu'on aime à nourrir, qui rend l'âme indifférente pour tout ce qu'elle devrait aimer, et qui la jette dans l'inconnu, ou pour mieux dire, dans le vide. Je sais bien qu'on donne à cette inertie incompatible avec toute expansion, le grand nom de religion et de *piété chrétienne!* Triste faiblesse, qui veut idéaliser, n'importe comment, un état d'isolement et de solitude funeste à toutes nos facultés! Ces âmes sans vigueur ne sont pas plus avec Dieu qu'avec les hommes; elles n'aiment pas plus les cieux que la terre; elles ressemblent à ces Hindous abrutis,

Digitized by Google

qui ont fait vœu de rester un temps considérable sur le même pied, dans une contemplation béate.

Au contraire, le cœur qui est susceptible de concevoir l'amour infini d'un Dieu, est préparé à toutes les affections légitimes, à tous les dévouements. Une nature assez sensible pour comprendre les profondeurs du sentiment religieux, ainsi que la douce mélancolie de la méditation est nécessairement pleine de générosité, de grandeur, de miséricorde. Elle souffre quand il faut condamner le mal, ou seulement y croire. Un esprit assez vaste pour s'élever au-dessus de ce monde, auquel l'univers suffit à peine, auquel la science même et les magnificences de la création semblent avoir des bornes étroites et des désenchantements, ne s'enferme pas dans une piété stérile, qui, à la longue, épuiserait ses forces les plus vives. Une intelligence vraiment supérieure veut approfondir tout ce qui est, pour mettre au-dessus de tout l'incomparable pensée de l'Être parfait, pour lui rendre un culte d'autant plus digne de lui qu'il est le résultat d'une conviction fondée sur la réflexion, et sur ce que le savoir humain a de plus grand. Quant au cœur, on ne doit pas travailler à imprimer sur ses fibres sensibles toujours la même empreinte. Il faut qu'il soit ouvert à tous les souffles du ciel, car c'est un vaste monde, qui doit avoir son histoire pleine de joies et de larmes. Le parfum d'une âme sympathique, loin de se concentrer en elle-même,

Digitized by Google

se répandra de toutes parts. Comprimer violemment l'intelligence et le cœur, les anéantir dans la contemplation stérile d'un seul objet, quand même on l'appellerait Dieu, ne saurait être la destinée humaine. Non! Dieu qui a fait l'âme et qui a fait le cœur, Dieu qui a créé l'univers et ses merveilles, Dieu qui a donné à toute créature une compagne et un soutien terrestre, Dieu n'a pas plus prétendu détruire en nous l'activité de la pensée, que l'ardeur d'une nature aimante. Il a sans doute voulu dominer en nous toutes les affections, mais sans les supprimer. Voilà la sainteté telle que la comprennent l'Évangile et le sens commun.

Qu'on abandonne les sectes et les moines à leur égoïste indifférence; qu'on les laisse à Dieu — pour se servir d'un terme qu'ils affectionnent, — mais que l'humanité fasse justice de leur orgueil insensé, qu'elle cesse de porter un stupide encens à ces simulacres malfaisants; qu'en marchant vers l'avenir elle les oublie dans les ténèbres où ils se sont retranchés. Ils s'y heurteront quelque temps isolés et privés d'ovations, jusqu'au jour où, fatigués d'attendre en vain le miracle de leur apothéose, ils ouvriront les yeux au soleil éclatant de la vérité et de la charité qui brillera sur la terre régénérée par la raison. On verra alors la véritable vertu resplendir au milieu des hommes sous le regard paternel du Dieu tout-puissant. Les fils d'Adam vivront ici-bas pour leurs semblables. Leurs efforts ten-

Digitized by Google

dront par le travail vers la perfection, vers la sainteté qu'on acquiert en luttant contre l'erreur et contre l'égoïsme. Ils iront ensuite triomphants dans les cieux, car la souffrance est l'aile puissante qui porte l'âme blessée aux pieds du Consolateur éternel. On reconnaîtra pour vraiment vertueux celui qui, pareil au Sauveur, ne craindra ni le blâme ni la haine pour accomplir une œuvre utile ; pour essuyer les larmes du pécheur ; pour vaincre la corruption; pour enchaîner le fanatisme. Ce cœur généreux, pénétré du saint amour de la patrie et de l'humanité, agira sans cesse, afin d'assurer la liberté de ses frères, afin de faire progresser leur éducation morale, sans jamais prendre l'attitude commode d'un mysticisme stérile, dont le but n'est que trop souvent de conquérir, sans la mériter, l'admiration de la foule. Il saura faire fructifier tout ce que le Ciel a mis en lui de facultés et de force. Il vivra du sourire des malheureux; il pleurera en silence sur l'ingratitude et sur l'injustice ; il ne méprisera ni l'ignorance ni même la corruption, et au lieu de les abandonner, il s'efforcera de les éclairer et de les corriger. Il ne perdra jamais l'espoir; car il sait que l'esprit de Dieu peut triompher des vices les plus invétérés et rendre ce qu'il a créé à la pureté et à la vérité.

Digitized by Google

XXX

Je suivais la foule au delà de la porte d'Aarberg, par une de ces belles soirées où les promeneurs sont avides de l'air pur et de la vue des champs. Les collines et les monts se déployaient au loin devant nous, et la grande route nous envoyait souvent des bouffées de poussière soulevées par quelque pèlerin qui venait visiter ces poétiques contrées. — Je m'arrêtai à la fosse aux ours, nobles animaux qui sont à Berne dotés et choyés comme ils le méritent; car ils ont porté bonheur au drapeau triomphant sur lequel ils ont brillé à Donnerbühl et à Laupen. Établis comme de vrais rois sous leur sapin, ils semblaient nous regarder tous avec dédain, nous faibles créatures, qui contemplions leurs muscles puissants et leur regard indompté. La plupart de ceux qui entouraient avec moi leur réduit étaient des paysans, des ouvriers lassés de leurs travaux du jour.

J'oubliais les ours pour étudier ce monde que j'avais entrevu avec tant d'intérêt dans le *Miroir des paysans* et dans *Ulric le valet de ferme.* Le peuple a

Digitized by Google

toujours excité ma curiosité ; dès mes premières années je lui ai voué spontanément toutes mes sympathies. Avant de me rendre compte des sentiments qui me portaient ardemment vers les masses laborieuses et souffrantes, je conservais précieusement ces sympathies au fond de mon cœur. Cependant ma tête d'enfant s'est plus d'une fois demandé, en se reposant sur le velours des trônes, pourquoi je ne pouvais y appeler ma sœur de lait ou le petit mendiant grelottant dans la rue? Plus tard, mes aspirations ont pris, grâce à l'étude et à l'expérience, une consistance qui les rend maintenant respectables à mes yeux. Les hypocrisies dorées du grand monde, les turpitudes dont la pensée sera pour moi un cauchemar perpétuel, la tyrannie du mensonge et de la fausse gloire, m'ont attachée par des liens indestructibles à ces multitudes dédaignées qui constituent la force des nations, et desquelles dépend tout leur avenir. Je n'ai trouvé de sincérité que parmi elles; leurs tendances généreuses, qui n'attendent qu'un développement salutaire, m'ont paru être les véritables instincts de l'humanité ; ceux de notre nature que l'Évangile a loués dans les pauvres et les petits. J'aime le peuple parce que j'aime ce qui est vraiment humain, tandis que j'abhorre tout ce qui est factice; tandis que j'ai horreur des idoles, des hommes adorés comme des dieux, de la corruption qui est la conséquence inévitable du servilisme.

Digitized by Google

Avec de pareilles dispositions est-il étonnant que j'aie tant de penchant pour les idées de Bitzius, telles que je les trouve dans son *Miroir des paysans*? Ce livre, qui parut en 1836, est la biographie d'un pauvre villageois du canton de Berne. L'auteur n'a pas seulement raconté la vie d'un mendiant; il a peint la société entière avec une franchise, un naturel, une énergie qu'on ne saurait trop admirer. La scène se passe avant 1830, à une époque où les gouvernements aristocratiques dominaient si tristement les cantons. Les hommes qui dirigeaient ces gouvernements n'y sont point ménagés. Bitzius a flétri avec une verve toute primitive la dureté des riches, les abus et l'injustice du monde. Mais quoiqu'il sache bien que les paysans ne sont pas seuls responsables de leurs fautes, il ne leur fournit cependant aucun moyen de se faire illusion sur leurs travers et sur leurs vices.

La vigueur et la loyauté qui caractérisent le *Miroir des paysans*, ne sont pas les seules qualités de l'ouvrage. Le touchant épisode des amours de Jérémie Gotthelf et d'Anneli montre jusqu'à quel point Bitzius comprend tout ce qu'il y a de délicat et de tendre dans la nature humaine. Exempt de sentimentalisme, aucun mouvement du cœur ne lui est pourtant étranger. Sans doute on chercherait en vain, dans ces pages reservées, les énervants tableaux dans lesquels semble se complaire la littérature contemporaine. Il s'agit ici

Digitized by Google

d'un amour viril et puissant, qui convient à une race résolue de républicains dont les mœurs n'ont pas été affadies par la vie des salons. Cette manière d'envisager et de décrire l'amour était tellement originale, qu'elle a, j'en suis sûre, beaucoup contribué à l'immense succès du *Miroir des paysans*. La société est lasse d'une sensibilité sans règle. Elle est disposée à prêter l'oreille avec complaisance à tous ceux qui lui feront entendre de plus mâles accents; elle aperçoit les inconvénients des théories sentimentales qui l'ont entraînée bien loin de la voie qu'elle devait parcourir. N'a-t-elle pas épuisé ses forces dans des luttes intérieures et dans des souffrances peu dignes de créatures dont la destinée est si élevée? Tout ce qui tend à l'arracher à ces agitations stériles du sentiment, admirablement décrites par Benjamin Constant dans *Adolphe*, doit être accueilli avec la plus grande faveur. Aussi le *Miroir des paysans* fut-il lu avec enthousiasme, quoique bien des détails, au milieu de beautés de premier ordre, montrassent l'inexpérience.

Ce livre fut suivi d'autres ouvrages qui n'eurent pas moins de succès et qui portaient tous le nom de Jérémie Gotthelf. Ce pseudonyme cachait le pasteur Albert Bitzius, un des hommes qui, par son caractère et par ses écrits, ont fait le plus d'honneur au canton de Berne. Cependant Bitzius n'était pas bernois d'origine. Il était né à Morat, dans le district protestant du

Digitized by Google

canton de Fribourg, le 4 octobre 1797. Son enfance s'écoula loin de la ville, dans la saine atmosphère des travaux champêtres. Il faut que cette existence ait exercé une influence profonde sur sa jeune imagination, car aucun écrivain ne s'est mieux rendu compte des incidents qui la composent. On a admiré avec raison les ingénieuses peintures de la *Petite Fadette, de François le Champi* et surtout de la *Mare au diable*. Bitzius a bien plus profondément, que l'auteur de ces ouvrages, le sentiment de la vie agreste. Dans les peintures que M. Conscience fait des paysans flamands, le sentimentalisme trahit souvent la poésie d'emprunt. L'écrivain blege est *un romancier*. Il diffère peu des autres écrivains qui ont cultivé avec distinction ce genre de littérature. Ce qu'il reproduit de la manière la plus habile, ce sont les passions de l'existence bourgeoise, comme dans le *Gentilhomme pauvre*. S'il n'est pas dénué de sensibilité, son mysticisme catholique lui enlève cette verve vigoureuse nécessaire pour décrire l'homme qui, dans les rudes travaux des champs, lutte sans cesse contre la nature. Pour être véritablement populaire, il ne suffit pas d'écrire en flamand, en berrichon ou en patois du Jura. Il faut s'identifier tellement avec la vie sévère du laboureur, du pâtre ou du bûcheron, qu'on arrive à parler sa langue sans aucun effort ; à penser et à sentir comme lui ; à exprimer ses idées avec les qualités et les défauts qui caractérisent sa manière de concevoir les choses.

Digitized by Google

Tel a été l'auteur *d'Ulric le valet de ferme*, d'*Ulric le fermier*, de *Dursli le buveur d'eau-de-vie*, des *Récits et tableaux de la vie populaire en Suisse*. Ouvrez un de ces volumes qui contiennent des trésors véritables de poésie primitive. A peine avez-vous lu quelques pages, que le gai babil de la ferme remplit vos oreilles. Vous entendez le gloussement des poules et les beuglements des vaches. Dans ces scènes agrestes, rien n'est oublié, depuis le caquetage sans fin de la fermière, jusqu'au grognement « des porcs à la dent éclatante, » pour me servir d'une expression homérique. Bitzius ne songe point à vous, lecteur civilisé. Il s'abandonne à sa verve naïve et joyeuse; il décrit avec entraînement, sans préoccupation de l'effet qu'il produira, le paysage qu'il aime, qu'il admire et que les mille bruits du printemps qui s'éveille animent déjà.

Mais cette admiration même de la nature est virile comme sa sensibilité. L'auteur du *Miroir des paysans* aurait trouvé fort plaisant le *Tailleur de pierres de Saint-Point*, qui s'accuse lui-même de « tendresses bêtes » pour les détails infinis de la création. Ses tendresses à lui sont aussi fortes qu'elles sont intelligentes.

Plusieurs lecteurs de Bitzius, vivant loin des classes rustiques dont ils ignorent les idées et les habitudes, lui ont fait bien des reproches dénués de fondement. Quels défauts ne lui ont-ils pas trouvé? On dit que

Digitized by Google

son sujet le domine beaucoup trop, qu'il se laisse entraîner à peindre tous les détails qui sollicitent son pinceau, qu'il a la passion des épisodes, des explications, des lenteurs de toute espèce. Si Bitzius avait écrit pour les salons, ces reproches seraient mérités. Au point de vue esthétique absolu, ses romans prêtent à plus d'une critique; mais ces défauts mêmes sont un moyen infaillible d'atteindre le but auquel il aspire. Il s'est fait paysan, vraiment et profondément paysan, afin de parler à des paysans. Ce babil rustique, ces allées et venues, ces digressions perpétuelles conviennent à la tournure de leur intelligence. Ils retrouvent dans ces livres non-seulement leur vie, leurs joies, leurs amours, leurs soucis, leurs travaux, mais leur manière de raisonner. Les romans champêtres de George Sand, malgré leurs admirables qualités, ne leur feront jamais le même effet. Ils ont peu de goût pour ce qui est écrit à leur usage par des *Messieurs;* ils se défient singulièrement de ce qu'on appelle « littérature populaire. » C'est qu'on ne s'improvise pas « écrivain populaire. » Si la Suisse a des écrivains de ce genre, si elle a produit des Pestalozzi, des Kuhn, des Bitzius, c'est qu'elle compte dans son sein des penseurs qui vivent avec le peuple, et qui le servent en l'aimant. Trouvez donc à Vienne et à Madrid des hommes de ce caractère! Cherchez-y une véritable littérature populaire!

Digitized by Google

Les impressions que Bitzius subit dans sa jeunesse m'ont paru avoir contribué puissamment à sa vocation littéraire. Ces impressions furent nécessairement fortifiées par son genre d'existence. Après avoir étudié la théologie à Berne, puis à Gœttingue, où il cultiva en même temps les lettres et la poésie, il revint comme vicaire dans ses campagnes natales. Là, il put se rendre compte de tous les détails de la vie agricole. Cette étude, évidemment approfondie, le décida à prendre la plume. Fut-il entraîné par l'irrésistible vocation de l'artiste? Céda-t-il au désir naturel à un ministre de combattre des idées qui lui semblaient funestes? L'examen de ses ouvrages rend la seconde hypothèse plus probable.

« Chez Jérémie Gotthelf, dit M. Max Buchon, le pasteur me semble avoir exploité l'artiste au moins autant qu'il l'a servi; de là aussi ses habitudes de prédication plus ou moins bien intentionnées, sans doute, au point de vue pratique, mais qui ne me semblent pas toujours pénétrées d'un sentiment esthétique aussi incontestable... Mon intention n'est point ici de discuter M. Gotthelf; je voudrais seulement lever un coin du rideau qui voile encore, pour le public français, la connaissance, non-seulement des œuvres, mais même de l'existence d'une des premières illustrations actuelles de la littérature allemande[1]. »

[1] *Nouvelles bernoises*, trad. par M. Buchon. — Introduction.

Digitized by Google

Une fois bien entendu qu'il faut considérer les romans de Bitzius comme des prédications dramatiques, nous croyons pouvoir les classer en deux catégories. Les uns ont pour but de ranimer dans les âmes le goût des vertus antiques, de la simplicité, du travail, le respect des traditions chrétiennes. Tels sont le *Miroir des paysans* (Bauern-Spiegel), *Dursli* (Dursli der Branntweinsæufer), *Ulric le valet de ferme* (Uli der Knecht), et *Ulric le fermier* (Uli der Pæchter). Ailleurs le populaire auteur combat la propagande athée de la jeune Allemagne, comme dans le *Docteur Dorbach le démagogue* (Dr Dorbach der Wühler). — En dehors de ces deux classes d'ouvrages, Bitzius semble s'être abandonné quelquefois à des préoccupations purement artistiques, comme dans: *Scènes et traditions de la Suisse* (Bilder und Sagen aus der Schweiz).

On a surtout remarqué dans la première catégorie des œuvres de Bitzius : *Ulric le valet de ferme* : « C'est, dit un critique éminent, M. Saint-René Taillandier, l'enfant le mieux venu de la nombreuse famille de M. Gotthelf, l'enfant préféré, qui a gagné sans réserve le cœur du peuple suisse, et qui est en même temps la plus vraie, la plus générale, la plus humaine des créations du peintre. — Ce livre est aujourd'hui comme le manuel du paysan, d'un bout à l'autre de la Suisse allemande. Dans chaque ferme on a le précieux vo-

Digitized by Google

lume, on le lit le dimanche après la Bible. » Sans doute, on trouvera sans peine dans cet ouvrage, avec M. Buchon, des « propensions sermoneuses. » Mais j'aimerais mieux y apprécier, comme M. Saint-René Taillandier, « la merveilleuse vigueur d'un talent fécondé par une existence consacrée au bien, l'union d'un libre cœur d'artiste et d'un chrétien dévoué. » Un critique allemand très-hostile à cette inspiration religieuse, ne va pas pourtant jusqu'à dire qu'elle fasse tort à la verve originale de l'éloquent pasteur. Il ne peut assez vanter la grandeur épique et la majestueuse simplicité des personnages. Il ne craint même pas de comparer les tableaux de Bitzius à ceux d'Homère, comme si jamais poëte pouvait être mis à côté du chantre d'Achille!

La tendance satirique que l'on trouve assez fréquemment dans les écrits de Bitzius, — je me contente d'indiquer comme preuve *Une visite à la campagne*, — se donne libre carrière dans les romans de la seconde catégorie, dont le caractère politique est fortement prononcé. L'auteur du *Miroir des paysans* ne saurait être soupçonné de préjugés aristocratiques. Dans *Kurt de Koppingen*, il a peint avec énergie les déprédations des barons féodaux, et la stérilité du sol entre leurs mains maudites. Cet admirable tableau suffirait à lui seul pour attirer sur la tête de son auteur les anathèmes de ceux qui se sont faits les apologistes fanatiques du passé. Dans le *Miroir des paysans*, on

Digitized by Google

serait même prêt à croire qu'il s'associe aux haines vigoureuses de ses héros contre les inégalités sociales. Cependant, il n'en est rien. Au fond, M. Bitzius était démocrate; mais il appartenait plutôt à l'école libérale qu'au parti radical; il ne semblait même voir dans ce dernier parti que des démagogues et des athées. Gioberti, quoique prêtre catholique, était moins sévère pour les radicaux. Il serait donc assez curieux d'opposer les appréciations du célèbre auteur du *Gesuita moderno*, aux idées du pasteur bernois.—Quant à moi, je ne prétends nullement émettre un jugement définitif sur un parti qui, depuis 1847, exerce en Suisse une grande influence. Occupée seulement de tracer un exposé véridique des faits, j'ai remarqué que ce parti est en butte à des reproches très-divers. Les uns l'accusent de trop de complaisance envers les gouvernements, les autres réclament contre ses tendances démagogiques. Sans prétendre les mettre d'accord, je déclare hautement, que j'ai vu régner une paix profonde même dans les cantons où la domination des radicaux est le moins contestée. Ajoutons qu'ils ont rendu à la Suisse un immense service en organisant la guerre du Sonderbund, en donnant la force et l'unité d'une nation à des municipalités jusqu'alors beaucoup trop isolées.—Ce sont moins les fautes et les exagérations des Suisses rangés sous son drapeau, qui lui ont fait plus d'un adversaire en Europe, que les

Digitized by Google

déclamations des étrangers parés de sa cocarde, que les extravagances de ces athées turbulents de l'Allemagne, personnifiées par Bitzius dans le docteur Dorbach, et les tirades emphatiques de quelques réfugiés français couverts de ridicule par l'auteur de *Joggeli*, dans la *Fromagerie de Vehfreude* (die Kæseri in der Vehfreude).

Bitzius a-t-il eu tort de prémunir les paysans de la Suisse contre les influences exotiques? Nous dirons franchement que nous ne le croyons pas. Bien des pays en Europe n'ont qu'à gagner en se prêtant à l'action des idées étrangères. Que l'Espagne et le Portugal perdent ainsi leur fanatisme; la Belgique, sa prédilection pour les couvents; l'Italie, sa passion d'un fétichisme condamné par les lumières du siècle; l'Allemagne, ces préjugés aristocratiques qui entravent sa libre marche dans la voie du progrès, rien n'est plus désirable. Nous en dirons autant des contrées qui touchent aux portes de l'Orient. La barbarie et l'esclavage y ont pesé longtemps comme un lourd fardeau; ils y ont laissé des plaies douloureuses qui, difficiles à guérir, réclament des médecins habiles et sympathiques. Que les peuples libres y portent leurs lumières et leurs idées, leur science et leurs sentiments! On devra les accueillir comme des amis et leur ouvrir son cœur. — Mais la Suisse n'a rien à apprendre des autres nations de l'Europe en fait de liberté. L'a-

Digitized by Google

héisme hégélien serait la ruine des institutions répu-
blicaines; car une pareille doctrine mène droit au des-
potisme. Quant aux déclamations françaises, elles al-
éreraient sans profit la simplicité de son esprit si
pratique et si droit. On sait si ces déclamations ont
beaucoup servi, même en France, la cause de la li-
berté! Qu'un exemple aussi instructif ne soit pas perdu
pour la Confédération! Qu'elle se serve des fautes de
ses puissants voisins pour se montrer plus sage et plus
prudente qu'ils ne l'ont été.

Je sais bien qu'on a reproché à Bitzius d'avoir fait, dans le *Dr Dorbach le démagogue*, une peinture complétement fantastique. Pour mettre en avant une pareille hypothèse, il faut n'avoir qu'une notion imparfaite des luttes politiques et religieuses dont la Suisse a été le théâtre dans ces derniers temps.

Il faut d'abord distinguer soigneusement ce qu'on a souvent mis sur la même ligne avec une rare habileté. En effet, il y a dans l'histoire des clubs de ce temps, des époques et des éléments qu'il est nécessaire de ne pas confondre si l'on veut tout examiner avec bonne foi et impartialité.

Les réfugiés comprenaient trois catégories: les libéraux proscrits par les gouvernements absolus, les athées et les communistes. M. Crétineau-Joly, qui voit

Digitized by Google

les choses de haut, les nomme tous « des nuées de sauterelles. » Il s'indigne avec sa vivacité ordinaire contre « ces gens obscurs que rien n'avait fait connaître, pas même leurs crimes et qui semblaient poussés par les quatre vents du ciel. Ils venaient de cette Pologne, toujours turbulente... de cette Allemagne que ses professeurs d'université, que ses songes-creux politiques prétendaient faire une... de cette Italie qui prend tout au sérieux, même le courage de ses *raffinés de carbonarisme*, et ils s'abattaient sur la Suisse [1]. » Ces étrangers, parmi lesquels il s'en trouvait beaucoup dont le seule crime était de vouloir l'indépendance et l'unité de leur pays, sont aux yeux de l'historiographe des jésuites « des forbans démagogues, de véritables écumeurs de la terre d'Europe, des adjudicataires de l'émeute et de l'anarchie [2]. »

A ce point de vue, ce noble comte de Santa Rosa, dont M. Cousin a si bien célébré le grand caractère, ce martyr de la liberté de l'Italie, serait « un forban démagogue! » Ces illustres Lombards qui font aujourd'hui la gloire de la libre terre du Piémont seraient « des adjudicataires d'anarchie! » C'est ainsi qu'on écrit l'histoire au point de vue du jésuitisme. C'est ainsi qu'on flétrit des noms les plus odieux ceux qui réprouvent et combattent le pouvoir absolu. On ne

[1] *Sonderbund*, I, 121-22.
[2] *Sonderbund*, I, 122.

Digitized by Google

craint même pas de reprocher à l'Angleterre « de couvrir de son pavillon tous ces réfugiés *au nom d'une coupable humanité*[1]. » Quel est donc le prétexte de cette haine furieuse? C'est « que les libéraux de 1815 à 1830 servirent de précurseurs aux radicaux qui, eux-mêmes, dupes ou victimes des sociétés secrètes, devront céder la place au communisme, dernière expression de la démagogie. » En d'autres termes la liberté produit le radicalisme, et le radicalisme le communisme, l'athéisme et l'anarchie.

Sans nous laisser effrayer du ton dogmatique avec lequel on répète sans cesse de telles assertions depuis la chute du gouvernement constitutionnel en France, examinons-les avec calme à la pleine lumière de l'histoire. Les faits, dans des questions de ce genre, sont plus significatifs que tous les raisonnements.

Le communisme est-il une invention du libéralisme? L'athéisme est-il favorisé par les institutions libérales? Tel est le double problème qu'il faut résoudre.

Je ne parlerai point du communisme dans l'antiquité. Tout le monde connaît les excellents travaux de M. Alfred Sudre sur cette grave question. Je ne m'occuperai que des temps modernes. — Dès le seizième siècle, à une époque où il n'était nullement question d'idées libérales, je trouve un ouvrage cé-

[1] *Sonderbund*, I, 123.

Digitized by Google

lèbre consacré à l'apologie du régime communautaire, c'est l'*Utopie* de Thomas Morus. Laissons parler celui de nos contemporains qui a le mieux étudié les écrits du lord chancelier d'Angleterre : « Notre siècle a lu sans le savoir, bien des contrefaçons de l'*Utopie*.... Les doctrines de Saint-Simon et de Fourier sont dans l'*Utopie* ; les attaques contre le droit de propriété [1] sont dans l'*Utopie* ; la défense de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre est dans l'*Utopie*. L'*Utopie*, c'est la phalange de Charles Fourier, l'*Utopie*, c'est la communauté des biens de Saint-Simon [2]. » Or, l'auteur de l'*Utopie* était-il protestant ou philosophe? Assurement non ! Rome le compte au nombre de ses martyrs ; il a écrit lui-même dans l'épitaphe qu'il composa pour son tombeau, « qu'il fut *fâcheux* aux voleurs, aux homicides et aux hérétiques [3], » sans se douter qu'il aiguisait la hache dont Henri VIII devait le frapper plus tard. Tel est l'homme qui a été le précurseur du communisme dans l'Europe moderne. Cherchons maintenant qui l'a d'abord mis en pratique.

La seule tentative qui ait été faite sur une grande échelle pour organiser une société sur les bases du communisme est due aux jésuites. Si l'on étudie même superficiellement leurs *réductions* du Paraguay [4], on

[1] Comparez : PROUDHON, *Contradictions économiques*.
[2] NISARD, *Thomas Morus*, IV, dans les *Études sur la renaissance*.
[3] MORUS, *A Dialogue concernynge heresyes*.
[4] Voir SUDRE, *Histoire du communisme*.

Digitized by Google

n'aura pas de peine à se convaincre qu'ils avaient adopté purement et simplement le régime de Sparte modifié par la théocratie. Le gouvernement spirituel et temporel était excercé par les membres de la compagnie qui repartissaient entre les Indiens les fruits de la terre « selon leurs besoins, » c'est-à-dire conformément aux doctrines professées plus tard par Mably, Robert Owen, Saint-Simon, Fourier et Cabet [1]. Comme une société pareille ne saurait admettre d'éléments hétérogènes, les étrangers étaient exclus du Paraguay.—C'est bien là ce qu'on a nommé depuis le despotisme communiste contre lequel MM. Crétineau-Joly et Hennequin [2] ont tant réclamé. Cependant pourquoi attaquent-ils si violemment M. Cabet qui essaie de renouveler aux États-Unis ce que les jésuites ont fait dans l'Amérique méridionale? Pour nous, qui n'avons pas les mêmes engagements, si nous n'admirons pas le fondateur de l'Icarie, nous reconnaissons volontiers qu'il a eu pour modèles des hommes envers lesquels l'orthodoxie romaine a épuisé toutes les formules du respect et de l'admiration. Mais les apologistes de Rome ont toujours deux poids et deux mesures. Tout est permis, tout est grand, tout

[1] Voir Louis Reybaud, *Études sur les réformateurs.* — Comparez aussi Cabet, *Voyage en Icarie*, et Muratori, *Le christianisme heureux.*

[2] Voy. A. Hennequin, *Études sur l'anarchie contemporaine*, *Le communisme en Suisse.*

Digitized by Google

est saint quand on se prosterne devant l'idole de la papauté; tout devient odieux, criminel, infâme, quand on refuse de baiser les pieds du dieu mortel qui trône au Vatican.

Est-on plus juste, lorsqu'on prétend faire l'histoire de la propagande athée en la représentant comme un résultat nécessaire des idées libérales? Malheureusement pour cette belle théorie, depuis la prédication de l'Évangile, l'athéisme n'a jamais été florissant que dans les pays despotiques. Au seizième siècle il s'étale avec impudeur à la cour des papes et des Valois « très-chrétiens. » Au dix-huitième siècle il triomphe sous le sceptre et souvent avec la protection des princes les plus absolus de cette époque: Catherine II, Frédéric II et Louis XV. Ceux des hommes de la révolution française qui l'ont professé l'avaient appris sous le règne très-peu constitutionnel du petit-fils de Louis XIV. De nos jours, est-ce dans les pays libres, en Hollande, dans les royaumes scandinaves, dans la Grande-Bretagne, en Suisse, aux États-Unis, que les athées sont le plus nombreux? Personne n'oserait le dire. L'athéisme ne se maintient que lorsqu'il est un instrument d'opposition au despotisme spirituel et temporel. La haine de la servitude précipite les âmes dans les derniers excès. Quand on assiste perpétuellement aux triomphes de la violence et de la ruse, il est plus facile de perdre de vue l'idée d'une Providence bien-

Digitized by Google

faisante. Le monde et la société paraissent livrés aux plus tristes fantaisies du hasard. Faut-il s'étonner que les pays ultramontains présentent surtout le spectacle de ces déplorables réactions? « La piété de commande et la religion par ordonnance, dit très-bien le *Journal des Débats*, ne font que des hypocrites, des incrédules et des *athées*, c'est à cet état qu'on a réduit les populations de l'Italie, et qu'on en conduira d'autres encore [1]. »

Ces considérations vont trouver leur application dans l'étude que nous allons faire des clubs athées et communistes de la Suisse. Nous ne rencontrons parmi leurs chefs aucun Helvétien, aucun Anglais, aucun Suédois. Les plus célèbres sont des hommes qui, comme MM. Mazzini, Dœleke, Becker, Albrecht, Marr, Weitling, étaient nés sous le sceptre de princes dont le gouvernement ne s'inspirait guère de ces idées libérales pour lesquelles M. Crétineau-Joly montre une si vive horreur. Dans les pays germaniques, où une grande activité intellectuelle est constamment exposée à lutter contre des institutions vieillies, la philosophie à laquelle on interdisait toute critique de ces institutions a semblé vouloir s'en consoler en manifestant une singulière audace dans le domaine de la spéculation. Tandis que dans la libre Ecosse la science philosophique, sous la direction des Reid, des Dugald-

[1] Article de M. John Lemoinne, dans les *Débats* du 6 mars 1856.

Digitized by Google

Stewart et des Hamilton, montrait une grande sagesse[1], les penseurs de la Germanie s'éloignaient de toutes les croyances traditionnelles[2]. M. Baudrillart[3] a comparé spirituellement l'histoire de la philosophie allemande à une tragédie en cinq actes: le premier s'appelle Kant, le second Fichte, le troisième Schelling, le quatrième Hegel, le cinquième Feuerbach. Si l'idéalisme excessif de Kant et de Fichte ôte toute valeur aux preuves de l'existence de Dieu, si Schelling et Hegel lui enlèvent la personnalité, Feuerbach va plus loin encore: « La religion, dit-il, tient à une méprise facile, mais déplorable. Nous sommes portés à nous dédoubler, à nous diviser nous-mêmes, puis à regarder l'une des moitiés nées de cette séparation comme supérieure à la nature humaine. Néanmoins cette moitié prétendue supérieure n'est rien, si elle n'est la meilleure partie de notre histoire même. Dieu est pour l'homme le recueil de ses pensées et de ses sentiments les plus élevés, l'album où il écrit les noms des êtres qui lui sont le plus chers et le plus sacrés. »

La Suisse allemande a des rapports si fréquents avec les pays germaniques, que les doctrines de Feuerbach devaient y avoir quelque retentissement. Pour-

[1] Voy. Charles de Rémusat, l'*Écosse depuis la fin du XVIIe siècle*, dans la *Revue des deux mondes*, du 1er avril 1856.

[2] Voy. Bartholmess, *Histoire critique des doctrines religieuses de la philosophie moderne*.

[3] *Débats* du 8 avril 1856.

Digitized by Google

tant le peuple qui habite le territoire de la Confédération a un tel bon sens, que les propagateurs de l'athéisme sentirent la nécessité de s'adresser à d'autres auditeurs.

Bitzius a peint avec assez d'exactitude cette étrange prédication, qui eut pour théâtre primitif le canton de Berne. C'est là que le célèbre romancier avait entendu les émules du docteur Dorbach révéler aux ouvriers allemands les dogmes adoptés par les néo-hégéliens, dont les clubs de la Jeune-Allemagne se montraient les admirateurs passionnés.

La Jeune-Allemagne n'est pas la première association qui se soit établie sur le sol helvétique après la révolution de 1830. Les agitations politiques qui suivirent cette révolution amenèrent en Suisse des réfugiés de diverses nations. Ils y fondèrent la Jeune-Europe. Déjà M. Mazzini avait organisé la Jeune-Italie. Le spirituel pseudonyme Lorenzo Benoni, qui a écrit les *Mémoires d'un réfugié*, a peint, à ce qu'il paraît, M. Mazzini sous le nom de Fantasio [1]. Ce personnage célèbre, devenu depuis un des triumvirs de la république romaine, n'est point à la hauteur du rôle qu'il veut jouer. Si, un jour, la noble et malheureuse Italie doit conquérir son indépendance et son unité, l'épée de la Maison de Savoie lui sera plus utile que les ma-

[1] Un adversaire de M. Mazzini a publié : *Mazzini jugé par lui-même*, par Jules de BRÉVAL.

Digitized by Google

nifestes de l'*Italia del Popolo*. Un peuple ne passe pas subitement du despotisme le plus abrutissant à un gouvernement démocratique. Prêcher la république à une nation qui n'a encore ni liberté religieuse, ni habitudes républicaines, ni instruction populaire, c'est bâtir dans les nuages; c'est, sans le vouloir, servir la tyrannie qui l'écrase, en la jetant dans des projets chimériques, et dans des complots qui ne sauraient réussir. M. Mazzini dut bien s'en apercevoir, lorsqu'en 1834 il lança sur la Savoie les hommes de la Jeune-Italie (la Giovine Italia). Le général polonais Ramorino, qui commandait l'expédition, échoua complétement [1]. «Quelle âme bien née, disait dans le Grand Conseil de Vaud, à propos de cette funeste expédition, le docteur Monnard, ne s'émeut de joie et d'enthousiasme à la pensée de la future émancipation de tous les peuples de l'Europe? Quelle âme libre ne fait des vœux pour que la liberté ramène la civilisation au sein des peuplades de cette belle Italie, deux fois berceau de la civilisation de l'Occident! Mais... la liberté n'est pas une marchandise qu'on peut importer par commerce ou par contrebande; elle est un besoin des esprits, un élément de la vie des peuples, ou elle n'est rien... Combien sont aveugles... ces enthousiastes de

[1] Voy. *Précis des derniers événements de Savoie*, par le général RAMORINO, Paris 1834 — et *Mémoires sur la Jeune-Italie et sur les derniers événements de Savoie*, par un témoin oculaire, Paris 1834.

Digitized by Google

libéralisme, dont les tentatives aboutissent à river les fers qu'on voudrait voir briser[1]. »

La Jeune-Allemagne avait, de son côté, fondé une association en Suisse, et préparait un soulèvement au delà du Rhin. M. Crétineau-Joly a paru confondre cette société secrète avec celle qui, plus tard, eut pour chefs MM. Dœleke, Standau et G. Marr. Zurich, Bienne et Berne étaient, à cette époque, les principaux foyers de cette société exclusivement politique, qui ne songeait nullement à propager l'athéisme. Elle fut dissoute en 1836. De ses cendres naquit une nouvelle association, qui s'occupa uniquement à pénétrer de ses doctrines les ouvriers allemands, beaucoup plus nombreux sur le territoire helvétique qu'on ne pourrait le croire. D'après le rapport adressé au Conseil d'État de Neuchâtel sur les clubs de la Jeune-Allemagne en Suisse, vingt à vingt-cinq mille ouvriers des contrées germaniques parcourent incessamment la Confédération, afin d'exercer des métiers pour lesquels les habitants du pays n'ont pas de goût. C'est sur cette population flottante que la Jeune-Allemagne comptait exercer l'influence la plus active.

Ne pouvant s'entendre avec les gouvernements des cantons de Zurich et de Berne, elle s'établit dans la Suisse française, et principalement dans le canton de

[1] *Rapport au Grand Conseil de Vaud sur l'affaire des Polonais*, Lausanne, février 1834, p. 33—34.

Digitized by Google

Vaud. Ses mouvements étaient dirigés par MM. Hermann Dœleke, Jules Standau et Guillaume Marr. Des documents venus de sources très-diverses [1] permettent d'apprécier les projets de la Jeune-Allemagne, et le caractère des hommes qui jouèrent le principal rôle dans ses réunions.

L'élément philosophique fut plus puissant dans la Jeune-Allemagne que dans les clubs communistes. La Jeune-Allemagne aurait eu en Suisse presque la physionomie d'une école, si elle ne s'était pas proposé un but éminemment pratique ; si elle n'avait pas eu surtout une organisation compliquée qui ne permet pas de se méprendre sur son caractère. Il n'est donc pas surprenant de trouver chez les chefs de cette association une véritable culture intellectuelle. M. Dœleke, le plus influent, était un élève de l'université de Halle. Son esprit actif et pénétrant ne lui a jamais fait défaut. Emprisonné en Prusse à la suite d'un duel malheureux, il se réfugia en Angleterre, et puis en Suisse. Il

[1] L'ouvrage publié en 1846 à Leipzig par Guillaume Marr sous le titre de *La Jeune-Allemagne en Suisse* ;—le rapport adressé au Conseil d'État de Neuchâtel et imprimé en 1845 par ordre du gouvernement ; —les renseignements curieux publiés dans la *Bibliothèque universelle de Genève* ; — les détails que contiennent les ouvrages de M. Joël CHERBULIEZ, *La Suisse sous le gouvernement des radicaux* ; — de M. Amédée HENNEQUIN, *Études sur l'anarchie contemporaine*, *Le communisme* et la *Jeune-Allemagne en Suisse* ;— de M. CRÉTINEAU-JOLY, *Sonderbund*, chap. III, les sociétés secrètes en Suisse.

Digitized by Google

paraît qu'il déploya une ardeur prodigieuse dans l'organisation des clubs de la Suisse française[1]. Il voyageait, parlait, écrivait sans cesse. Ces agitations lui semblaient l'idéal de l'existence. « Oh! quelle joie, écrivait-il à un de ses amis, de pouvoir nager en pleine eau dans ce genre de vie[2]. »

M. Standau était le lieutenant de Dœleke. En Suisse, il fut successivement ouvrier serrurier, professeur d'allemand au gymnase de la Chaux-de-Fonds, et précepteur à Echallens chez M. le pasteur Germond, directeur de l'institution monastique de Saint-Loup. Quoique M. Standau fût très-inférieur comme intelligence à M. Dœleke et à M. Marr, il contribua beaucoup à la propagation de la Jeune-Allemagne, en inventant la Confédération des clubs, connue sous le nom de Lemanbund. Cette Confédération du Léman fut constituée à Morges (Vaud), le 8 janvier 1843. On avait pris pour modèle l'organisation politique de la Suisse de cette époque. Chacun des clubs était à son tour « Vorort, » comme Berne, Zurich et Lucerne dirigeaient alors successivement le gouvernement helvétique.

M. Guillaume Marr fut, de tous les chefs de la Jeune-Allemagne en Suisse, celui qui contribua le plus à la pousser dans les excès de l'athéisme. « Elle man-

[1] Voyez le *Rapport au Conseil d'État de Neuchâtel.*

[2] 7 Avril 1847, *Rapport au Conseil d'État de Neuchâtel.*

Digitized by Google

quait de *principes* et d'énergie, dit-il dans son livre. La Jeune-Allemagne faisait bon marché de la vie des rois. Elle rêvait complots, invasion de l'Allemagne à main armée, unité de la patrie. Ainsi, le patriotisme trottait dans toutes les têtes... L'œuvre de la nouvelle philosophie avait à peine lui en Suisse. Personne n'avait dépassé le docteur Strauss[1]. Personne ne s'était encore avisé de se vouer à l'émancipation totale de l'homme, à la dissolution raisonnée de tous les liens, de toutes entraves extérieures et intérieures[2]. » Ce passage montre assez le peu de cas que M. Marr fait de la morale ordinaire. Du reste, il ne tient nullement à manifester le moindre respect pour elle. « Oh! disait-il, pourvu que je ne voie plus cette vertu qui m'ennuie, et cette morale de tous les jours[3]! »

Si les Jeunes-Allemands dépassaient toutes les limites quand il s'agissait de doctrines religieuses, ils étaient moins audacieux sur le terrain des questions sociales. Aussi étaient-ils accusés de timidité par

[1] Sur le séjour du docteur Strauss en Suisse, voy. un curieux chapitre de M. DE TILLIER, *Histoire de la Confédération Suisse depuis la dissolution de la Diète ordinaire jusqu'à l'introduction du nouveau pacte*, livre IV, chap. 5. Et *Rapport au Grand Conseil du canton de Vaud par sa députation à la Diète ordinaire de 1839 sur les affaires du canton de Zurich*, Lausanne 1839 — ce rapport est de Druey.

[2] MARR, *La Jeune-Allemagne en Suisse.*

[3] *Feuilles du temps présent pour la vie sociale*, 1844—45, N° 2, publiées en allemand, à Lausanne, par MM. Marr et Dœleke.

Digitized by Google

d'autres hommes qui, nés comme eux dans les pays germaniques, dirigeaient surtout leur polémique contre la propriété.

M. Weitling, ouvrier tailleur de Magdebourg, fut, en Suisse, l'oracle des communistes. Il se trouvait à Paris en 1839, à une époque où le Babouvisme avait recruté un certain nombre de soldats dans les sociétés secrètes. C'est là probablement que l'ouvrier allemand se pénétra des théories qu'il exposa depuis dans ses *Garanties d'harmonie et de liberté*, et dans son *Évangile du pauvre pécheur*, théories qu'il a résumées en quelques mots expressifs : « Prolétariat par le vol. » L'idée odieuse du larcin ne paraît pas inspirer à M. Weitling une bien vive répugnance. « Ouvrez vos bagnes et vos prisons, s'écrie-t-il, c'est là qu'il y a des honnêtes gens[1]. » Non content d'idéaliser les bandits, il les propose pour modèles : « Il faut prêcher une morale que personne n'ose prêcher, et que rend impossible tout gouvernement égoïste ; une morale qui changera le combat sanglant des rues où le peuple a toujours le dessous, en une guerre continuelle de guérillas, qui anéantira les spéculations du riche sur les peines du pauvre, et que ni la force des soldats, ni celle des gendarmes ou de la police ne peuvent arrêter. On prêchera une morale qui nous amènera des

[1] *Garanties*, p. 17.

Digitized by Google

légions de combattants, dont nous détesterions maintenant la coopération; une morale qui ne laisse à nos adversaires d'autre planche de salut que celle de notre principe, et qui entraînera après elle la dissolution du règne des intérêts personnels. Cette morale ne peut être prêchée, en effet, qu'à ces grandes masses qui fourmillent dans les villes excédées de misère et de désespoir. Une fois qu'on aura prononcé le mot, il sera le signal d'une tactique nouvelle, contre laquelle nos ennemis ne seront jamais assez forts. Lorsqu'on tend le ressort à l'extrême, il est de notre devoir de le faire sauter, quand même il devrait en résulter un désordre de vingt ans. »

L'*Évangile du pauvre pécheur* est une des nombreuses tentatives essayées dans ces derniers temps pour faire du livre sacré un code d'épicurisme. M. Guillaume Marr apprécie parfaitement cette théorie étrange :

« Il y en a, parmi les communistes, qui se disent chrétiens orthodoxes. Le conte d'Ananias et de Saphira est la base historique de leur religion. Ces soi-disant Pères de l'Église prennent dans l'Evangile tout ce qui convient à leur système, et négligent ou torturent le reste. Ils ne veulent pas de la communauté des biens à la façon de l'Evangile, mais bien telle que les Epicuriens l'auraient souhaitée; chrétiens en théorie, païens en pratique. » — Un passage de l'*Évan-*

Digitized by Google

gile du pauvre pêcheur prouve surabondamment que ces reproches ne sont point exagérés. « Ce n'est plus les mains jointes, dit M. Weitling, la tête inclinée et agenouillés, que nous voulons célébrer la pâque, mais placés à de grandes tables devant l'agneau pascal, prenant gaiement ensemble du vin, du pain, du lait, des pommes de terre, de la viande et du poisson. Nous voulons participer tous aux mêmes jouissances. »

M. Siméon Schmidt, ouvrier tanneur et collaborateur de M. Weitling, est, comme celui-ci, fort supérieur à sa position par l'intelligence. M. Guillaume Marr, qui ne flatte jamais les chefs du communisme, en parle comme d'un homme remarquable par son activité sans égale, par une dextérité extraordinaire, et par son éloquence naturelle. M. Weitling était, en Suisse, l'écrivain des communistes, M. Schmidt en était l'orateur.

Les autres coryphées du parti, M. Auguste Becker, M. Georges Kulmann, M. Albrecht, vieillard visionnaire, n'avaient que des talents médiocres. Mais M. Becker, par ses saillies bouffonnes, et M. Albrecht, par ses missions vagabondes, contribuèrent à populariser les idées de leur secte. M. Kulmann ne rendit pas de grands services à ses frères. Son livre, intitulé le *Nouveau-Monde*, eut peu de succès. « Quel effronté charlatanisme! dit M. Guillaume Marr, en parlant de cet ouvrage. Quel mélange effroyable de stupidités

Digitized by Google

propres à l'auteur, et de folies bibliques! La base de ce fameux système de philosophie, — c'est l'abolition de la monnaie. »

Ce texte suffirait seul pour faire comprendre les dispositions avec lesquelles les chefs de la Jeune-Allemagne accueillaient les prédications du communisme. Une lutte entre les deux partis devint inévitable. « Les communistes, disait M. G. Marr, ne cessèrent jamais de nous disputer notre domination en Suisse. » Aussi n'épargne-t-il pas les qualifications sévères aux partisans de cette doctrine. Selon lui, « le communisme vient du défaut d'énergie et de volonté; c'est une lâcheté dont le résultat est de déclarer que l'homme est esclave de la matière, et qu'il est incapable de s'émanciper. » Cette appréciation n'est pas trop dure.

Après une lutte acharnée, la Jeune-Allemagne finit par l'emporter. Son organisation était très-supérieure à celle de ses adversaires; ses directeurs avaient plus d'habileté et plus de talent. Mais le triomphe, en exaltant leur orgueil, leur inspira une confiance exagérée en leurs propres forces. Ils voulurent sortir de l'obscurité des clubs, et essayer au grand jour la propagande de l'athéisme. M. Marr publia donc à Lausanne une édition abrégée de la *Religion de l'avenir*, par Frédéric Feuerbach, qui fut enlevée en trois semaines. En même temps, il fit paraître avec M. Dœleke un journal intitulé : *Feuilles du temps présent*. Les doc-

Digitized by Google

trines de ce journal peuvent se résumer ainsi : « Dieu et l'immortalité de l'âme sont des vieilleries usées et abolies. » La révolution radicale qui éclata à Lausanne le 14 février 1845, et qui porta M. Druey au pouvoir, acheva de combler les vœux des Jeunes-Allemands. Élève des universités germaniques, plein d'enthousiasme pour la philosophie de Schelling et de Hegel, Druey semblait devoir protéger les disciples de Feuerbach, qui se prétendait le continuateur légitime des penseurs les plus célèbres de l'Allemagne. Mais l'opinion publique avait déjà repoussé à Zurich l'invasion allemande dans la personne du docteur Strauss et de M. Weitling. Elle se souleva aussi dans le canton de Vaud avec tant de violence, que le Conseil d'Etat fut obligé d'expulser M. Marr et les communistes MM. Becker et Kulmann. En même temps, le gouvernement quasi-monarchique de Neuchâtel chassait MM. Dœleke et Standau. Excepté à Genève et à Zurich, les clubs d'étrangers furent dissous sans avoir obtenu de succès parmi les fils de l'Helvétie.

En effet, ce peuple, dont le bon sens pratique et la raison sont vraiment remarquables, assista, pendant des années entières, aux prédications du communisme et de l'athéisme, sans en être ébranlé. Dans un pays voisin, quelques mois d'un pareil enseignement amenèrent la lutte terrible de juin, qui faillit livrer Paris aux prolétaires. Sur les bords du lac Léman et du lac

Digitized by Google

de Zurich, les imitateurs du docteur Dorbach séduisirent sans doute quelques esprits crédules, mais ne parvinrent jamais à entraîner les masses. Un écrivain fort hostile aux principes démocratiques fait, à ce sujet, des aveux trop curieux pour que nous ne les citions pas textuellement : « Il était recommandé par la propagande de la Jeune-Allemagne de prodiguer les avances aux citoyens de chaque canton, et de leur conférer autant que possible les fonctions ostensibles de secrétaire et même de président... Cependant, il ne paraît pas qu'un grand nombre de Suisses ait cédé à cette séduction des dignités démagogiques... Les clubs communistes, formés par les ouvriers allemands, n'attirèrent de même qu'un petit nombre de Suisses... DANS AUCUN PAYS, LE COMMUNISME N'A MOINS D'AVENIR QU'EN SUISSE... Dans ce beau pays, les jardins et les parcs se distinguent à peine de la pleine campagne. La propriété, petite et grande, y vit sur la foi des mœurs, *si respectée, qu'elle n'a pas même besoin de se clore*. (Est-ce là l'affreuse anarchie de M. Crétineau-Joly ?) Il arrive au voyageur distrait, errant au bord des lacs ou dans les plis des vallées, de tomber sans le savoir à deux pas d'une maison particulière, au sein même d'une famille, moins étonnée de l'accueillir qu'il n'est confus d'avoir violé la retraite charmante qu'aucune barrière ne signale, ni ne protége. *La semence communiste, quoique jetée avec profusion, n'a*

Digitized by Google

pas levé au pied des Alpes. Bien plus, toutes les fois que les théories propagées par Weitling parmi les ouvriers allemands séjournant en Suisse ont fait explosion hors des clubs, et ont fait mine de s'étaler sur la place publique, *les paysans suisses se sont émus*, et les gouvernements... ont eu la main forcée. Menacés par un soulèvement des campagnes, ils furent contraints de fermer les clubs et de chasser les clubistes allemands. Le même phénomène s'est reproduit à Zurich en 1843, et à Lucerne en 1845, dans des circonstances très-remarquables[1]. » Ainsi, tandis qu'au sein de contrées monarchiques et catholiques nous avons vu de nos jours les paysans former une nouvelle Jacquerie, dans ces « républiques désolées » protestantes et radicales de Zurich et de Vaud, les campagnards non-seulement n'ont pas permis qu'on attaquât Dieu, la morale et la propriété, mais ils n'ont pas même toléré au bord de la Limmat l'enseignement anti-chrétien du docteur Strauss. Passionnés pour la liberté, ils ont réprimé énergiquement tout ce qui leur paraissait devoir la compromettre réellement aux yeux du monde civilisé. Ils n'ont pas été sans doute exempts des faiblesses inséparables de l'humanité. Cependant, les princes absolus qui gouvernent à Naples, à Parme, à Rome, à Florence, à Modène, etc., etc., n'ont-ils pas

[1] A. Hennequin, *Études sur l'anarchie contemporaine. Le Communisme et la Jeune-Allemagne en Suisse.*

Digitized by Google

plus d'une fois foulé aux pieds la propriété, la morale, les lois divines et les lois humaines? Ces maîtres du monde ne sont pourtant pas des paysans!

XXXIV

La cité de Berthold V a vu naître un instituteur du peuple suisse, auquel appartiennent encore toutes mes sympathies, et qui a vécu comme un chrétien dévoué aux intérêts de la patrie et aux progrès de l'humanité. L'auteur[1] du livre intitulé: *Emmanuel Fellenberg's Leben und Wirken*, a parfaitement compris l'importance du rôle de Fellenberg.

Né à Berne en 1771, le créateur de l'institut célèbre de Hofwyl a été entouré dès son berceau des circonstances les plus propres à lui faire comprendre les devoirs de la vocation à laquelle il s'est consacré avec une abnégation admirable. Nous avons remarqué, à propos de plusieurs personnages éminents de la Suisse, l'influence qu'exerça sur eux une mère tendre

[1] M. W. Hamm. — Son ouvrage a été publié à Berne en 1843. — Il avait paru en Suisse précédemment: *Gespräche über E. von Fellenberg und seine Zeit*, par Rochholz, Burgdorf, 1834.

Digitized by Google

et intelligente. Mme de Fellenberg, petite-fille de l'amiral hollandais Cornelius, et arrière-petite-fille du célèbre Tromp, éleva son fils dans les traditions héroïques de sa famille. Au lieu de s'absorber dans les futilités du monde et les calculs misérables de la vanité aristocratique, elle accueillait avec ardeur toutes les idées généreuses. Elle aimait d'un vif amour Dieu, la patrie et la liberté.

Un jour, son fils, âgé de huit ans, l'aperçut au château de Wildenstein, appuyée sur une fenêtre et versant des larmes. Inquiet de la tristesse de sa mère chérie, Fellenberg la supplia de lui en confier la cause. La noble femme lui apprit qu'elle souffrait de la pensée que les républicains de l'Amérique du Nord étaient dans une grande détresse après une bataille perdue contre les Anglais. Elle profita de cette occasion pour lui expliquer ce qu'il fallait entendre par la sublime idée *d'indépendance*, et fit jaillir de son âme un enthousiasme pour la liberté, qui ne devait plus s'éteindre. Un spectacle dont le jeune Fellenberg fut témoin plus tard, impressionna aussi fortement son esprit, en lui montrant à quelles épreuves s'exposent ceux qui se dévouent au service du genre humain. Assis un matin sous un tilleul qui ornait la terrasse du château, il voit venir un inconnu à l'aspect bizarre, aux vêtements poudreux, aux cheveux flottants. Une parente, assise auprès de lui, se disposait à faire l'au-

Digitized by Google

mône au voyageur, quand soudain le père de Fellenberg s'avance au-devant de lui, le serre dans ses bras, et présente à sa famille « l'ami des hommes, » le bienfaiteur de ses semblables, le célèbre Pestalozzi. M. de Fellenberg aurait pu, à cette occasion, prémunir son fils par des conseils égoïstes contre les inconvénients d'une abnégation enthousiaste. Les visites de Pestalozzi lui parurent au contraire un moyen de l'engager à marcher sur ses traces, à l'imiter dans son admirable désintéressement, et dans son ardent amour de l'humanité. Telle fut l'origine de l'amitié qui unit Fellenberg à Pestalozzi.

Il est facile de comprendre l'action d'un homme comme le célèbre pédagogue sur l'imagination ardente de Fellenberg. D'ailleurs sa mère, à l'exemple de son père, se servait habilement de toutes les circonstances qui pouvaient développer le cœur de son fils, et lui inspirer l'esprit de sacrifice, au lieu de détruire chez lui, ainsi que la plupart des mères même chrétiennes, les germes du dévouement. — Ils visitaient un jour ensemble l'établissement des aliénés de Königsfelden. Madame de Fellenberg, le voyant touché de tant de misères et de souffrances, lui fit jurer d'être toute sa vie l'appui des malheureux. Puis, tombant à genoux dans un élan de piété sublime, elle demanda à Dieu, duquel découle tout don parfait, d'accorder à son fils la force d'accomplir ses

Digitized by Google

promesses, de le préserver de l'égoïsme dont le monde donne à tous de si funestes et de si perfides exemples. —Le jeune homme éprouva une émotion si vive que, même dans un âge avancé, il ne pouvait parler froidement de ce moment solennel.

Les leçons de Rengger, qui fut depuis ministre des cultes de la république hevétique, achevèrent de développer des dispositions si bien cultivées par une noble mère. Quand Fellenberg entendit, en mai 1786, un discours prononcé par son père, alors président de la *Société helvétique*, sur la nécessité d'améliorer l'éducation nationale, sa vocation fut décidée. Il avait quinze ans. Depuis cette époque il s'enferma dans la retraite, il renonça complétement à la vie licencieuse des jeunes patriciens de son temps, travailla à fortifier son corps par des habitudes simples et frugales, et se prépara par un travail obstiné à la carrière qu'il entrevoyait dans l'avenir. Il n'interrompait ces travaux opiniâtres que pour faire à pied des voyages en Suisse, afin de mieux connaître le pays et le peuple. Dans les études approfondies qui l'occupèrent alors, Kant eut toutes ses prédilections. Il trouva dans les écrits du philosophe de Kœnigsberg un vif sentiment du devoir et un stoïcisme énergique. Malheureusement la théologie de ce penseur célèbre n'a pas la chaleur et la vie qu'on rencontre dans l'Évangile. Peut-être faut-il attribuer à ces imperfections du Kan-

Digitized by Google

tisme, ce qu'il y eut parfois de froid et d'exclusif dans quelques-unes de ses vues.

Dix années de travaux et d'excursions suivirent le séjour de Fellenberg à l'université. Toujours pénétré de l'idée qu'on doit commencer par bien connaître le peuple avant d'essayer de lui être utile, il parcourut à pied la Suisse et l'Allemagne, portant son sac de voyage sur ses épaules, content de peu, renonçant à toutes les douceurs de la vie que lui assuraient sa naissance et sa fortune. Pendant des semaines et des mois entiers il vécut en paysan sous le toit des agriculteurs. Un homme de cette trempe ne pouvait partager les préjugés du patriciat bernois. La Suisse, nous l'avons dit, a produit, plus que tout autre pays, des esprits assez résolus et des caractères assez nobles, pour préférer la justice et la vérité aux intérêts de leur caste. Fellenberg était de ce nombre. Quand la révolution française éclata, il engagea les patriciens à renoncer à des priviléges inconciliables avec les besoins et les idées du temps. Sans ces concessions, il était impossible, selon lui, de préserver la Suisse d'une invasion. Les prédictions de Fellenberg se réalisèrent. Mais quoiqu'il désespérât d'une cause compromise par l'aristocratie, il ne lutta pas avec moins d'énergie contre les Français. Officier des milices bernoises, il parcourut l'Emmenthal et l'Entlibuch, exhortant les courageux paysans de ces vallées à combattre pour

Digitized by Google

la défense de la terre natale. Ses efforts furent inutiles; sa tête fut mise à prix, et il ne put gagner l'Allemagne qu'à travers des dangers inouïs. Il se disposait à passer en Amérique, lorsqu'on obtint sa radiation des listes de proscription. A peine revenu dans sa patrie, il fut envoyé à Paris pour y porter les plaintes de son canton contre les agents de la France.

Fatigué bientôt de l'existence diplomatique, pour laquelle il ne se sentait pas de goût, il se décida à réaliser à ses risques et périls les projets qui occupaient son esprit depuis sa jeunesse. Il voulait fonder un établissement modèle pour faire apprécier les bienfaits de l'éducation populaire telle qu'il la comprenait. Il acheta donc 2000 livres de Berne une terre appartenant à la famille d'Erlach, terre qui devint célèbre dans toute l'Europe sous le nom de Hofwyl.

Fellenberg employa les premières années de son séjour à Hofwyl à perfectionner ses connaissances en agriculture. Les études qu'il entreprit le placèrent bien vite au nombre des agronomes les plus distingués. Mais elles n'étaient pas pour lui ce qu'elles sont pour beaucoup d'hommes de sa condition. Doué de cette force physique que les agriculteurs apprécient tant, on le voyait sans cesse mêlé aux travailleurs, les encourageant de sa voix sonore, partageant les peines et les fatigues du dernier d'entre eux. Il était heureux et fier de vivre de la vie laborieuse du cultivateur, qu'il considérait

Digitized by Google

comme le plus noble emploi de l'activité humaine. Plus d'un illustre visiteur le rencontra aux champs dans le costume des campagnards. Il servit même de guide à plusieurs personnes qui furent ensuite fort surprises de voir reparaître sous les vêtements d'un homme du monde celui qu'elles avaient pris pour un simple ouvrier.

L'importance que Fellenberg attachait à l'agriculture, était une conséquence de ses théories sur la réforme de l'éducation. Il était convaicu qu'il fallait réagir énergiquement contre la vie factice du dix-huitième siècle, et il voyait avec raison, dans le travail des champs, un puissant instrument de moralisation et de progrès social. Il put réaliser en 1804 une pensée chère à son cœur, en fondant « l'école des pauvres » qui est encore maintenant un de ses plus beaux titres de gloire. Pestalozzi avait tenté à Neuhof quelque chose d'analogue, mais il n'avait pas pour une œuvre de ce genre l'esprit pratique et organisateur de son ami. Arracher à la détresse physique et à la dépravation morale des enfants abandonnés, les élever dans la forte et saine discipline d'un travail agricole proportionné à leur âge, chercher dans leurs occupations l'occasion d'un enseignement simple destiné à former à la fois leur cœur et leur intelligence ; faire marcher parallèlement le travail et l'instruction, de sorte que celle-ci devint une récréation douce et facile : — voilà le but que se proposa Fellenberg et vers le-

Digitized by Google

quel il tendit sans cesse au milieu de difficultés de toute espèce. Le nom de Wehrli, qui le seconda pendant vingt-quatre ans avec une sainte passion du bien, est indissolublement lié à celui de Fellenberg. En établissant son école, Fellenberg avait porté son attention sur les jeunes délinquants. C'est donc encore à lui qu'appartient l'initiative dans la pensée de remédier de bonne heure aux suites des premières fautes, heureuse inspiration, qui peut avoir les conséquences les plus fécondes quand elle sera appliquée avec persévérance et avec dévouement. Il ne faut pas s'étonner si l'école des pauvres de Hofwyl devint un lieu de pèlerinage où toute l'Europe accourut; si des maisons du même genre furent fondées jusqu'aux Indes orientales et même à la Nouvelle Hollande. C'était la plus douce récompense pour le cœur de Fellenberg.

L'école des pauvres s'entoura bientôt d'établissements nouveaux destinés à compléter la vaste organisation conçue par son fondateur. En 1807 il créa l'institut d'agriculture, auquel on peut rattacher tous les établissements du même genre qui ont été depuis fondés en Europe. Désirant réformer aussi l'éducation des classes supérieures et des classes moyennes, il érigea en leur faveur deux écoles, l'une nommée *établissement supérieur d'éducation* et l'autre *école moyenne*. Son but principal était de faire naître une noble émulation entre toutes les fractions de la société trop souvent hostiles.

Digitized by Google

Nous n'avons pas la prétention de parler des œuvres nombreuses dont s'occupa Fellenberg, toujours secondé par une épouse digne de lui, à laquelle la Suisse dut une maison d'éducation pour les jeunes filles, qui a longtemps prospéré. Je mentionnerai seulement l'école de la Linth, qu'il organisa avec un des plus grands citoyens de l'Helvétie, le célèbre Escher. Ces deux hommes étaient faits pour se comprendre. Au milieu de travaux incessants, accablé d'une correspondance qui embrassait l'Europe entière, songeant sans cesse aux affaires politiques de son pays, auxquelles il prit souvent une part active, Fellenberg s'éteignit le 21 novembre 1844, comme un de ces feux célestes qui répandent sur la terre leur vif éclat et disparaissent dans l'espace.

XXIV

En revenant de la fosse aux ours, je longeai les fortifications, m'arrêtant tantôt devant les daims et les cerfs, tantôt devant les chevreuils plus légers encore, qui gambadaient dans les larges fossés. Mon regard se portait aussi sur la scène imposante qui

Digitized by Google

m'environnait, et sur le palais fédéral, construction nouvelle, qui domine toutes les maisons d'alentour. Là se réunissent les membres du Conseil National, le Conseil des États, en un mot, tous les corps fédéraux.

En Suisse, les pouvoirs suprêmes de la Confédération sont : le *Conseil fédéral*, l'*Assemblée fédérale* et le *Tribunal fédéral*.

Le Conseil fédéral constitue le pouvoir exécutif. Ce Conseil est de sept membres, nommés pour trois ans par l'Assemblée fédérale, et élus parmi tous les citoyens suisses éligibles au Conseil National. Il est présidé par le *Président de la Confédération*, que l'Assemblée fédérale choisit dans le Conseil fédéral. Le président ne peut être réélu deux ans de suite.

L'Assemblée fédérale se compose de deux chambres : le *Conseil National* et le *Conseil des États*. Le premier représente l'unité de la nation, le second, les intérêts cantonaux.

Le Conseil National est formé de députés élus directement par le peuple helvétique, à raison d'un député par chaque fraction de vingt mille habitants. Tout Suisse âgé de vingt ans peut être élu, pourvu qu'il n'appartienne pas au clergé.

Le Conseil des Etats compte quarante-deux députés, deux par canton[1].

[1] Un demi-canton comme Appenzell (Rhodes intérieures) nomme un seul député.

Digitized by Google

Le Tribunal fédéral décide comme cour civile les différents des cantons entre eux. Comme cour d'assises, il juge, avec le jury, la haute trahison, les délits des fonctionnaires fédéraux, les crimes politiques qui ont amené une intervention de la Confédération.

Cette constitution n'exclut aucun progrès. Elle peut être, en effet, revisée en tout temps. Il suffit pour cela que 50,000 citoyens le demandent. Dans ce cas, on consulte la nation sur l'opportunité de la révision.

Dans les premiers temps qui suivirent la chute du Sonderbund, on pouvait craindre que les luttes du parti radical et du parti conservateur ne rendissent difficile l'exécution des nouvelles lois. Mais le bon sens et le caractère du peuple helvétique lui montrèrent dans la conciliation le meilleur moyen d'assurer l'avenir et la sécurité du pays. Aussi les radicaux modérés et les conservateurs intelligents ont-ils compris la nécessité de s'entendre. Pour ne citer que le canton de Berne, qui forme le cinquième de la population suisse, le régime de fusion inauguré en 1852 a reçu, au moment même où j'écris ces lignes[1], une nouvelle consécration. On a vu sortir de l'urne du Grand Conseil, tout à la fois les noms de MM. Sahli, Migy, Carlin, qui appartiennent au camp radical, et ceux

[1] Mars 1856.

Digitized by Google

de MM. Blœsch et Kurz, qui comptent parmi les notabilités du parti conservateur. Puisse ainsi l'union de tous les hommes qui veulent sincèrement la grandeur de leur patrie, la préparer à remplir ses belles destinées!

La nouvelle organisation fédérale donne, en effet, à la Suisse une véritable importance comme nation, et l'appelle à jouer en Europe un rôle beaucoup plus considérable que par le passé. — Mais les partisans de l'ancien état de choses ne voient que des dangers dans l'attitude qu'a prise la Confédération. La nation suisse, disent-ils, n'a à se préoccuper que du maintien de sa neutralité. En se développant comme peuple qui prétend intervenir dans l'équilibre européen, elle s'expose sans profit à des luttes extérieures et à des dangers redoutables. Un État qui n'a pas plus de ressources militaires et financières, agira toujours avec plus de prudence s'il se résigne à une position assez secondaire pour ne pas attirer sur lui l'attention et la colère des princes qui se disputent avec acharnement l'empire de l'Europe.

Ces arguments de prudence excessive ne sont assurément pas inspirés par les traditions héroïques de l'Helvétie.

La Suisse actuelle est un grand pays, si on le compare à celle qui, au moyen âge, a fait tant de merveilles. Est-ce que toute nation peu nombreuse est

Digitized by Google

obligée de n'occuper qu'avec une modeste timidité sa place au soleil? La Grèce n'a pas ainsi pensé aux jours de Marathon et de Salamine; la Hollande était d'un autre avis, quand elle luttait héroïquement contre la monarchie espagnole, alors dans toute sa splendeur; l'Albanie avait d'autres maximes quand elle a, sous les drapeaux de Scanderberg, résisté à toutes les forces mahométanes, la Roumanie sous Étienne le Grand et sous Michel le Brave a été plus intrépide encore. Si l'on admet la politique de *neutralité*, telle que je viens de l'exposer, il faudra dire que la Hollande, la Belgique, le Piémont, la Roumanie, la Saxe, le Wurtemberg, la Bavière, le Hanovre, etc., doivent assister l'arme au bras à tout ce qui se fera en Europe, à tous les triomphes de l'iniquité, à toutes les violences des pouvoirs absolus, en se disant que les querelles des grandes nations ne les regardent pas! En vérité, ceux qui conseillent à la Suisse cette étrange abnégation n'ont aucune idée de son passé et de ses devoirs dans l'avenir! La Suisse ne saurait oublier qu'elle représente en Europe l'union de *la liberté* et *de l'égalité*. L'Angleterre et la France ne personnifient qu'une de ces idées. Le peuple qui a su les concilier avec tant de bon sens, doit travailler dans la mesure de ses forces à les faire prévaloir en Europe, par la discussion, par ses lois, par ses écrivains, et, au besoin, par l'épée de Laupen et de Næfels.

Digitized by Google

La position de la Suisse la rend, en effet, très-propre à exercer une action efficace sur l'Europe entière. Elle touche tout à la fois à la France, à l'Allemagne et à l'Italie; c'est-à-dire aux trois contrées où les idées démocratiques fermentent avec le plus d'énergie. La configuration de son sol semble en avoir fait une forteresse naturelle, derrière laquelle s'abrite la liberté du continent. Du haut des Alpes, ces fiers montagnards semblent jeter un regard calme, mais dédaigneux, sur les États qui n'ont pas secoué le joug du despotisme. Leurs traditions héroïques sont pour eux un rempart aussi solide que les rochers alpestres. Ceux qui ont vaincu au moyen âge les plus fières aristocraties, ne pourraient-ils pas encore anéantir dans leurs défilés, ou bien au bord des lacs de Morat et de Sempach, les bataillons des pouvoirs absolus? Quand l'histoire d'un peuple n'est qu'une lutte éternelle contre l'orgueil et les prétentions du despotisme, il est assez difficile de songer à en faire un troupeau d'esclaves. Les montagnards des Grisons et de l'Oberland, de Schwytz et d'Unterwald, ne ressemblent guère aux paysans qui sont façonnés depuis tant de siècles à la plus dure des servitudes.

En Suisse, s'il n'y a pas d'armée permanente, tout citoyen est soldat, et garde au foyer domestique cette carabine dont les fils de Guillaume Tell se servent si vaillamment. Lorsque, sous Louis-Philippe, le gou-

Digitized by Google

vernement français menaça la Confédération, qui refusait de lui livrer le prince Louis-Napoléon, « bourgeois de Thurgovie, » en quelques jours vingt mille hommes furent en armes dans les seuls cantons de Genève et Vaud. Il ne s'agissait alors que d'une simple question d'honneur national, non pas des droits de la Suisse entière, mais d'un de ses citoyens adoptifs. Qu'arriverait-il si l'Autriche voulait recommencer les journées de Morgarten et de Sempach, si la France oubliait la glorieuse journée de Saint-Jacques? Je sais bien que l'étranger compte sur les secours de la fraction aristocratique et ultramontaine. Mais n'y avait-il pas, aux jours de Grandson et de Morat, un puissant parti bourguignon dans la noblesse de Berne? Charles le Téméraire en fut-il plus heureux? A quoi lui servirent alors les sommes considérables qu'il avait répandues dans les cantons? Le sentiment populaire et national fut plus fort que les intérêts de caste. En général, on attache trop d'importance à l'assistance des prêtres et des nobles. Lorsque la coalition envahit la France à la fin du dix-huitième siècle, presque tous les nobles et les prêtres faisaient ouvertement des vœux pour la Prusse et pour l'Autriche. Une armée de gentilshommes combattait même dans les rangs des alliés. Elle avait à sa tête des princes de la famille de Bourbon, qui ne rougissaient pas de trahir la patrie. Les paysans français en ont-ils moins triom-

Digitized by Google

phé de l'Europe coalisée? La France, dans ce péril extrême, a su trouver quatorze armées pour défendre sa frontière. Si la population de la Suisse ne peut pas tenter des efforts aussi gigantesques, elle a derrière les Alpes des remparts naturels qui manquaient aux soldats de la révolution. Si elle ne porte pas sur ses étendards les symboles de la violence, que semblent affectionner les grandes monarchies européennes, on voit briller sur ses drapeaux, teints du sang de ses héroïques ancêtres, la croix qui a sauvé le monde; cette croix qui sera un jour pour les peuples régénérés le signe de l'affranchissement et de la liberté!

Le plus sérieux reproche qu'on fasse aux idées démocratiques qui se sont depuis quelque temps emparées de la Suisse, est le développement du paupérisme. C'est là une thèse capitale, sur laquelle reviennent sans cesse les partisans du passé. Mais on ne met dans l'étude de cette question ni bonne foi, ni impartialité.

Le paupérisme est-il une plaie particulière à la Suisse républicaine? N'existe-t-il pas tout aussi hideux à Londres, à Paris, à Bruxelles, que dans les vallées d'Interlacken, de Grindelwald et de Lauterbrunnen? Cependant il s'agit de pays soumis à des lois bien différentes. L'Angleterre est un pays protestant et constitutionnel, la Belgique est un royaume ultramontain, la France est une monarchie rationaliste

Digitized by Google

et absolue. Il est donc évident que le paupérisme est un mal qui tient en Europe à des causes générales, et qu'on n'a pas le droit d'en rendre responsables les radicaux de la Suisse.

Il n'est pas difficile d'indiquer quelques-unes de ces causes. La longue paix qui a régné en Europe de 1815 à 1854 a donné à la population un essor inouï. Les progrès de l'hygiène publique, l'amélioration de la condition des classes inférieures, la cessation des luttes terribles qui ont ravagé l'Europe jusqu'à la fin de l'empire de Napoléon, tout a contribué à accumuler les hommes sur un espace étroit. Les statistiques de la Suisse montrent que les choses se passent ainsi depuis quelques années sur le territoire de la Confédération [1].

Il n'y a qu'un remède à cette plaie sociale, — l'émigration et le progrès de l'agriculture. Quant à l'émigration, les peuples de civilisation latine s'y sont montrés jusqu'à présent beaucoup trop hostiles. En outre, leur agriculture est en général très-arriérée. En Suisse, par exemple, combien ne reste-t-il pas à faire dans les cantons les plus latins et les plus catholiques, dans le Tessin, dans le Valais, à Fribourg!

Au lieu de se rendre compte de ces causes générales du paupérisme, on insiste sur des causes locales.

[1] Voy. l'excellente *Statistique de la Suisse* de M. Étienne FRANSCINI.

Digitized by Google

Pour ne parler que de l'Oberland, on dit que dans ce pays les oisifs et les mendiants se multiplient chaque jour, depuis l'avénement des démocrates au pouvoir. En cherchant bien, je crois que les riches voyageurs des pays monarchiques, par leurs folles prodigalités, par leur vie inutile, par la licence de leurs habitudes, contribuent au moins autant que les radicaux à donner à la race énergique des montagnes des goûts de bien-être et de *far-niente* qui ne diminuent pas, assurément, le nombre des indigents et des gens qui, sans mendier jamais, tombent facilement dans la misère. Quand la Suisse sera traversée par les chemins de fer, ceux qui ont le *bonheur* de vivre sous les gouvernements despotiques enseigneront-ils aux pâtres de l'Helvétie des vertus plus mâles? Nous le leur conseillons, s'ils veulent avoir la satisfaction de rejeter sur les institutions républicaines de la Confédération tous les vices qu'ils trouveront sur son territoire.

Il en est un peu de la paresse qu'on reproche aux Suisses comme du service mercenaire. Ce sont assurément deux grands fléaux. Mais s'il ne se trouvait pas de gouvernements absolus à Rome, à Naples, etc. pour acheter le sang des Suisses, si les recruteurs à la langue dorée n'usaient pas de tous les subterfuges pour les enrôler au service des rois plus ou moins catholiques, cette plaie honteuse ne souillerait assurément pas les fils de Guillaume Tell. L'oisiveté qu'on

Digitized by Google

reproche à la Suisse de nos jours existait-elle dans les vallées des Alpes avant qu'elles devinssent le rendez-vous des classes supérieures de toutes les nations monarchiques? C'est, il est vrai, un mal nouveau, inconnu aux hommes des anciens temps, mais n'y a-t-il pas quelque injustice à reprocher le penchant au suicide à ceux-là mêmes auxquels on inocule le poison? C'est là, ce me semble, ce qu'on fait tous les jours quand il s'agit des défauts dont on accuse avec tant d'amertume le peuple suisse, qui n'est pas parfait assurément, mais qui, avec ses travers, est supérieur à ceux qui le critiquent sans ménagement.

XXXVI

Je m'avançais au milieu de la foule comme si j'eusse été seule. Étrangère à tous ceux qui m'environnaient je jouissais d'une solitude pour ainsi dire complète, qui me permettait de me livrer à mes propres inspirations sans subir l'influence de la pensée d'autrui. Ces moments d'isolement au sein de la multitude, qu'on ne trouve que dans les voyages, ont un véritable attrait. Ils permettent le recueillement sans em-

Digitized by Google

pêcher ces études de mœurs et de psychologie pratique qui nous instruisent mieux que les livres. Tandis que je m'abandonnais au charme de ces méditations intérieures, j'arrivai près de la statue de Berthold de Zæhringen, le fondateur de Berne, placée sous les maronniers touffus de la Plate-Forme qui s'élève au-dessus de l'Aar. Pareille à une ceinture d'argent, la rivière serpente à une profondeur de cent huit pieds autour de la basse ville. Au loin les blancs sommets du Wetterhorn et de la Jungfrau disparaissaient presque dans les vapeurs confuses du soir. Mais le Gurten et le Belpberg s'en détachaient et brillaient des feux les plus éclatants. Sur leur sombre verdure, les vitres des chalets étincelaient des derniers feux du jour.

Je m'avançais le long de l'esplanade, aujourd'hui si animée, et qui était autrefois un cimetière silencieux.

Appuyé contre les élégantes colonnes d'une des rotondes qui forment les deux angles de la terrasse, un penseur feuilletait un livre qu'il refermait souvent pour laisser errer son regard profond sur les Alpes empourprées.

Dans ce pays, le prestige de la science s'ajoute aux grandeurs d'une merveilleuse nature. Que de noms illustres l'Helvétie fournit à l'histoire ! Conrad Gessner, Haller, ne sont-ils pas les types les plus complets que le savoir humain puisse présenter à l'admiration des hommes ?

Digitized by Google

« L'histoire générale, dit le Dr Troxler, ne cite qu'un Aristote et qu'un seul Pline, mais la Suisse a produit un Conrad Gessner et un Albert de Haller. »

J'ai déjà dit quelques mots de Conrad Gessner. Mais le caractère de ce grand homme est trop remarquable pour que je ne m'y arrête pas avant de parler de son successeur, le grand Haller.

Quand on a nommé Gessner «le Pline de l'Allemagne[1] » on a par cette comparaison donné une idée fort incomplète de ses travaux. Sans doute il cultiva l'histoire naturelle avec beaucoup de succès, et Cuvier disait de lui « qu'il a, dans son *Histoire des animaux* posé les bases de la zoologie moderne[2]. » Pourtant ce vaste travail n'est qu'une petite partie de ses immenses études. Il essaya de mettre de l'ordre dans les matériaux recueillis par les botanistes, en inventant un système de classification systématique. Il rendit aussi les plus grands services à la minéralogie et à la pharmacie. Comme philologue, on lui doit l'invention de la méthode comparative des langues, adoptée maintenant par tous les savants qui s'occupent de linguistique. Sa *Bibliothèque universelle* est le premier ouvrage important de bibliographie qui ait été publié depuis la renaissance des lettres. Quant à la

[1] L'Allemagne veut dire la Suisse allemande. Cette confusion revient à chaque instant.

[2] Cuvier, dans la *Biographie universelle*, art. C. Gessner.

Digitized by Google

médecine, on peut le regarder comme un des créateurs de cette science salutaire, dont les auteurs de comédies se sont trop injustement moqués.

L'imagination s'effraie de ces travaux gigantesques surtout quand on vient à penser que Gessner est mort à quarante-neuf ans ; que son existence a été pleine de difficultés de toute espèce ; qu'il a été obligé de lutter contre l'indigence, sans qu'il ait jamais proféré un murmure, fait entendre une plainte ! Sa foi religieuse, qui était sincère, lui inspirait un patriotisme ardent et une abnégation sans limites. Il s'asseyait au lit des pestiférés abandonnés de tous, et c'est là qu'il trouva, en 1565, une mort plus glorieuse que celle des champs de bataille.

J'ai cherché en vain sur les bords de la Limmat un souvenir de ce grand homme. Comment ! les généraux les plus obscurs, qui n'ont eu souvent d'autre mérite que de faire la guerre aux libertés et aux droits les plus légitimes des nations, verront s'élever partout des monuments pompeux qui encouragent les âmes faibles à imiter leurs violences, et la mémoire des bienfaiteurs de l'humanité, de ceux qui sont la gloire de l'Évangile et de la civilisation moderne restera dans un injuste oubli [1] !

[1] La vie de Gessner a été écrite par deux Suisses. Voy. SIMLER, *Vita clarissimi philosophi et medici excellentissimi C. Gessner.* — HANHART, *Conrad Gessner.*

Digitized by Google

Jacques Scheuchzer, né en 1672, continua à Zurich, les honorables traditions de Gessner. Sans posséder son savoir universel, Scheuchzer acquit assez de renommée dans les sciences médicales pour que son compatriote, Léonard Meister, ait pu dire de lui « son nom sera immortel parmi nous. » Philosophe comme Gessner, il réduisit au silence les jésuites de son temps. « Messieurs les jésuites, disait-il, n'ont ni bec ni cornes ; car s'ils en avaient personne ne serait en sûreté [1]. »

Jean Gessner, qui naquit à Zurich en 1709, se montra un digne « héritier du nom et de la réputation de Conrad Gessner [2]. » Ami intime de Haller, il contribua beaucoup, par les renseignements qu'il lui fournit avec une rare modestie, au succès de ses écrits sur la botanique [3].

La même amitié régna entre deux médecins célèbres de la Suisse qui furent l'un et l'autre des littérateurs distingués : Zimmermann de Brugg et Hirzel de Zurich. Hirzel mérita l'admiration de l'Helvétie autant par ses vertus que par ses talents. Aussi un de ses contemporains en parlait-il de cette façon : « Si on le considère comme homme, comme citoyen, comme médecin, comme membre du gouvernement, on a de

[1] Voir sa vie dans L. MEISTER, *Hommes illustres de la Suisse.*

[2] L. MEISTER.

[3] Voy. sa vie dans MEISTER.

Digitized by Google

la peine à comprendre comment il a pu, dans ses heures de loisir, composer des ouvrages aussi volumineux..... Il a écrit moins en homme de cabinet qu'en citoyen ou en ami de l'humanité; c'est ainsi que firent les anciens; cela nous fait trouver dans ses écrits l'empreinte du patriotisme et de la sagesse d'un Socrate[1]. »

Hirzel, poëte et littérateur comme Haller, est surtout connu par son *Petit Jacques*[2] (Klein Jogg), — qui a été traduit dans toutes les langues de l'Europe.

Zurich n'avait pas le privilége de donner à l'Europe du dix-huitième siècle des médecins éminents. La Suisse était alors justement fière des talents de Herrenschwand, de Langhans, de Paul Usteri, de Fodéré, d'Odier, de Tronchin, de Venel, l'inventeur de l'orthopédie, et du célèbre Tissot.

Combien de noms ne faudrait-il pas citer, si je sortais du domaine de la médecine pour parler des autres sciences positives! La seule école de Bâle n'a-t-elle pas produit Euler et les Bernouilli? Les Bernouilli nous fournissent l'occasion de remarquer qu'en Suisse, grâce à l'estime que tout le monde a pour les connaissances approfondies, estime qui contraste tellement avec les ridicules dédains des pays absolutistes, le savoir et les talents semblent héréditaires dans cer-

[1] MEISTER, *Vie de Hirzel dans les hommes illustres de la Suisse.*
[2] Ou le *Socrate des champs.*

Digitized by Google

taines familles. Elles constituent ainsi la plus haute et la plus légitime des aristocraties. Ce phénomène est surtout frappant dans quatre villes de la Suisse : Bâle, Zurich, Genève et Berne. Ainsi Zurich a produit les Hottinger, les Breitinger, les Orelli, les Füssli, les Schinz, les Rahn, les Gessner, les Usteri; Bâle les Plater, les Buxtorf, les Bernouilli, les Zwinger, les Euler, les Iselin; Genève les Pictet, les Diodati, les Tronchin, les Mallet, les Trembley; Berne les Sinner et les Haller.

Le nom de Haller domine tous les autres. Seul, parmi les savants des temps modernes, il a mérité le titre de Grand, qu'on ne trouvera pas usurpé si l'on essaie de se rendre compte de l'importance et de l'immensité de ses travaux. Il nous apparaît comme un géant qui embrasse de ses bras vigoureux tout le domaine de la création. Sciences divines et humaines, sciences de l'esprit et sciences de la nature, rien n'a échappé à son regard d'aigle. Universel comme Voltaire, il était profond comme Descartes et comme Leibnitz. Mais il ne crut pas, malgré les entraînements de son époque, que l'élévation de son génie lui permit de mépriser l'Évangile, dont les Encyclopédistes français parlaient alors si dédaigneusement. Ses *lettres sur la Révélation* et *sur l'Irréligion* prouvent qu'il regardait les doctrines de Christ comme la base de la société; comme le point de départ de tous les progrès

Digitized by Google

de l'espèce humaine et le meilleur moyen d'entretenir le dévouement patriotique. L'amour de la terre natale était à ses yeux une des vertus du chrétien. L'inscription qu'il a composée pour l'ossuaire de Morat montre assez quel était son culte pour les grands souvenirs dont la Confédération a le droit d'être fière.

Steh still, Helvetier! Hier liegt das kühne Heer,
Vor welchem Lüttlich fiel und Frankreichs Thron erbebte,
Nicht unsrer Ahnen Zahl, nicht küntslicher Gewehr,
Die Eintracht schlug den Feind, die ihren Arm belebte.
Seht, Brüder, eure Macht, sie liegt in eurer Treu,
O würde sie noch jetzt bei jedem Leser neu.

L'enthousiasme de Haller n'existait pas seulement dans son imagination de poëte. Il sut s'imposer des sacrifices considérables afin de se consacrer tout entier à la Suisse. En vain la Prusse, l'Angleterre et la Russie lui firent-elles les plus magnifiques propositions. Haller, qu'un empereur[1] visitait dans sa modeste demeure, se contenta de rester bourgeois de Berne, quoique ses concitoyens ne lui aient jamais accordé les honneurs dus à son génie, puisqu'il essaya en vain d'entrer dans le Petit Conseil.

L'admiration du monde récompensa Haller de l'injustice de la hautaine aristocratie bernoise. L'il-

[1] Joseph II.

Digitized by Google

lustre auteur du *Voyage dans les Alpes* a écrit sur son compatriote quelques pages fort curieuses; elles montrent jusqu'à quel point allait la vénération que Haller faisait naître, et elles contiennent, en outre, un portrait fait d'après nature par un écrivain très-habile.

« Lorsque j'allai le voir en 1764... j'avais alors vingt-quatre ans et je n'avais point vu, et je n'ai pas vu depuis, d'homme de cette trempe. Il est impossible d'exprimer l'admiration, le respect, j'ai presque dit le sentiment d'adoration que m'inspirait ce grand homme. Quelle vérité, quelle variété, quelle richesse, quelle profondeur, quelle clarté dans les idées!... Sa conversation était animée, non de ce feu factice qui éblouit et fatigue en même temps, mais de cette chaleur douce et profonde qui vous pénètre, qui vous réchauffe et semble vous élever au niveau de celui qui vous parle. S'il sentait sa supériorité, et comment aurait-il pu l'ignorer? au moins n'offensait-il jamais l'amour-propre; il écoutait les objections avec la plus grande patience, résolvait les doutes et n'avait jamais le ton tranchant et absolu, si ce n'est quand il était question de ce qui pouvait blesser les mœurs et la religion. Ces huit jours ont laissé dans mon âme des traces ineffaçables; sa conversation m'embrasait d'amour pour l'étude et pour tout ce qui est bon et honnête; je passais les nuits à méditer et à écrire ce

Digitized by Google

qu'il avait dit pendant le jour. Je ne me séparai de lui qu'avec les regrets les plus vifs, et notre liaison n'a fini qu'avec sa trop courte vie[1]. »

Bonstetten, assez disposé à faire des portraits satiriques, ne parle pas de Haller dans des termes moins flatteurs : « Rien de plus beau, dit-il, que son regard, qui était à la fois perçant et sensible. Le génie brillait dans ses beaux yeux. C'était de tous les hommes que j'ai connus le plus spirituel et le plus aimable, son immense savoir avait la grâce de l'impromptu. »

Je n'ai point la prétention de faire connaître en détail les services rendus à la science par Haller. Après l'étude justement admirée que Cuvier a publiée dans la *Biographie universelle*, il reste peu de choses à dire sur ce sujet. Chantée par un poëte allemand[2], la vie de Haller a été racontée par plusieurs de ses compatriotes[3] : Jean-George Zimmermann, F. de Balthazar[4], Tscharner[5], Senebier[6]. Mademoiselle Henriette Chavannes, le biographe le plus récent du grand Haller[7], a su intéresser aux travaux

[1] B. DE SAUSSURE, *Voyages dans les Alpes*, IV, 378.

[2] *A. von Haller*, poëme en trois chants par STÆUDLIN.

[3] Je ne parle pas des biographies écrites par les Allemands.

[4] ZIMMERMANN, *Leben des Herrn v. Haller*; BALTHAZAR, *Lobrede auf Herrn A. v. Haller.*

[5] TSCHARNER, *Lobrede auf Herrn A. v. Haller.*

[6] SENEBIER, *Éloge historique de M. A. de Haller.*

[7] *Biographie de A. de Haller*, Paris 1846.

Digitized by Google

de cet esprit supérieur les lecteurs les plus étrangers aux questions de ce genre.

Si les publications de Haller relatives à la science sont connues, du moins superficiellement, de beaucoup de personnes, il n'en est pas de même de ses poésies et de ses romans. L. Meister, un des historiens de Haller, disait naïvement : « Ses romans politiques montrent quelles vues profondes il avait sur la législation. Il paraît extraordinaire que les plus grands génies, tels qu'un Haller, un Fénelon, un Rousseau et un Montesquieu, aient toujours enveloppé dans des romans les leçons de sagesse et de vertu qu'ils donnaient aux hommes[1]. » Meister aurait dû se rappeler que l'humanité n'accepte avec plaisir les principes élevés de la philosophie et de la morale, que lorsqu'ils sont mêlés de beaucoup de fictions.

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour le mensonge.

L'importance scientifique de Haller a trop fait oublier ses talents littéraires, qui s'exercèrent dans des sphères bien différentes. Malgré la diversité des sujets embrassés par cette vaste intelligence, une pensée constante la dirige : la résistance aux idées françaises.

[1] L. Meister, *Hommes illustres de la Suisse.* — A. de Haller.

Digitized by Google

A l'époque où Haller fit paraître ses premiers vers, l'école de Gottsched entraînait le génie germanique dans la plus funeste direction. Éprise par-dessus tout de la correction des écrivains de la France, elle prétendait imposer aux libres allures de la poésie allemande une contrainte qui lui enlevait toute grâce et toute originalité. Ce fut de la Suisse, nous l'avons prouvé, que partit la réaction contre l'école saxonne. Haller, Breitinger et Bodmer commencèrent cette lutte qui devait rendre à l'Allemagne son indépendance intellectuelle. Les premières poésies de Haller coïncident avec l'époque de la domination la moins contestée de Gottsched[1]. Ce recueil eut un immense succès, et l'auteur en publia de son vivant jusqu'à onze éditions. Le poëme intitulé : *les Alpes*[2] (1729) est le plus connu de ce volume, qui ne contenait d'abord que des pièces descriptives et didactiques d'une étendue bien moins considérable. Ces différentes compositions ont mérité au grand Haller le titre de « régénérateur de la poésie allemande. » On y trouve en effet, plus ou moins prononcées, toutes les tendances qui ont depuis dominé en Allemagne. En lisant son ode de l'éternité, ne croit-on pas entendre comme un prélude de la *Messiade ?*

[1] 1732. Cette année-là Gottsched commença la publication de sa grande *Histoire critique et littéraire de la langue allemande.*

[2] *Die Alpen.*

Digitized by Google

« Océan redoutable de la sévère éternité, science antique des mondes et des temps! sépulcre infini des temps et des mondes! royaume perpétuel du présent! la cendre du passé est en toi le germe de l'avenir.

« Infini! qui peut te mesurer? Pour toi les mondes sont un jour, et les hommes un instant. Peut-être notre soleil accomplit-il maintenant sa course après mille autres, et mille restent encore en arrière. Comme une horloge, animée par le pendule, un soleil s'en va poussé par la puissance de Dieu : son mouvement s'achève; un autre lui succède, mais toi, tu restes, et ne les comptes pas.

« La tranquille majesté des étoiles qui arrête nos regards s'abaisse et passe loin de toi comme l'herbe dans les jours brûlants de l'été; comme les roses, jeunes à midi, flétries avant le soir, sont devant toi l'ours et l'étoile polaire [1]. »

Ce qui fait surtout l'intérêt des poésies de Haller, c'est qu'on y retrouve ces sentiments vraiment humains, le culte de la patrie, l'amour du foyer, la pensée de la famille, qui tenaient alors si peu de place dans la littérature française, essentiellement cosmopolite et mondaine. Avec quel charme Haller parle dans une œuvre de jeunesse, *Soupir vers la patrie,* de sa chère Helvétie.

[1] *Ueber die Ewigkeit*, trad. d'Aimé Steinlen.

Digitized by Google

«..... Oui, oui, le temps, sur des ailes rapides, emporte le malheur, ramène mon repos: air si doux des collines paternelles, qui sait si de nouveau je ne te respirerai pas un jour?

« Que ne puis-je vous visiter maintenant, forêt chérie, aimable campagne! Ah! si le bonheur m'accordait le plaisir tranquille qui se conserve dans votre solitude! Enfin, peut-être bientôt! Le soleil vient après l'orage, après les soucis le repos. Mais vous, ombrages délicieux, restez toujours verts jusqu'à ce que je fasse vers vous mon dernier voyage[1]. »

Personne avant Haller n'avait décrit avec autant de succès et un enthousiasme patriotique aussi sincère, la magnificence des Alpes. Il s'adresse à l'Helvétie alpestre, ce berceau de la liberté européenne et de la Confédération:

« La nature, il est vrai, couvre ton sol dur de pierres; mais la charrue y passe néanmoins et la semence peut y mûrir. Elle a élevé les Alpes pour te séparer du monde, parce que les hommes sont pour eux-mêmes les plus grands fléaux. L'eau pure est ta boisson, le lait ta nourriture, mais le plaisir et l'appétit donnent du goût même aux glands. Les mines profondes de tes montagnes ne te fournissent qu'un fer grossier; mais combien le Pérou ne donnerait-il pas

[1] *Sehnsucht nach dem Vaterlande*, 206, trad. Aimé Steinlen.

Digitized by Google

pour être aussi pauvre que toi! Là, où la liberté règne toute peine est amoindrie, les rochers fleurissent et le vent du nord est plus doux.

«Quand la brillante lumière du soleil rayonne au travers des brouillards légers, et essuie sur la terre humide les larmes des nuages, alors tous les objets se peignent d'un éclat nouveau, qui se répand sur les feuilles et rafraîchit la nature. L'air se remplit de tièdes parfums, tribut que les enfants de Flore paient aux doux zéphyrs. Mille fleurs variées semblent se disputer le rang, un clair azur efface l'or d'une plante voisine. Toute la montagne, plus vivement colorée, après la pluie, paraît un tapis de verdure, brodé d'arcs-en-ciel.

«La noble gentiane élève sa tête altière au-dessus de l'humble foule des plantes plébéiennes; tout un peuple de fleurs se range sous son étendard: son frère lui-même, à la robe bleue [1], se courbe et s'abaisse devant elle. L'or éclatant de ses fleurs, formées en rayons, se dresse sur sa tige et couronne son manteau grisâtre; ses feuilles blanches et unies, rayées d'un vert foncé, brillent de l'éclat d'un diamant humide. Juste loi de la nature: la force s'unit à la grâce, et dans un beau corps habite une âme plus belle encore.

«Là où le soleil ne jette jamais ses doux regards,

[1] La gentiane bleue, *gentiana acaulis*.

Digitized by Google

où une glace éternelle prive de verdure le val solitaire, le sein des noirs rochers s'orne d'une magnificence que jamais le temps ne ronge, et que l'hiver n'enlève pas. Dans le fond toujours obscur des grottes souterraines, les voûtes d'argile humide se parent d'un cristal étincelant : un rocher de pierres précieuses, où se jouent mille couleurs, brille à travers l'air ténébreux et lance ses rayons de tous côtés. O richesse de la nature! Courbez-vous, cristaux nains de l'Italie! Ici le diamant de l'Europe fleurit et forme des monts entiers[1]. »

La Suisse que Haller aime et chante, c'est surtout la Suisse des temps antiques : « Alors on avait une patrie, un Dieu, et les hommes ne se vendaient pas. — L'espace étroit de nos murs[2] enfermait de grandes âmes, elles étaient sans territoire mais dignes de commander. » — Quoique conservateur, il gémissait de la décadence de l'Helvétie, que la domination aristocratique avait alors privée de toute vigueur : « Aujourd'hui, nous tombons, amollis par un long repos, où tomba Rome, où tombe tout État quand il a atteint son terme! Le cœur des citoyens, qui donne une âme à la cité, le nerf de la patrie, tout est creux et vermoulu ; et un jour le monde lira dans l'histoire com-

[1] *Die Alpen*, trad. d'Aimé Steinlen.
[2] De Berne.

Digitized by Google

bien la chute des mœurs a précédé de peu la chute de l'État[1]. »

Tels sont les énergiques accents du citoyen. Mais la nature de Haller était aussi tendre que virile. Je n'en veux d'autre preuve que la touchante *Élégie sur la mort de Marianne*[2].

« Ah! c'est de cœur que je t'ai aimée, bien plus que je ne te le disais, plus que le monde ne voudra le croire, plus que je l'ai cru moi-même Combien de fois, en t'embrassant avec ardeur, mon cœur me disait-il en tremblant : Hélas! si je devais la perdre! et je versais des larmes en secret.

« Oui, ma tristesse durera encore, même lorsque le temps aura séché mes pleurs : le cœur connaît d'autres larmes que celles qui inondent les joues. Le premier amour de ma jeunesse, le souvenir profond de ta tendresse et l'admiration de ta vertu sont une dette perpétuelle pour mon cœur.

« Dans la forêt la plus épaisse, sous les hêtres sombres, où personne n'entendra mes plaintes, où personne ne distraira mon souvenir, je veux chercher ton image chérie. Je veux te voir, telle que tu étais ; ta tristesse, quand je te quittais, ta tendresse, quand tu m'embrassais, ta joie à mon retour.

« Jusqu'aux dernières profondeurs des cieux, je veux suivre tes traces dans l'obscurité, je veux te chercher au delà de

[1] *Der Mann nach der Welt*, p. 302, trad. d'Aimé Steinlen.
[2] Sa première femme.

Digitized by Google

toutes les étoiles qui roulent sous tes pieds. Là, sans doute, ton innocence brille maintenant de l'éclat d'une lumière céleste ; là, les âmes, avec des forces nouvelles, s'élancent hors de leurs anciennes limites.

« Là tu t'accoutumes à la lumière divine ; le conseil de Dieu fait ton bonheur ; tu mêles au concert des anges ton chant et une prière pour moi. Tu apprends l'utilité de mon affliction ; Dieu t'ouvre le livre du destin ; tu y vois des desseins dans notre séparation et la fin prédestinée de ma carrière mortelle.

« Ame parfaite ! que j'ai tant aimée sur la terre, et cependant pas encore assez, que tu dois être aimable aujourd'hui, qu'une lumière céleste t'environne ! Une ardente espérance me saisit : oh ! ne dis pas non à mes vœux. Ouvre-moi tes bras ; je m'envole pour être éternellement à toi[1]. »

[1] Ach ! herzlich hab ich dich geliebt
Weit mehr als ich dir kund gemacht,
Mehr als die Welt mir Glauben giebt,
Mehr als ich selbst vorhin gedacht.
Wie oft, wann ich dich innig küsste,
Erzitterte mein Herz und sprach :
Wie ! wann ich sie verlassen müsste !
Unheimlich folgten Thränen nach.

Ia, mein Betrübniss soll noch währen,
Wann schon die Zeit die Thränen hemmt :
Das Herz kennt andre Arten Zähren,
Als die die Wangen überschwemmt :
Die erste Liebe meiner Jugend,
Ein innig Denkmal deiner Huld,
Und die Verehrung deiner Tugend,
Sind meines Herzens stäte Schuld.

Digitized by Google

Les poésies de Haller sont beaucoup plus connues que ses romans, et pourtant, c'est dans les écrits

Im dicksten Wald, bei finstern Buchen,
Wo niemand meine Klagen hört,
Will ich dein holdes Bildniss suchen,
Wo niemand mein Gedächtniss stört.
Ich will dich sehen, wie du gingest,
Wie traurig, wann ich Abschied nahm;
Wie zärtlich, wann du mich umfingest:
Wie freudig, wann ich wieder kam.

Auch in des Himmels tiefen Fernen,
Will ich im Dunkeln nach dir sehn,
Und forschen jenseits allen Sternen
Die unter deinen Füssen drehn.
Dort wird jetzt deine Unschuld glänzen,
Vom Licht verklärter Wissenschaft:
Dort schwingt sich aus den alten Gränzen
Der Seelen neu entbundne Kraft.

Dort lernst du Gottes Licht gewöhnen,
Sein Rath wird Seligkeit für dich;
Du mischest mit der Engel Tönen
Dein Lied, und ein Gebet für mich.
Du lernst den Nutzen meines Leidens,
Gott schlägt des Schicksals Buch dir auf:
Dort steht die Absicht unsers Scheidens
Und mein bestimmter Lebenslauf.

Vollkommenste! die ich auf Erden
So stark, und doch nicht gnug geliebt;
Wie liebenswürdig wirst du werden,
Nun dich ein himmlisch Licht umgiebt!
Mich überfällt ein brünstig Hoffen,
O! sprich zu meinem Wunsch nicht nein!
O! halt die Arme für mich offen!
Ich eile, ewig dein zu sein.

(*Trauer-Ode, beim Absterben seiner Marianne.*)

Digitized by Google

d'une forme légère que Haller a le plus complétement exposé ses idées politiques, et manifesté la répugnance que lui inspirait la hardiesse des opinions de quelques écrivains, principalement de J.-J. Rousseau. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le savant célèbre a consacré un roman à chacune des formes de gouvernement qui se partagent le monde ; le despotisme, la monarchie limitée et la démocratie.

Usong est l'histoire d'un jeune prince mongol, qui, après beaucoup de voyages et d'aventures, s'empare de la Perse, et assure le bonheur de ses sujets, en usant avec modération du pouvoir absolu, et en imposant un frein à ses désirs et à ses caprices. Haller voulait faire comprendre aux despotes qu'ils ne peuvent produire quelque bien que par une surveillance rigoureuse sur toutes leurs passions. Mais c'est ici que se révèlent tous les côtés faibles du despotisme. Pour qu'il prît place parmi les formes de gouvernement que la raison accepte, il faudrait que les despotes fussent d'une nature angélique. Malheureusement l'histoire et la philosophie s'accordent à prouver qu'un pouvoir sans limites pervertit *nécessairement* les âmes, et que, si quelques caractères bien doués échappent à ses séductions, la plupart montrent sur le trône une stupidité féroce ou une corruption ignoble. Les Henri IV et les Trajan sont rares, tandis que les Commode et les Louis XV reparaissent à chaque instant dans les

Digitized by Google

annales des monarchies absolues[1]. Le christianisme même n'est pas alors une ressource pour les peuples, car les flatteurs de la tyrannie savent le transformer très-habilement en instrument d'oppression[2]. Chacun sait que l'Evangile, dans les mains des jésuites, est devenu le « *fustis ac cadaver.* »

Dans *Alfred*, Haller décrit la royauté tempérée, la monarchie anglaise. Au point de vue spéculatif, ce système donne prise à un grand nombre d'objections; mais quand il s'agit de politique, la pratique est bien plus importante que la théorie. Or, on ne saurait contester que, si on excepte la démocratie de la Suisse, le gouvernement constitutionnel est le seul qui ait, jusqu'à présent, assuré aux peuples de l'Europe l'ordre et la liberté. L'Angleterre, la Hollande, la Suède, la Norwége, le Danemark, le Piémont, la Belgique, etc., ont trouvé jusqu'à ce moment, dans cette forme politique, plus de liberté et de bien-être, que n'en auront jamais les démocraties catholiques de l'Amérique du Sud, qui flottent perpétuellement entre l'anarchie et le despotisme. Pour qu'un peuple puisse être constitué en État purement démocratique, il faut qu'il y soit préparé par une longue

[1] Voy. F. DE CHAMPAGNY, Les Césars.

[2] Je n'en veux citer d'autre preuve que l'ouvrage si curieux de BOSSUET, *Politique tirée de l'Écriture sainte*, et les nombreux articles de l'*Univers*, moniteur du catholicisme en Europe.

Digitized by Google

éducation intellectuelle et morale ; par une énergie individuelle[1], qui ne se trouvent jamais au sein des nations élevées par l'Église romaine[2].

Le plus important des romans politiques de Haller est, sans contredit, *Fabius et Caton*. Si, dans ses écrits théologiques, l'illustre Bernois a surtout en vue les idées de Voltaire, il s'attaque ici à Jean-Jacques Rousseau, dont les opinions politiques blessaient fortement ses tendances aristocratiques. L'auteur d'*Emile* était alors l'écrivain le plus célèbre de la Suisse romande, comme Haller était le penseur le plus éminent de la Suisse allemande. Non-seulement ils appartenaient à deux fractions de l'Helvétie entre lesquelles n'a pas toujours régné un accord absolu, mais ils personnifiaient deux principes, qui déjà luttaient avec une certaine ardeur dans la double sphère de la religion et de la société. Conservateur en théologie comme en politique, l'auteur de *Fabius et Caton* n'approuvait pas

[1] En France, il ne se trouve qu'un individu qui sache lire sur *cent personnes*. (*Débats*, 17 janvier 1856.)

[2] M. de MONTALEMBERT, *Situation de l'Angleterre*, après avoir constaté l'immense supériorité de ce pays sur les monarchies catholiques, ajoute qu'il n'en est pas ainsi parce que l'Angleterre est *protestante*, mais parce qu'elle est *libre*. — On a beaucoup admiré cette solution naïve. — Mais pourquoi les monarchies catholiques ne sont-elles *jamais* libres, malgré tant de révolutions, tandis que l'Angleterre, la Hollande, la Suisse, les États-Unis, etc., le sont naturellement? Il serait curieux de connaître la réponse des publicistes ultramontains.

Digitized by Google

plus l'*Émile* et les *Lettres de la montagne*, que le *Contrat social*. Ces deux grands esprits n'avaient aucun point de contact. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir Haller traiter Rousseau avec tant de sévérité, et lui donner dans son roman les traits odieux du sophiste Carnéade. Dans un ouvrage destiné à peindre les luttes du patriciat et de la plèbe, Haller, écrivain aristocratique, prend toujours parti, cela va sans dire, pour les patriciens de Rome, qui personnifient dans son livre, — comme c'est la prétention de toutes les aristocraties, — les idées d'ordre, de religion, de morale et de conservation [1]. Il attaque, du reste, avec un certain succès, les conceptions historiques du *Contrat social*: « Le prétendu pouvoir primitif du peuple, dit-il, n'est pas seulement démenti par l'histoire, il est encore contraire à la raison. » Haller montre, sans peine, tous les peuples commençant par une monarchie plus ou moins patriarcale. Il est ici sur un terrain solide. Ses raisonnements deviennent plus contestables, quand il condamne *absolument* la forme démocratique. Athènes, la nation qui a produit le plus de grands hommes et de chefs-d'œuvre, était une démocratie pure. Est-ce que les républiques italiennes du moyen âge n'étaient pas supérieures au gouverne-

[1] Voir sur cette question l'admirable pamphlet de P.-L. Courier relatif à la dotation du duc de Bordeaux et à Chambord.

Digitized by Google

ment du pape et des petits princes absolus[1], dont la tyrannie et l'extravagance dépassent, de nos jours, toute limite[2]? Est-ce que les États-Unis sont inférieurs à l'Autriche? Est-ce que la Confédération helvétique ne peut pas soutenir le parallèle avec la Sicile gouvernée par Ferdinand II?

Du reste, si Haller manifeste dans les entraînements de la polémique une ardeur excessive contre la démocratie, il était, il faut en convenir, loin de ressembler à des aristocrates tels que l'étaient alors Leurs Excellences de Berne. A leurs yeux, il devait passer pour novateur, et je ne m'étonne guère qu'ils l'aient tenu constamment éloigné du Petit Conseil. Pour enlever l'aristocratie bernoise à son isolement, il aurait voulu qu'on regardât tous les citoyens de la ville comme patriciens, qu'on accordât l'entrée d'un sénat de 300 membres à des citoyens des villes municipales et à des gentilshommes des campagnes. Il préparait ainsi l'avénement de cette démocratie, contre laquelle il semblait s'indigner. Sa raison élevée était plus forte que ses préjugés politiques.

Les écrits théologiques de Haller ont beaucoup plus de célébrité que ses romans. Il lutta toute sa vie contre le scepticisme français. A Gœttingue, il se mesura

[1] Voir SISMONDI, *Histoire des républiques italiennes*.

[2] Voy. les lettres justement célèbres de M. GLADSTONE, écrivain tory, sur le gouvernement monacal de Naples.

Digitized by Google

avec La Mettrie, qui méritait peu l'honneur d'avoir un pareil adversaire. Dans ses *Lettres sur l'irréligion*, il ne craignit pas d'attaquer Voltaire et son école. Enfin, il voulut, en écrivant ses *Lettres sur les vérités les plus importantes de la révélation*, composer un ouvrage populaire qui pût arrêter les progrès du scepticisme. Ce livre est infiniment supérieur aux prétendues apologies du christianisme publiées dans ces derniers temps par MM. Roselly (de Lorgues), Gousset, Nicolas, Riambourg, Combalot, et *tutti quanti*, dont la propagande ultramontaine a inondé l'Europe. Comme Kant, dans son livre *De la religion dans les limites de la raison*, et comme Rousseau dans l'*Émile*, Haller part de l'examen de la nature humaine. Mais cet examen lui donne des résultats bien différents de ceux qu'admettent les philosophes de Kœnigsberg et de Genève. Après avoir constaté l'existence du mal, Haller en cherche le remède. Ce remède est la rédemption, que la révélation chrétienne a enseignée au monde, et dont Haller s'efforce de démontrer la divinité par la doctrine, la sainteté de Christ, par sa résurrection, par ses miracles et par ceux de ses apôtres.

Un critique, qui a étudié avec beaucoup de sagacité les écrits de Haller[1], fait les plus grands éloges de cet ouvrage :

[1] M. Aimé Steinlen.

Digitized by Google

« Nous ne craignons pas, dit-il, d'appeler ces *Lettres* de Haller une des apologies les plus remarquables du christianisme. C'est un livre pour tous, au moins pour les personnes de quelque culture... En même temps, c'est un livre qui fait penser. Bien que le fond des idées ne puisse pas être absolument neuf, la tournure en est originale, vivante, profonde... Quant à la forme, jamais Haller n'a mieux écrit. Un mélange de grandeur et de familiarité, de concision, de puissance et de sentiment, caractérise le style de ces *Lettres.* »

On conçoit le légitime orgueil avec lequel Berne conserve la mémoire de Haller. On voudrait pourtant voir la statue de celui auquel la postérité a décerné le nom de GRAND, qu'elle n'a donné ni à Galilée, ni à Descartes, ni à Leibnitz, ni à Pascal, ni à Newton[1], s'élever à côté de celle de deux gentilshommes justement célèbres, l'un qui a fondé Berne, l'autre qui l'a défendue contre les complots de la féodalité. Cependant, ses nobles et beaux traits, sculptés en marbre, ornent le jardin des plantes, situé près de la bibliothèque. Peut-être un jour un monument plus digne de lui embellira les rives de l'Aar. Alors les savants, les poëtes, les médecins illustres, les philosophes et les

[1] Il est à remarquer que tous ces grands hommes ont vécu séparés de Rome ou se sont brouillés avec elle. Osera-t-on encore, après cela, déclamer contre le prétendu schisme de l'Orient ?

Digitized by Google

théologiens, oubliant leurs rivalités, viendront tresser la couronne destinée à celui qui, par un rare privilége, en même temps qu'il scrutait les mystères de la terre et du ciel, tirait de la lyre des accents tour à tour majestueux et touchants. L'image du chantre des Alpes serait bien placée en face de ces montagnes sublimes qu'il a si dignement chantées. En la contemplant, les doctes professeurs de l'Université de Berne seraient heureux d'avoir sous les yeux un modèle si parfait. Les femmes elles-mêmes se rappelleraient que son cœur était aussi sensible que son génie était sublime, et répéteraient tout bas les strophes pleines de larmes consacrées à la *mémoire de Marianne.*

Parmi les disciples et les amis du grand Haller, il n'en est pas de plus connu que l'auteur de l'*Essai sur la solitude*, célèbre tout à la fois comme médecin, comme écrivain, comme philosophe, comme observateur pénétrant de l'espèce humaine. Zimmermann est un enfant du pays d'Argovie.

Au confluent de l'Aar, de la Reuss et de la Limmat, s'élève la petite ville de Brugg. Cette modeste cité est fermée par des portes monumentales, accolées à des tours imposantes. Sur ses flancs roule avec fracas, dans un profond ravin, l'Aar aux ondes écumantes. De vertes prairies et d'ondoyantes collines environnent Brugg. En contemplant ce riche paysage, qui fait un contraste frappant avec les murs sombres

Digitized by Google

de la ville, on comprend l'enthousiasme de Zimmermann pour la nature, et l'ardeur avec laquelle il allait chercher dans les champs des émotions sans cesse renaissantes. C'est ainsi qu'il parvenait à supporter l'existence monotone qu'on menait à Brugg au dix-huitième siècle. A cette époque, la nation avait perdu, sous le régime aristocratique, presque toute son ancienne énergie.

J.-G. Zimmermann est le plus illustre des nombreux écrivains qui portent ce nom. Mais s'il se distingue de ses homonymes par un talent supérieur, il n'échappe point à la tendance excentrique qui les distingue tous. En Saxe, en Hongrie, dans le Wurtemberg, en Toscane, dans le Palatinat, à Zurich, on trouve des Zimmermann. Leur vie ou leur doctrine s'écarte toujours des habitudes ou des idées ordinaires. Celui dont nous voulons parler, Jean-Georges Zimmermann, naquit en 1728. Il appartenait à une de ces familles patriciennes qui, à force de persévérance, avaient fini par imposer à la Suisse un joug très-lourd, et qui rivalisaient de morgue et d'ignorance avec les autres aristocraties de l'Europe. — Il va sans dire que je ne parle pas ici de la noblesse anglaise, la plus intelligente et la plus active des aristocraties. Si elle n'est pas exempte de défauts, elle ne fait pourtant pas au principe libéral une guerre insensée. — Deux écrivains suisses, sortis l'un et l'autre des rangs d'un patriciat exclusif, Bon-

Digitized by Google

stetten et Zimmermann, nous en ont laissé de ravissants portraits. Avant d'écouter le fils du sénateur de Brugg, laissons parler le bailli de Gessenay :

« L'avoyer d'E*** (d'Erlach), né, je crois, en 1696, mort en 1784, était un personnage tout à fait remarquable. Je ne l'ai connu que vieux. Il avait fait bâtir le plus bel hôtel de Berne, et il y vivait comme un roi dans son palais. Un roi aristocratique est un curieux phénomène. Son appartement était très-bien meublé. On traversait plusieurs pièces avant d'arriver au sanctuaire, au cabinet où résidait Son Excellence. Lorsque la porte s'ouvrit pour la première fois devant moi, je vis venir à nous un très-petit homme à manières grandioses, orné de toutes les grâces d'un grand seigneur de Versailles. Quoique septuagénaire, il se tenait toujours debout et se promenait dans son cabinet. Il s'était accoutumé à ne vivre que d'idées étrangères, et rien n'était plus plaisant que de voir les vieux baillis lui faire la cour. Il savait dire à chacun quelque chose qui l'intéressât particulièrement, il reconduisait chacun selon son importance dans le Conseil. A peine la porte était-elle fermée, qu'il laissait échapper sur le personnage absent un sarcasme flatteur pour celui qui était resté. Il connaissait si bien les deux cents membres du Conseil souverain, qu'aucun d'eux ne le quittait jamais sans être enchanté de lui-même et de Son Excellence. Comme chef de la république et

Digitized by Google

président du Grand Conseil, il exerçait un ascendant marqué. N'y avait-il plus moyen de se tirer du labyrinthe des opinions émises, tout à coup l'assemblée faisait silence, afin d'écouter M. l'avoyer, lorsqu'il se levait de son trône comme un dieu, pour nous apprendre à tous quel était proprement son avis.

« J'arrivais de Genève, où j'avais étudié Tacite et Voltaire, Montesquieu et Machiavel. J'entrai dans ce gouvernement, pénétré d'un profond respect pour mon cousin l'avoyer. Peu après ma nomination au Grand Conseil, je devins vice-bailli de Gessenay. J'étais ainsi appelé à gouverner un petit district où tout était nouveau pour moi. Je réfléchissais sérieusement à ma tâche, lorsqu'un valet de chambre de M. l'avoyer vint me prier de passer à quatre heures de l'après-midi chez son maître. — Voilà l'homme qui me donnera d'excellents conseils sur mon administration, pensais-je; il a de l'esprit et de l'expérience; que de choses il va m'apprendre! Je repassai dans ma mémoire Tacite et Montesquieu. A quatre heures j'étais au rendez-vous. Je trouvai Son Excellence seule. — Bonjour, mon cousin, vous voilà donc bailli? asseyez-vous là. Mon cousin, je ne sais si vous connaissez les usages du bailli. On vous enverra les notes. On donne tant par an de fromages à chaque conseiller; et, mon cousin, retenez ceci, tant à l'avoyer. Votre prédécesseur était un sot; il m'envoyait de petits fromages qui ne valent

Digitized by Google

pas les grands. Adieu, mon cher cousin, je vous souhaite un bon voyage. — Ma cousine se porte bien? me demanda-t-il sur le pas de la porte, et je fus congédié. — Une bien légère lecture de Tacite et de Montesquieu, me dis-je, aurait suffi pour faire honneur à de telles instructions[1]. »

Si les choses se passaient ainsi dans une ville comme Berne, où l'aristocratie avait des rapports perpétuels avec les hommes distingués de l'Europe, et où elle se montra constamment supérieure à celle des autres cantons, on peut deviner ce qu'étaient les représentants de l'autorité dans les petites villes argoviennes. L'Argovie n'était pas à cette époque, comme plus tard, au temps de Zschokke, un centre d'activité scientifique et industrielle. Partout une caste sans vigueur et sans capacité pesait sur les esprits et rendait tout progrès impossible. L'Helvétie avait insensiblement perdu, sous cette domination, avec ses libertés, l'esprit généreux qui faisait autrefois la grandeur de la Confédération. Brugg n'avait pas échappé à cette torpeur funeste. Écoutons, — rien n'est plus curieux, — Zimmermann qui nous raconte le genre de vie qu'on y menait. Mais nous le laisserons d'abord parler des cercles aristocratiques du dix-huitième siècle. Nous pourrons apprécier ainsi et l'écrivain et l'époque où il a vécu.

[1] Extrait des *Mémoires de Bonstetten.* — Globe, t. VI.

Digitized by Google

« Partout on regarde le grand monde comme la *bonne société*. Malheureusement il n'en est pas ainsi, quels que soient les défauts des basses classes. Si vous avez le bonheur de compter seize quartiers, votre valeur est bien établie, lors même que vous ne seriez d'ailleurs qu'un pauvre être. Les cours, les tables des princes vous sont ouvertes, et partout où l'on ne regarde pas au mérite, vous pouvez être sûr d'avoir le pas sur l'homme de mérite... En Allemagne, et dans d'autres contrées encore, les titres généalogiques séparent les nobles des citoyens les plus dignes et les plus sages comme le grain de la paille. Le premier rang est accordé à des hommes qui ne fondent leur crédit, leur rang et leur consistance que sur des parchemins, souvent peu respectables, de leurs aïeux, qui ne cherchent à s'acquérir aucun mérite; la naissance étant pour eux un titre suffisant, ils savent seulement, pour la plupart, quelle est la dernière mode, quelles sont les règles de l'étiquette; ils possèdent toutes les connaissances de la volupté et éprouvent tous les besoins des sens, puis ils s'imaginent souvent qu'ils sont doués d'organes plus délicats et de nerfs plus sensibles que les autres hommes. — L'ennui pénètre pourtant dans ces assemblées où nul roturier n'est admis, où il n'entre que des nobles dont la généalogie est bien prouvée. Une femme allemande m'expliquait un jour ainsi la cause de cet ennui : — « Les personnes qui

Digitized by Google

composent nos réunions, me disait-elle, n'ont ni les mêmes goûts, ni les mêmes sentiments, et il est rare surtout d'y voir les femmes sympathiser entre elles. C'est, en général, la destinée des grands de posséder beaucoup, de désirer encore plus, de ne jouir de rien; ils se cherchent dans les assemblées sans s'aimer, se voient sans se plaire, et se perdent dans la foule sans s'apercevoir. » — « Qu'est-ce qui vous réunit donc? » lui dis-je. — « C'est le rang, répondit-elle, l'habitude, l'ennui, le besoin de s'étourdir, qui est attaché à notre condition[1]. »

Nous trouvons dans ces pages spirituelles le souvenir de l'impression que le grand monde germanique avait fait sur Zimmermann, à l'époque où ses fonctions l'attachèrent à la cour de Hanovre. Avant cette époque il avait déjà trouvé au sein de sa ville natale toutes les petitesses de la vanité aristocratique, qu'il rencontra plus tard dans une sphère plus vaste. En écrivant les lignes charmantes que nous allons citer, il songeait certainement à Brugg. Il s'agit de la noblesse :

« Les petites villes ont un avantage réel sur les grandes villes : c'est qu'on y est plus libre de vivre avec soi-même, et qu'on peut, si l'on veut, y trouver plus de loisir et de tranquillité. Il est vrai qu'il y a dans les petites villes un grand vide et une grande

[1] *De la solitude*, — Avantages de la solitude pour l'esprit, — traduction X. Marmier.

Digitized by Google

stérilité d'esprit... C'est une triste chose surtout que de voir l'ennui de ces gentilshommes de bourgade qui, ne croyant pas la société des simples bourgeois digne de leur noblesse, aiment mieux se retirer à l'écart et souffrir de leur insipide isolement, que de vivre avec des gens raisonnables, mais dépourvus de parchemins aristocratiques; ils devraient agir tout autrement, et aimer les hommes pour en être aimés. Si un simple bourgeois fait naître une seule bonne pensée, cela devrait suffire pour le faire rechercher du gentilhomme qui n'a *aucune pensée*, et qui est accablé d'ennui. Les gens qui ne savent comment passer le temps ne devraient dédaigner personne. Le noble et le bourgeois devraient, — au moins dans les petites villes, — se tendre la main et éloigner d'eux ces folles idées de distinction de rangs qui divisent la population des grandes cités. »

Après ce coup d'œil sur l'aristocratie, Zimmermann parle du premier magistrat de la ville. L'avoyer d'Erlach est, en comparaison, un modèle de raison et de modestie.

« Le magistrat qui gouverne une de ces cités démocratiques (c'est bien de la Suisse qu'il s'agit), la regarde comme un monde entier; de ses lèvres découlent, comme d'une source intarissable, toutes les décisions des affaires publiques; son âme n'est occupée que de maintenir sa toute-puissance sur l'opinion,

Digitized by Google

d'occuper ses concitoyens d'anecdotes de famille, de contes puérils, du prix des grains, de la quotité des impôts, de la moisson et de la foire prochaine. Après Dieu, il est, dans sa petite ville, le plus grand homme de l'univers ; ses paroles font palpiter le cœur et pâlir le visage ; plus d'un honnête citoyen ne parait qu'en tremblant devant une telle Majesté, parce qu'il sait à quel péril elle peut l'exposer au premier démêlé avec la justice. La colère d'un magistrat de petite ville est plus terrible que le tonnerre du ciel ; celui-ci passe, et cette colère jamais. Si l'on parle de la constitution anglaise devant un de ces régents ou devant son fils, ils répondent que le conseil de leur petite ville est absolument la même chose. Les femmes de ces hauts seigneurs prennent un air superbe, gouvernent, ordonnent, condamnent ; leur faveur ou leur disgrâce établit, répand l'honneur, la honte, le crédit ou la ruine. Si un pauvre homme ose se figurer que les membres du conseil ont commis quelque erreur, il dit tout bas à ses amis les plus intimes que « les grands de la terre » se sont trompés ! »

Le portrait du premier magistrat est suivi de celui de ses administrés, qui n'est pas moins curieux au point de vue littéraire et historique. Zimmermann est, en effet, un des meilleurs peintres de son époque.

« La passion dominante des habitants de ces villes

Digitized by Google

est ordinairement celle des procès; chaque avocat est pour eux un génie; en vain la raison leur parle, ils ne croient que ce qui est *jugé* par les tribunaux; ils n'ont pas la moindre estime pour celui qui ne considère pas avec un profond respect leur hôtel de ville, et ne conçoivent pas un plus grand honneur sur terre que de siéger dans leur conseil. Ils ne sont pas toujours d'accord; voisins et voisines sont tantôt liés et tantôt en pleine dissidence. En théologie, ils sont d'une force remarquable: ils regardent l'hypocrisie comme un pilier de l'Église de Dieu, et quelques maximes chrétiennes, murmurées sur le lit de mort, suffisent à leurs yeux pour effacer les scandales de toute une vie souillée par de méchantes actions. Si quelqu'un s'éloigne de leurs assemblées et se retire dans sa demeure pour travailler et penser à son aise, ils s'imaginent qu'il s'ennuie à périr; ils ne peuvent comprendre qu'on étudie, à moins d'être prêtre ou professeur, et dans leur langue il n'y a point de termes assez énergiques pour exprimer le mépris que leur inspire celui qui s'avise d'écrire un livre. Ils ignorent que la saine raison et la superstition ne s'accordent point ensemble: à leurs yeux, on n'a point de religion si on a l'audace de rire quand on les voit s'attendre à quelque grand malheur dès qu'un coq noir s'est arrêté sur le seuil de leur porte, qu'un corbeau a plané sur leurs toits, ou qu'on a vu une souris courir dans la chambre; ils ne

Digitized by Google

savent pas qu'on n'est point un esprit fort, par cela seul qu'on doute humblement que des taches dans le linge annoncent la mort d'un proche parent, ou parce qu'on ne croit point à maint conte populaire, transmis de génération en génération. Ils ne savent pas qu'on peut être encore utile dans ce monde, quoiqu'on ne disserte point dans leur cercle, et qu'on peut être assez haut placé dans l'estime des hommes vraiment importants, quoiqu'on déplaise au grand seigneur de leur petite ville; ils ignorent qu'il y a des âmes fières qui ne rampent nulle part, et qu'eux seuls sont capables de se plier, envers les magistrats de leur république, à cette soumission servile dont ils se dédommagent en accablant leurs pauvres concitoyens des exigences de leur orgueil; ils ignorent qu'un homme droit et juste ne s'incline que devant Dieu, devant la loi, les talents, le mérite, la vertu, et ne peut s'empêcher de rire lorsqu'un bailli le reçoit d'un air hautain et le chapeau sur la tête; ils ignorent aussi que la médisance, qui s'exerce si cruellement dans les petites villes, n'est un besoin que pour les esprits vides et rétrécis, qui s'attachent à épier ce qui se passe dans la demeure de leurs voisins, et se font une affaire d'un accident qui arrive dans son ménage, dans sa cuisine, dans sa basse-cour; enfin, ils ignorent qu'on n'éprouve aucun plaisir à entendre les incessantes causeries des petites villes, à éplucher la conduite de l'un et de l'autre,

Digitized by Google

quand on connaît les avantages de la solitude, qu'on étudie avec ardeur la science, et que, dédaignant les misérables flèches de l'envie, on poursuit sa marche avec énergie et persévérance[1]. »

L'homme qui décrivait avec une telle vivacité les ennuis des petites cités de la Suisse au dix-huitième siècle, était destiné pourtant à passer quatorze ans de sa vie, — les années les plus ardentes, — dans la ville de Brugg. Après avoir suivi à Gœttingue les leçons de Haller, auquel il voua une espèce de culte, dont l'expression se trouve souvent dans le *Traité de la solitude*, il quitta l'université en 1751, avec le grade de docteur en médecine. Quelques voyages ayant contribué au développement de sa belle intelligence, il débuta à Berne dans le *Journal helvétique* sous les yeux de Haller qui était venu s'y établir et qui avait pour lui une sincère affection. Il accepta enfin la place vacante du médecin de Brugg. C'est là que devait commencer pour le futur auteur de la *Solitude* un long et douloureux martyre. Les pages que nous venons de citer en donnent une idée suffisante. Le disciple du grand Haller, l'élève de la célèbre université de Gœttingue, l'homme qui avait suivi avec tant d'intérêt le mouvement intellectuel de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre, se trouvait certainement plus isolé dans les sombres murs

[1] ZIMMERMANN, *De la solitude*, — trad. X. Marmier.

Digitized by Google

de Brugg, qu'au fond des déserts de l'Asie. Sa supériorité même en faisait un être suspect. Les petits bourgeois avec lesquels il était perpétuellement en contact surveillaient avec inquiétude le penseur qui leur inspirait plus de défiance que d'admiration.

La science semble au vulgaire une sorte de magie plus ou moins noire. Il ne croit jamais avoir pris d'assez salutaires précautions contre ses représentants. Un dissipateur, un médisant, un calomniateur, qu'est-ce en comparaison ! Ce sont des vices communs dont il est habitué à voir chaque jour les conséquences et dont il sait toute la portée. Mais un savant, un philosophe, un homme qui réfléchit, qui *peut écrire*, quels inconvénients n'en doit-on pas redouter? Comme on reconnaît en lui une perspicacité particulière, — on a mille raisons de craindre qu'il ne lise au fond des cœurs les passions qui les rongent. N'est-il pas capable, par des combinaisons imprévues, de déjouer les calculs de l'égoïsme, de la lâcheté, de l'hypocrisie? D'ailleurs, les Athéniens s'ennuyaient d'entendre appeler Aristide « le juste. » Ne se lasse-t-on pas tout aussi vite de la renommée d'un concitoyen dont le nom vole jusqu'aux extrémités de l'univers, tandis qu'on végète soi-même obscurément? Le vulgaire semble avoir une horreur instinctive de tout ce qui lui est supérieur. Oui, l'image de Tarquin abattant la tête des pavots, voilà ce qui sourit à son imagination. Dans une petite ville, cha-

Digitized by Google

cun a dans sa main le bâton du tyran et sait en user avec une indiscrétion royale! — Vous vous occupez de physique, — à quoi sert la physique? Nos pères ont bien vécu sans les paratonnerres. — Vous aimez la philosophie?—quelle fadaise! Vous avez imprudemment vanté un Descartes et un Kant? — A quoi bon toute cette méthaphysique qui n'a produit que des révolutions et des révolutionnaires? La littérature n'est pas moins pernicieuse. Un acte quelconque de réflexion est suspect de sa nature, comme le grec l'était aux moines du siècle d'Erasme[1]; qui sait? peut-être même encore, — Dieu me le pardonne! — à ceux de notre temps:

Le singe est toujours singe, et le loup toujours loup.

Cependant quand on a, comme Zimmermann, le sentiment poétique, on trouve le secret de sortir des stériles agitations de la petite ville. On oublie les murmures des vieilles femmes hargneuses, les considérations des hommes *sérieux* et positifs, pour se réfugier dans ce sanctuaire inviolable où l'intelligence résiste victorieusement aux atteintes de la sottise et de la vulgarité. Zimmermann savait bien comment on échappe à certaines persécutions. « La solitude, disait-il, est le seul moyen de salut que l'on puisse trouver

[1] « Faire du grec, c'est faire hérésie. »

Digitized by Google

dans de telles villes. » La solitude pour lui, ce n'était pas cette oisivité sauvage et stérile dans laquelle se réfugie une orgueilleuse misanthropie. C'était la fréquentation intime des hommes de génie de tous les siècles, dont il admirait encore plus la sublimité lorsqu'il comparait leurs pensées à ces insipides conversations dont son âme était aussi fatiguée que son oreille. Il aimait encore, dans une pieuse contemplation de la nature, à pénétrer son intelligence de la puissance et de la grandeur de l'infini. Dans les plus beaux passages de son *Traité de la solitude*, il raconte les vives satisfactions que lui causaient ses promenades aux environs de Brugg :

« L'aspect d'une contrée pittoresque, disait-il, le vert feuillage des bois, le murmure des eaux, le bruissement des arbres, le chant des oiseaux et les contours d'un horizon lointain absorbent souvent l'âme à tel point, que toutes nos pensées deviennent autant de sensations. Notre âme s'émeut alors et aspire à tous les sentiments honnêtes.... Si tout ce qui nous environne est libre et paisible, l'imagination répand sur tout ce que nos regards embrassent des teintes riantes et un prestige charmant. Ah! quand on connaît la mélancolie philosophique qu'inspire la solitude, il est facile de renoncer aux plaisirs bruyants et aux assemblées tumultueuses. Les rocs escarpés, les ombres profondes des forêts, les points de vue attrayants ou

Digitized by Google

majestueux, excitent tour à tour en nous une sorte de crainte religieuse ou de doux transports. La douleur se dissipe peu à peu dans ces graves ou riantes émotions et se change en une paisible rêverie [1]. »

Si la nature produisait sur Zimmermann de si fortes impressions, l'aspect des magnifiques paysages de sa patrie parlait surtout à son imagination :

« Quelle jouissance on éprouve sur ces coteaux romantiques, dans ces fraîches vallées, au bord de ces lacs limpides ! C'est là qu'on peut observer la nature de près, c'est là qu'elle se montre dans toute sa grâce et dans toute sa splendeur. Si la vue de ces forêts helvétiques où s'élèvent le chêne et le sapin majestueux, ne vous satisfait pas, non loin de là vous pouvez trouver le myrte au léger feuillage, l'amandier, le jasmin, le grenadier et les collines revêtues de pampres. Dans aucun pays du monde la nature n'est plus variée qu'en Suisse [2]. »

Le livre de la *Solitude* a cela d'intéressant qu'on y trouve, non-seulement un auteur, mais un homme. Toute l'existence intime de Zimmermann s'y révèle pour qui sait l'y chercher. Quelle étude plus curieuse que la vie d'un rare esprit, écrite par lui-même et

[1] ZIMMERMANN, *De la solitude*,—Avantages pour le cœur, trad. Marmier.

[2] ZIMMERMANN, *De la solitude*,— Des avantages pour l'esprit, trad. Marmier.

Digitized by Google

presque à son insu! On ose à peine, quand on rencontre cette bonne fortune, substituer ses impressions à celles de l'écrivain dont on parle. Nous ferons donc pour Zimmermann ce que nous avons fait pour Muller, pour d'autres personnages éminents de la Suisse: nous le laisserons *poser* devant le lecteur.

Le savant médecin de Brugg, après avoir parlé des magnificences de la nature, dont il était l'admirateur enthousiaste, nous initie à des détails peronnels d'un véritable intérêt.

« Dans les diverses et pénibles vicissitudes de ma vie, je n'ai point connu d'instants plus heureux que ceux où j'oubliais le monde et où le monde m'oubliait, et c'est dans la solitude que je retrouvais cette profonde satisfaction. J'étais alors à l'abri de tout ce qui, dans le tumulte des villes, pesait si lourdement sur moi, de toutes les sombres agitations que me donnait le tourbillon du monde. J'admirais la nature, je jouissais de sa sérénité, et je n'éprouvais que des émotions agréables.

« Souvent, dans ces heures de bénédiction, j'ai admiré, par une fraîche matinée, la colline couverte d'arbres verdoyants où s'élèvent les ruines solitaires du château de Rodolphe de Habsbourg. Là, j'aimais à voir l'Aar tantôt se déroulant entre ses rives escarpées dans un large bassin, tantôt se précipitant entre

Digitized by Google

les rocs serrés sur son passage, puis serpentant majestueusement le long des riantes prairies, et recevant dans ses eaux la Reuss et la Limmat, qui lui apportent le tribut de leurs flots. A travers ce splendide paysage, mes regards s'arrêtaient sur la solitude royale où reposent les ossements de l'empereur Albert Ier et ceux de tant de princes de la maison d'Autriche et de gentilshommes allemands vaincus par les Suisses. Plus loin j'apercevais la vallée que dominent les ruines de Vindonissa, où souvent j'allais méditer sur le néant des grandeurs humaines. L'horizon était borné par une enceinte de collines, de vieux châteaux, et au delà de cette enceinte on voyait briller la chaîne des Alpes dans son admirable magnificence. Quelquefois, détournant mes yeux de ce spectacle splendide, je m'arrêtais à contempler la fraîche vallée qui s'étendait à mes pieds et la petite ville qui m'a vu naître... Je redescendais de la colline, satisfait et paisible. Je tendais affectueusement la main à mes inférieurs, je faisais un salut révérencieux aux magistrats de ma petite cité, et je conservais cette salutaire disposition de l'âme jusqu'à ce que les relations des hommes m'eussent fait oublier de nouveau l'aspect imposant des montagnes, la verdure des prairies et le chant des oiseaux[1]. »

[1] ZIMMERMANN, *De la solitude.* — Des avantages de la solitude pour le cœur, trad. Marmier.

Digitized by Google

Toutes les âmes poétiques éprouvent, dans la vie des cités, le sentiment de malaise que Zimmermann oppose ici au calme inspiré par la contemplation de la nature.

« Tout le temps que j'ai vécu à Paris, dit Rousseau, ne fut employé qu'à chercher des ressources pour en vivre éloigné. »

Zimmermann devait être dominé par de pareils sentiments lorsqu'il s'établit à Hanovre, où il fut appelé comme médecin du roi d'Angleterre. Il ne s'y trouva pas plus heureux qu'à Brugg. Il regretta même la morne solitude dont il avait décrit les ennuis. La perte de sa première femme et de sa fille, une polémique ardente qu'il entreprit contre les *Illuminés*[1], ajoutèrent à sa mélancolie naturelle. Zélé partisan des principes de 1789, les excès de la révolution française avaient produit sur son âme la plus douloureuse émotion. Il est si triste de voir compromettre les idées qui ont été l'amour de notre vie entière! La mesure n'était pas la qualité saillante du caractère de Zimmermann. Il attaqua les théories qui exerçaient alors une grande influence sur l'Europe, avec une pétulance qui lui fit beaucoup d'adversaires et même d'ennemis. Sa tristesse s'en accrut. Il se croyait environné de fantômes hideux; il se sentait à chaque

[1] Société secrète dont le fondateur est Spartacus Weishaupt. — Il avait imité les constitutions des jésuites.

Digitized by Google

instant saisi de terreurs imaginaires. Un voyage dans le Holstein, qu'on lui avait prescrit, ne le guérit pas de sa misanthropie. Il mourut en cherchant ce calme bienfaisant dont il avait tant de fois montré les avantages. Triste exemple de la puissance de l'imagination, même chez les hommes que la science et la réflexion semblent le mieux préserver des illusions du vulgaire! « Pauvre animal que l'homme, disait Charles Nodier, pauvre homme que le grand homme[1]! »

Le *Traité de l'orgueil national* est, avec le livre de *La solitude*, le plus beau titre littéraire et philosophique de Zimmermann. Le travers auquel il s'attaque peut être l'effet d'un patriotisme exalté. Il vient pourtant fréquemment de cet amour-propre inné qui se manifeste dans tous les âges, et se retrouve dans toutes les conditions. Zimmermann cite avec raison les Chinois comme le type le plus complet de l'orgueil national. Pour les compatriotes de Lao-tseu, de Meng-tseu et de Confucius, pour l'heureux habitant de « l'empire du milieu, » rien n'existe, pour ainsi dire, en dehors des États du « fils du ciel. » Il serait difficile de retrouver en Europe des exagérations aussi

[1] La vie de Zimmermann a été écrite par un de ses compatriotes, J.-A. TISSOT, *Vie de Zimmermann, conseiller d'État, premier médecin du roi d'Angleterre et de Hanovre*, Lausanne, 1797. — Deux Allemands ont aussi publié sa biographie. Voy. MARCARD, *Beitrag, zur Biographie des Ritters von Zimmermann.* — WICHMANN, *Zimmermann's Krankheitsgeschichte.*

Digitized by Google

tranchées. Mais l'esprit borné qui porte le Chinois à considérer le reste des hommes comme des barbares, se révèle, même sur notre continent, par de singulières excentricités. Les rapports fréquents que la rapidité des communications établit maintenant entre les différents peuples, affaiblissent heureusement les préjugés nationaux. Les esprits cultivés reconnaissent volontiers les avantages qui caractérisent chaque nation. On commence même à constater une tendance dont les développements seraient loin de contribuer au bonheur et à la liberté des peuples. L'idée de patrie disparaît quelquefois dans un vague humanitarisme (je demande pardon pour ce barbarisme), sentiment mal défini, dont le résultat le plus évident est de dispenser du patriotisme et des sacrifices qu'il impose. Sans doute, l'idée d'humanité est une idée grande et féconde :

« Humanité, règne, voici ton âge
Que nie en vain la voix des vieux échos ! »

Il n'est pas cependant nécessaire de la transformer en idole, pour aller briser à ses pieds les liens sacrés qui nous rattachent à la terre natale. Elle ne doit pas nous faire oublier les meilleurs souvenirs de l'enfance et ce dévouement trois fois saint que nous admirons dans les héros de l'antiquité. Nous pouvons nous

Digitized by Google

préserver de ce qu'il y avait d'exclusif dans leur patriotisme. Les idées chrétiennes suffisent pour le corriger. Ne nous montrent-elles pas dans tous les hommes des frères à aimer et à secourir? Mais jamais le chrétien et le philosophe ne doivent faire tort au citoyen!

Lorsque je quittai la Plate-forme, je m'approchai de la cathédrale gothique, en songeant au génie éminemment religieux de Haller. Les clochetons, les arcs-boutants, les galeries dentelées se dessinaient sur l'azur assombri du ciel. Cette tour, qui paraissait prête à escalader les cieux, arrêtée tout à coup dans sa construction inachevée, semble une image de l'esprit hardi, dont une main puissante arrête les élans. Le grand portail qui la soutient est couvert de sculptures, représentant le jugement dernier au milieu de vierges folles et de vierges sages, entourées d'allusions aux vices du clergé.—Je me reposai un instant dans la nef déserte, éclairée à peine par un faible rayon qui passait à travers les vitres bizarrement peintes. Les sculptures des stalles en bois noirci, sur lesquelles je m'appuyai, avaient un aspect fantastique au sein de cette obscurité et de ce silence. Je quittai bientôt l'enceinte lugubre, en marchant à côté des plaques de marbre

Digitized by Google

noir qui portent les noms des héros morts en 1798, pour l'indépendance de la Confédération.

J'y remarquai le tombeau de l'intrépide avoyer Frédéric de Steiger, qui, à la bataille du Grauholz, exposa sa tête blanchie aux balles de l'étranger. Le rejeton célèbre d'une race illustre succomba glorieusement à la même époque, en défendant le sol natal contre l'invasion française. S'il fut moins heureux que les vainqueurs des barons du moyen âge, il sut du moins, comme eux, mépriser la vie pour une noble cause. Après avoir écouté de la bouche même du grand historien de la Suisse les exploits immortels de ses pères, Charles-Louis d'Erlach brûlait de les imiter et de laisser comme eux un souvenir impérissable : « Noblesse oblige ; » telle était la glorieuse devise du descendant d'Ulrich et de Rodolphe. Il sut y rester fidèle dans des circonstances où faiblissaient les plus fermes courages, et, pareil à Aloys Reding, le chef magnanime des petits cantons, il défendit jusqu'au dernier soupir la bannière de Donnerbühl et de Laupen.

XXXVII

J'arrivai sur la place de la cathédrale, en face de

Digitized by Google

la statue de Rodolphe d'Erlach. Mon imagination saisie devant l'image du héros, dans la main duquel flotte le drapeau triomphant, se complaisait dans le souvenir de ces temps de luttes et de victoires où la Suisse proclamait son indépendance au sommet des monts, quand l'Europe traînait encore à ses pieds les fers de l'esclavage. Alors les tyrans tombaient en foule sous les coups de l'Helvétie, mère de la liberté, héroïne au cœur viril, qui savait défendre ses enfants contre les éternels ennemis du genre humain. C'est ainsi, Emmanuel, que je m'absorbais dans mon rêve favori, en songeant aux actions extraordinaires qu'un petit peuple peut accomplir à force d'énergie et de volonté, même dans ces temps barbares, où des hommes vivaient sous le bâton des barons féodaux. Puis, contemplant les nobles traits du gentilhomme, qui aurait pu exercer comme ses égaux la tyrannie, et qui pourtant avait mis son bras au service des opprimés, en foulant aux pieds les préjugés de sa caste, j'admirais la vertu assez courageuse pour vaincre l'égoïsme et pour conserver les instincts généreux dont le Créateur nous a tous dotés.

Une élégante étrangère m'accosta comme je m'abandonnais à ces réflexions. Elle sortait de ces salons parfumés du grand monde, — sanctuaires superbes où l'Orgueil effréné règne en maître. Là on chante autour de ce dieu des hymnes pompeux, et la

Digitized by Google

malignité qui demande sans cesse des victimes, accable de ses sarcasmes impitoyables tous ceux qui ont assez d'indépendance pour refuser de courber le front devant l'idole à laquelle personne n'ose refuser son encens. Quiconque a une fois respiré cet air impur, en emporte avec soi la corruption, comme le reptile conserve le venin qu'il boit dans les plantes malfaisantes. Cette étrangère aux blonds cheveux était jeune et enjouée. Elle s'arrêta auprès de moi, regarda un instant la statue, et me dit en riant: « Qu'est-ce donc que ce monsieur auquel on a dressé un tel monument? Est-ce une des gloires de ce pays? » — « C'est Rodolphe d'Erlach, répondis-je en lui indiquant l'inscription dorée du piédestal. — « Rodolphe d'Erlach? reprit-elle en se retournant vers la cathédrale, et en jetant un regard distrait sur les sculptures gothiques de la vieille basilique, c'est sans doute, comme je le disais, quelque brave homme qui a mérité d'avoir une page dans les fastes de ce canton. » Et elle m'entraîna vers l'église, dont elle me fit remarquer en passant la tour inachevée, puis elle disparut, insouciante et folâtre, en me demandant s'il y avait encore quelque chose à voir dans la ville, toute joyeuse d'avoir parlé avec un si noble dédain du héros de Laupen!

Je retournai vers Rodolphe d'Erlach. Les ombres du soir voilaient en partie les rudes contours du

Digitized by Google

bronze. Je m'assis à ses pieds sur les dalles. Il me semblait par moments qu'il était doué de vie, et que sa forte parole allait vibrer dans la nuit profonde. J'aimais à croire que son intelligence reposait sur ma tête et m'inspirait les sentiments magnanimes qui l'avaient dirigé. C'est en lui que je voulais voir la véritable aristocratie, celle qui, d'après le sens primitif de ce nom [1], devrait se composer des âmes *les meilleures* de la faible humanité, et non pas d'êtres énervés, comme celui qui venait de bourdonner à mes oreilles avec l'étourdissante frivolité du monde.

Peu de systèmes ont exercé dans le monde une influence plus sérieuse que l'idée aristocratique, dont les exagérations ont fait verser tant de sang, et causé à l'humanité des maux irréparables. Dès le principe, les religions de la nature ayant partagé l'humanité en deux fractions profondément distinctes, Moïse combattit cette théorie avec la rude énergie qui le caractérisait. Le législateur inspiré ne tint aucun compte des préjugés les plus enracinés de son époque, des coutumes auxquelles le paganisme avait déjà donné tant de vogue. Ce sera aux yeux de la postérité la gloire éternelle de l'intrépide prophète des Hébreux, d'avoir, quinze siècles avant Christ, proclamé l'égalité humaine. Il constitua sur cette base solide la

1 Ἄριστος et Κράτος.

Digitized by Google

république d'Israël, qui faisait un contraste si frappant avec les gouvernements de toute l'Asie, avec le despotisme de la Chine, avec les castes du brahmanisme, avec la théocratie qui pesait sur l'Egypte.

Christ, lorsqu'il vint dans ce monde annoncer l'Evangile, maintint avec fermeté, dans la religion nouvelle, l'idée d'égalité, qui était l'essence du mosaïsme. Il donna même à cette idée une perfection qu'elle n'avait jamais eue, en la développant par le dogme de la fraternité. En présentant Dieu non-seulement comme Créateur, mais comme Père de notre race, il habitua les disciples de la loi nouvelle à considérer tous les hommes comme des frères, comme des membres du vaste corps de l'humanité. A ce point de vue sublime, aucun être intelligent n'est isolé dans ce monde. Il y peut exister des fonctions supérieures, il ne saurait y avoir de natures différentes. En d'autres termes, l'Evangile admet la hiérarchie sociale, mais non pas la notion des castes, qui suppose dans l'origine des hommes des inégalités enfantées uniquement par l'imagination.

L'invasion des Barbares empêcha le christianisme de faire passer ces généreuses et salutaires idées dans l'ordre social. La conquête constitua dans le monde chrétien deux sociétés: l'une jouissant de tous les priviléges, l'autre supportant toutes les charges. Pen-

Digitized by Google

dant des siècles entiers, la lourde épée des barons pesa sur l'Europe et défendit avec une impitoyable rigueur le régime des castes. — Il n'en fut pas ainsi en Orient, où les vainqueurs n'étaient point nés dans les religions barbares, mais dans un culte qui avait accepté l'égalité empruntée au Pentateuque et à l'Evangile. Le mahométisme a subi, beaucoup plus qu'on ne le croit communément, l'influence des préceptes chrétiens; aussi est-ce une religion essentiellement égalitaire. Dans les contrées qu'il envahit, les conquérants, tout en soumettant les vaincus à une domination accablante, ne s'imposèrent nullement à leurs sujets comme une aristocratie. Les étranges principes que la vanité féodale a introduits dans la société européenne feraient sourire dédaigneusement, non-seulement les chrétiens d'Athènes et d'Antioche, mais les disciples de l'Islam.

Malheureusement, après l'invasion des Barbares, les choses se constituèrent en Europe sur un autre pied. L'Eglise, au lieu de lutter avec fermeté pour protéger le dogme suprême de l'égalité humaine, s'identifia complétement avec la féodalité. Tandis que, parmi nous, les évêques et les prêtres restaient des pères et des pasteurs, prêchant à leurs ouailles qu'il n'y avait en Christ « ni Grec, ni Barbare, ni homme, ni femme; » en Occident, les évêques s'efforcèrent de tenir attachés à la glèbe les troupeaux de serfs

Digitized by Google

privés de leurs droits par la violence. Tous ceux qui essayèrent de rappeler au clergé ses devoirs les plus sacrés, de lui faire comprendre le vrai sens des doctrines évangéliques, furent, comme Jean Huss, Jérôme de Prague et Savonarola, livrés au bûcher. C'était le dernier argument de l'Eglise. Elle l'employait volontiers contre les hommes généreux qui réclamaient le retour aux doctrines du christianisme primitif.

Cependant l'Evangile, pour être voilé, n'était pas anéanti. Comme une précieuse semence jetée en terre, il devait un jour refleurir. Ainsi, nous trouvons au sein de l'inégalité du moyen âge des cœurs inspirés, préférant la justice et la vérité aux intérêts de la caste, aux conseils de la personnalité. Tels furent Ulrich et Rodolphe d'Erlach à Donnerbühl et à Laupen, et Rodolphe de Werdenberg au Stoss. La gloire de ces héros est immortelle comme leur œuvre. — Puisse leur ombre se faire entendre à ceux sur lesquels pèsent encore les lourdes chaînes des préjugés séculaires! — Les hommes dont je viens de parler, Emmanuel, sont les précurseurs d'un ordre nouveau: ils vous ont indiqué la route qu'il faut parcourir, si vous voulez, vous, les héritiers de noms illustres, ne pas disparaître au sein de l'immense humanité, inutiles ou méprisés. Ils vous ont appris à accomplir sous l'œil de Dieu ce travail qui doit graduellement faire triompher dans l'ordre social les principes annoncés à la terre par les envoyés de l'Eternel.

Digitized by Google

Mettez-vous donc à la tête des multitudes. Organisez cette démocratie dont la victoire est inévitable. Cessez de consumer vos forces dans des luttes stériles, qui ne la feront pas reculer d'une ligne. Le genre humain est dirigé vers son but par une main plus puissante que la vôtre. — Cette main dispose des destinées du monde! Ne voyez-vous pas quel a été le sort des individus et des castes dont la résistance contre la force invincible du progrès a été acharnée? Leur nom même est détesté. Sauf quelques sophistes, personne n'ose le prononcer qu'avec répugnance. Un sort pareil attend leurs maladroits imitateurs. — Parez-vous des plus beaux noms: intitulez-vous «conservateurs par excellence, défenseurs de l'ordre, gardiens des lois, protecteurs de la religion,» toutes ces qualifications pompeuses ne dissimuleront pas un égoïsme dont la postérité a toujours su faire justice. L'avenir n'appartient qu'à la vérité et à la liberté. Tous les triomphes remportés contre elles ne seront pas plus durables que la fumée emportée par le vent!

Esprit d'Erlach[1] donnez la force à mes paroles, afin que l'ami dont elles troubleront la solitude en re-

[1] R. d'Erlach a été célébré par M. R. Kocher, *Rudolf von Erlach*, Schauspiel in drei Aufzügen, Zurich, 1851. — M. Kocher est aussi l'auteur des *Vermischte Gedichte*. — Voy. aussi un livre publié par un Bernois, *R. von Erlach und die Schlacht bei Laupen, im Jahre* 1339, von Ritter; Berne, 1849.

Digitized by Google

çoive l'impression dans son cœur convaincu. Faites-les éclore dans son âme vivifiée, comme une belle fleur naît d'un germe jeté par la tempête sur une terre fertile! Oh! faites aussi qu'elles excitent les sentiments sympathiques qui les ont dictées! Qu'on sorte, en les écoutant, comme d'un lourd sommeil, pour prononcer le nom merveilleux de liberté!

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

Digitized by Google

TABLE

XXIV De Zug à Lucerne. 5
Le Sonderbund ou la dernière bataille de la liberté. 15
XXV Le Pilate. — La légende du lâche 64
XXVI Le lion de Lucerne et le service mercenaire 70
XXVII Les religions de la Suisse 77
Le judaïsme, ses origines, son rôle dans le développement de l'humanité, son état et ses espérances 78
L'Église réformée 116
De la tolérance protestante 120
Du monachisme au sein du protestantisme. 154
L'Église romaine 165
De l'Église romaine comme incarnation du despotisme spirituel 165
Ses instruments. — Les nonces et les moines. . . . 169
De la condition des laïques et du clergé inférieur dans cette Église 173
Politique absolutiste de Rome 182
Ses moyens d'action. — La confession et les associations. 185
Du culte de l'Église romaine comme servant à sa domination 187
Einsiedeln et les adorateurs de Marie 190
Des pèlerinages 192
Notre-Dame-du-Passant et les miracles du romanisme. 198
Sachslen et Nicolas de Flue 201

Digitized by Google

Parallèle de l'Église de Rome et de l'Église orientale 208
L'Église d'Orient ne condamne ni la tolérance ni le progrès. 209
Beauté primitive de ses dogmes 219
Splendeur de son culte 221
De son immobilité 225
XXVIII Berne 230
XXIX Le mysticisme et la piété évangélique 231
XXX Bitzius ou le romancier populaire 235
Le docteur Dorbach ou les clubs des athées et des communistes 247
XXXIV Fellenberg ou l'enseignement agricole. 268
XXXV Organisation politique de la Suisse. 276
XXXVI Le grand Haller ou la science 286
Zimmermann ou la philosophie morale. 312
XXXVII Rodolphe d'Erlach ou la véritable aristocratie . . . 334

Digitized by Google

ERRATA DU DEUXIÈME VOLUME

Page	17,	ligne	11,	au lieu de	*Amtsdorf*, lisez: Amsdorff.
—	18,	—	13,	—	*Loyala*, lisez: Loyola.
—	109,	—	18,	—	*Que me*, lisez: Que vous.
—	123,	—	13,	—	*et de*, lisez: et sa.
—	143,	—	1,	—	*rapellent*, lisez: rappellent.
—	161,	—	10,	—	*des évêques de*, lisez: des évêques, de.
—	186,	—	24,	—	*Schul, Chronick*, lisez: Schul-Chronick.
—	214,	—	24,	—	*sesqui pedalia*, lisez: sesquipedalia.
—	217,	—	8,	—	*autre*, lisez: tel.
—	231,	—	17,	—	*Linnée*, lisez: Linné.
—	233,	—	12,	—	*homonyme. Conrad*, lisez: homonyme, Conrad.
—	235,	—	24,	—	*et aux mélèzes*, lisez: et avec les mélèzes.
—	255,	—	4,	—	*Soumiswald*, lisez: Summiswald.
—	284,	—	27,	—	*Les Pioda*, lisez: les P. Peri, les docteurs Lucrati, les J. Ciani, les G. Ruggia, les Grillensoni.
—	285,	—	2,	—	*ultramontaine*, lisez: obscurantiste.
—	324,	—	24,	—	*divi de laudibus*, lisez: de laudibus divi.
—	324,	—	25,	—	*in lode Orazione*, lisez: Orazione in lode.
—	342,	—	7,	—	*vieux Melchthal*, lisez: vieillard.

N.B. Les textes latins reproduits pages 67 et 68 ayant dans les registres une orthographe particulière, nous ne l'avons pas modifiée.

Digitized by Google

ERRATA DU TROISIÈME VOLUME.

Page	6,	ligne	9,	au lieu de	*la Furka isolée dans les glaci* lisez : les cimes colossales Sustenhorn.
—	20,	—	18,	—	*connaîtrait*, lisez : connaîtra.
—	21,	—	11,	—	*commume*, lisez : commune.
—	38,	—	15,	—	*fut*, lisez : fût.
—	69,	—	6,	—	*Ici le*, lisez : Le.
—	88,	—	9,	—	*défie*, lisez : déifie.
—	117,	—	6,	—	*réprésentée*, lisez : présentée.
—	138,	—	14,	—	*du Christ*, lisez : de Christ.
—	166,	—	3,	—	*La Lucerne*, lisez : La Luzerne.
—	166,	—	25,	—	ARLAUD, lisez : ARTAUD.
—	180,	—	26,	—	*pasteur*, lisez : professeur au *poly* technicum.
—	253,	—	15,	—	*MM. Mazzini*, lisez : MM. Dœlek
—	261,	—	18,	—	*et que rend*, lisez : et qui rende.
—	289,	—	16,	—	*un souvenir*, lisez : un souveni digne [1].

1 Un petit buste en bronze placé au jardin botanique ne peut pas mériter une sem blable épithète.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CH. M
REL
LAUS

Digitized by Google

Digitized by Google